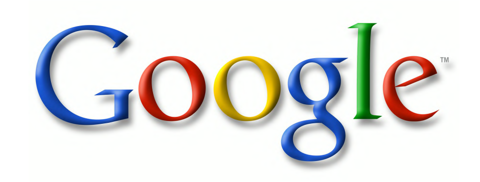
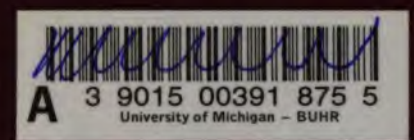
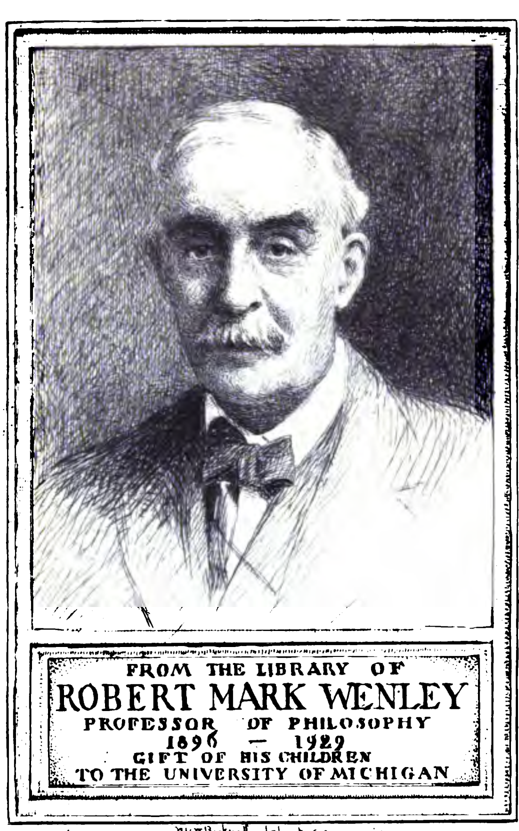
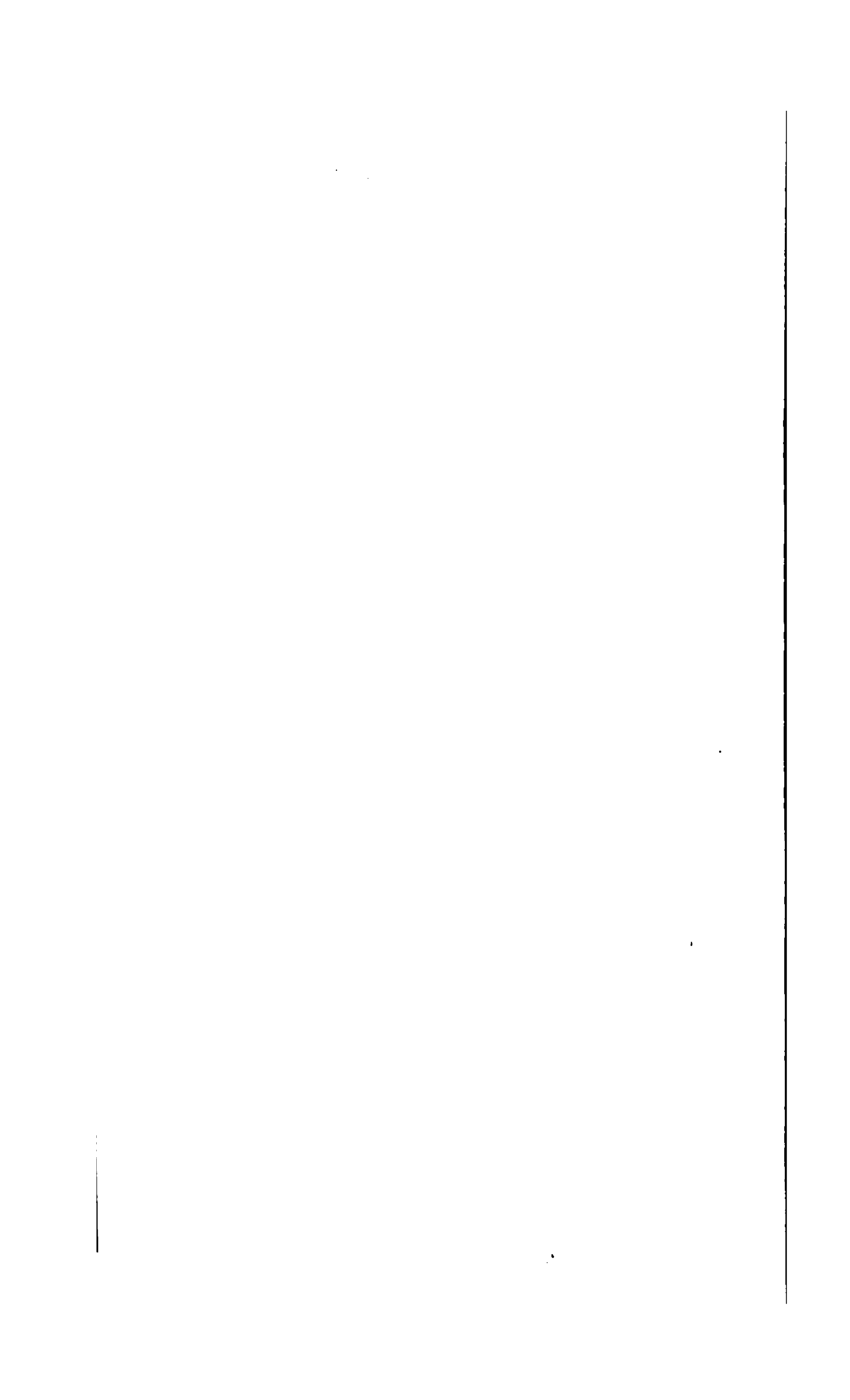



A 3 9015 00391 875 5
University of Michigan – BUHR


FROM THE LIBRARY OF
ROBERT MARK WENLEY
PROFESSOR OF PHILOSOPHY
1896 — 1929
GIFT OF HIS CHILDREN
TO THE UNIVERSITY OF MICHIGAN





BIBLIOTHÈQUE
DE PHILOSOPHIE CONTEMPORAINE

LES SCIENCES NATURELLES

ET LA

PHILOSOPHIE DE L'INCONSCIENT

PAR

OSCAR SCHMIDT
Professeur à l'Université de Strasbourg.

TRADUIT DE L'ALLEMAND

Par Jules SOURY et Édouard MEYER

ET PRÉCÉDÉ D'UNE

ÉTUDE CRITIQUE SUR LA PHILOSOPHIE DE L'INCONSCIENT



PARIS
LIBRAIRIE GERMER BAILLIÈRE ET Cie
108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 108
Au coin de la rue Hautefeuille.

1879



LES SCIENCES NATURELLES

ET LA

PHILOSOPHIE DE L'INCONSCIENT

PRÉFACE

ÉTUDE CRITIQUE SUR LA PHILOSOPHIE DE L'INCONSCIENT

I

Ceux qui ont vu ou entendu Hegel et Schelling, Schopenhauer et Feuerbach, parlent de l'époque de ces philosophes comme d'un âge héroïque de la pensée. Les épigones de ces puissants athlètes leur paraissent des nains, et volontiers ils diraient, avec le poète latin, que cette forte génération d'hommes était née de la jeunesse de la terre, aujourd'hui vieille et stérile, *ut mulier spatio defessa vetusto*. L'auteur de la *Philosophie de l'inconscient* [1], M. de Hartmann, paraît pourtant bien être de la taille de ces géants d'un autre âge : c'est, si l'on veut, un demi-dieu attardé, égaré parmi nous. Comme il y a apparence qu'on ne reverra pas en ce siècle un si grand métaphysicien, il conviendrait peut-être de le considérer à loisir et de prendre sa mesure. M. de Hart-

1. 2 vol. in-8°, chez Germer Baillière et C[ie].

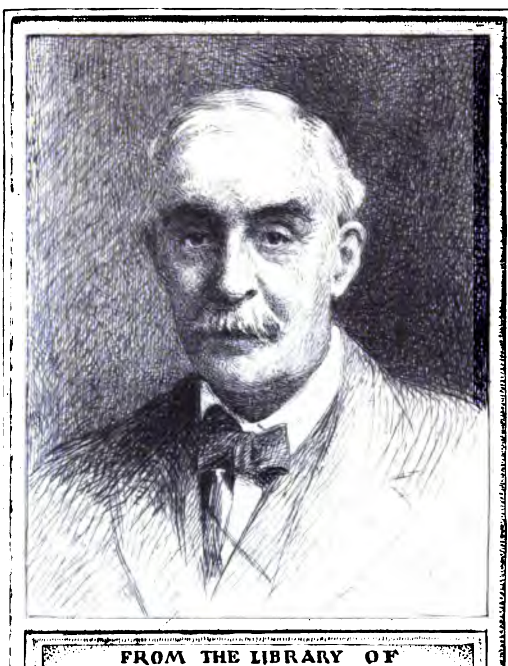
mann s'est révélé tout entier au monde dans sa *Philosophie de l'inconscient ;* il n'a plus rien à nous apprendre ; il se répète même, en ses derniers écrits, comme un poète que la muse ne visite plus. Il pourrait disparaître, car il est déjà immortel, et rien n'empêche de dire de lui, comme d'un héros d'un autre genre :

> *Expende Annibalem : quot libras in duce summo*
> *Invenies ?*

C'est surtout en Allemagne que la *Philosophie de l'inconscient* a trouvé des critiques. En France, elle n'a guère rencontré que des apologistes ou des détracteurs. Elle nous a surtout laissés indifférents. Que sait-on, en général, de la philosophie de l'inconscient ? On répète que c'est une conception pessimiste de l'univers, une prédication de l'Évangile du nihilisme, une religion nouvelle qui mène au salut par l'extinction dans le Nirwana. Bref, M. de Hartmann apparaît comme le Bouddha de l'Occident. Il y a du vrai dans cette opinion populaire. L'auteur de la *Philosophie de l'inconscient* dirait même ici que l'instinct des foules, infaillible comme on sait, ne s'est pas trompé à son endroit. Tout l'échafaudage du système métaphysique de l'inconscient, laborieusement édifié sur les constructions assez mal assises et branlantes de Hegel, de Schelling et de Schopenhauer, sera depuis longtemps à terre, que la philosophie amère et triste qui se

dégage de l'œuvre de M. de Hartmann, comme du livre de l'*Imitation* ou des vieux soutras bouddhiques, servira encore d'aliment aux âmes d'une profonde sensibilité, d'une délicatesse douloureuse et maladive, qui se replient, solitaires, loin du commerce du monde, et qu'emplit l'ennui incurable de vivre. Un temps viendra peut-être où les *trois stades de l'illusion* seront les trois premiers articles de foi d'une religion nouvelle. Ne faut-il pas toujours à l'homme une religion? Les trois symboles de la société moderne, qu'il croit avoir découverts dans l'Evangile de Jésus, la liberté, l'égalité, la fraternité, il s'en dégoûtera quelque jour, comme du *Credo* des apôtres et des saints mystères d'Eleusis.

Le peuple a donc bien saisi d'instinct la signification véritable de l'œuvre de M. de Hartmann. Mais il y a autre chose encore dans la *Philosophie de l'inconscient* qu'une conception pessimiste de l'existence : il y a toute une métaphysique qui a la prétention d'expliquer théoriquement l'origine de l'évolution de l'univers, de la vie et de l'intelligence. Comme toute philosophie digne de ce nom, la philosophie de l'inconscient est un essai de synthèse générale des premiers principes de toutes les sciences, reliés entre eux par une hypothèse universelle. Or, cette hypothèse étant foncièrement spiritualiste, on pense bien qu'il n'a pas manqué en France de hardis métaphysiciens, trop hardis peut-être, qui se sont jetés sur la philosophie de M. de Hartmann



WHW Bicknell del et sc
1938



BIBLIOTHÈQUE
DE PHILOSOPHIE CONTEMPORAINE

LES SCIENCES NATURELLES

ET LA

PHILOSOPHIE DE L'INCONSCIENT

PAR

OSCAR SCHMIDT

Professeur à l'Université de Strasbourg.

TRADUIT DE L'ALLEMAND

Par Jules SOURY et Édouard MEYER

ET PRÉCÉDÉ D'UNE

ÉTUDE CRITIQUE SUR LA PHILOSOPHIE DE L'INCONSCIENT



PARIS

LIBRAIRIE GERMER BAILLIÈRE ET Cie

108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 108

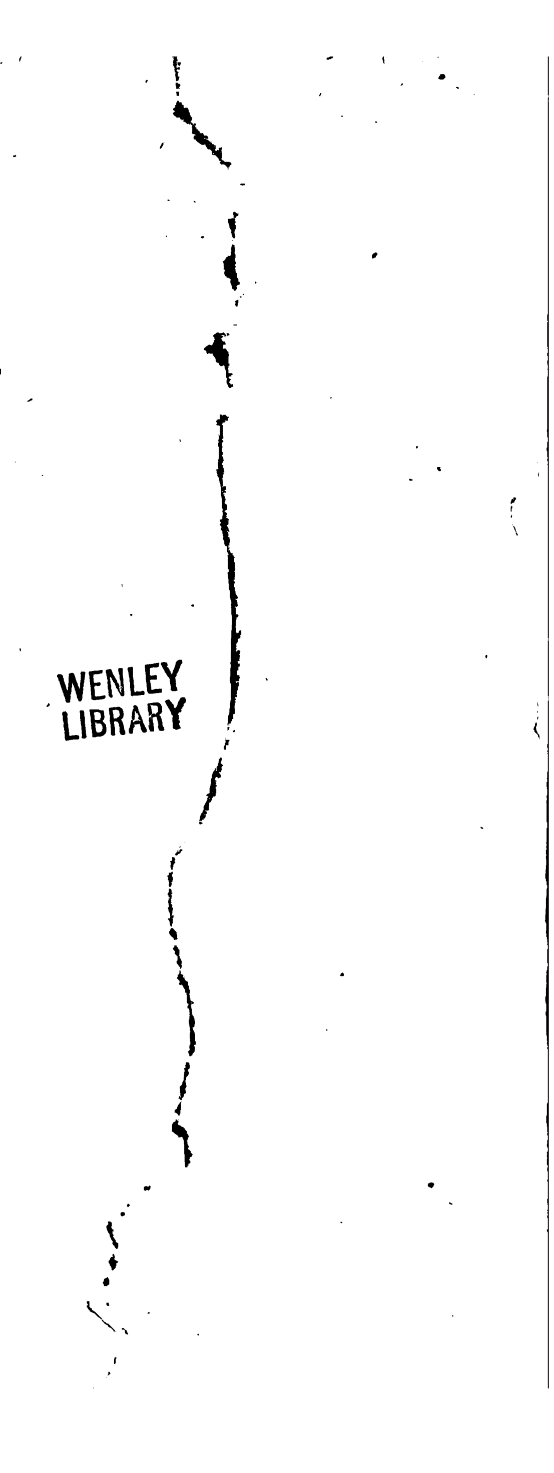
Au coin de la rue Hautefeuille.

1879

LES SCIENCES NATURELLES

ET LA

PHILOSOPHIE DE L'INCONSCIENT



PRÉFACE

ÉTUDE CRITIQUE SUR LA PHILOSOPHIE DE L'INCONSCIENT

I

Ceux qui ont vu ou entendu Hegel et Schelling, Schopenhauer et Feuerbach, parlent de l'époque de ces philosophes comme d'un âge héroïque de la pensée. Les épigones de ces puissants athlètes leur paraissent des nains, et volontiers ils diraient, avec le poète latin, que cette forte génération d'hommes était née de la jeunesse de la terre, aujourd'hui vieille et stérile, *ut mulier spatio defessa vetusto*. L'auteur de la *Philosophie de l'inconscient* [1], M. de Hartmann, paraît pourtant bien être de la taille de ces géants d'un autre âge : c'est, si l'on veut, un demi-dieu attardé, égaré parmi nous. Comme il y a apparence qu'on ne reverra pas en ce siècle un si grand métaphysicien, il conviendrait peut-être de le considérer à loisir et de prendre sa mesure. M. de Hart-

1. 2 vol. in-8°, chez Germer Baillière et Cie.

mann s'est révélé tout entier au monde dans sa *Philosophie de l'inconscient ;* il n'a plus rien à nous apprendre ; il se répète même, en ses derniers écrits, comme un poète que la muse ne visite plus. Il pourrait disparaître, car il est déjà immortel, et rien n'empêche de dire de lui, comme d'un héros d'un autre genre :

Expende Annibalem : quot libras in duce summo
Invenies ?

C'est surtout en Allemagne que la *Philosophie de l'inconscient* a trouvé des critiques. En France, elle n'a guère rencontré que des apologistes ou des détracteurs. Elle nous a surtout laissés indifférents. Que sait-on, en général, de la philosophie de l'inconscient ? On répète que c'est une conception pessimiste de l'univers, une prédication de l'Évangile du nihilisme, une religion nouvelle qui mène au salut par l'extinction dans le Nirwana. Bref, M. de Hartmann apparaît comme le Bouddha de l'Occident. Il y a du vrai dans cette opinion populaire. L'auteur de la *Philosophie de l'inconscient* dirait même ici que l'instinct des foules, infaillible comme on sait, ne s'est pas trompé à son endroit. Tout l'échafaudage du système métaphysique de l'inconscient, laborieusement édifié sur les constructions assez mal assises et branlantes de Hegel, de Schelling et de Schopenhauer, sera depuis longtemps à terre, que la philosophie amère et triste qui se

dégage de l'œuvre de M. de Hartmann, comme du livre de l'*Imitation* ou des vieux soutras bouddhiques, servira encore d'aliment aux âmes d'une profonde sensibilité, d'une délicatesse douloureuse et maladive, qui se replient, solitaires, loin du commerce du monde, et qu'emplit l'ennui incurable de vivre. Un temps viendra peut-être où les *trois stades de l'illusion* seront les trois premiers articles de foi d'une religion nouvelle. Ne faut-il pas toujours à l'homme une religion? Les trois symboles de la société moderne, qu'il croit avoir découverts dans l'Evangile de Jésus, la liberté, l'égalité, la fraternité, il s'en dégoûtera quelque jour, comme du *Credo* des apôtres et des saints mystères d'Eleusis.

Le peuple a donc bien saisi d'instinct la signification véritable de l'œuvre de M. de Hartmann. Mais il y a autre chose encore dans la *Philosophie de l'inconscient* qu'une conception pessimiste de l'existence : il y a toute une métaphysique qui a la prétention d'expliquer théoriquement l'origine de l'évolution de l'univers, de la vie et de l'intelligence. Comme toute philosophie digne de ce nom, la philosophie de l'inconscient est un essai de synthèse générale des premiers principes de toutes les sciences, reliés entre eux par une hypothèse universelle. Or, cette hypothèse étant foncièrement spiritualiste, on pense bien qu'il n'a pas manqué en France de hardis métaphysiciens, trop hardis peut-être, qui se sont jetés sur la philosophie de M. de Hartmann

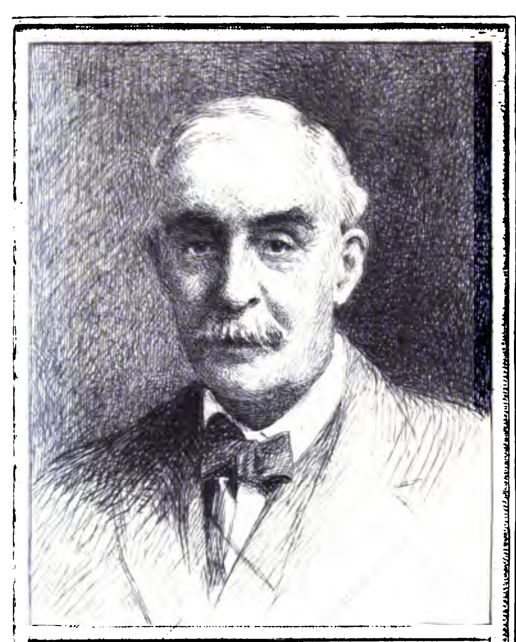
comme sur un élixir de longue vie, bien fait pour ranimer un peu la pauvre vieille philosophie dualiste de l'Université.

C'est sans doute un assez mauvais cartésien que M. de Hartmann ; son déisme n'est point exempt d'hérésies ; sa morale, enfin, n'est point celle qu'on professe en Sorbonne. Mais qu'importe ! M. de Hartmann, au moins, n'est pas matérialiste, comme on dit dans l'école. Il ne lui suffit pas de peupler le monde d'esprits, comme un Papou ; dans l'univers entier, il ne voit, comme M. Janet, que finalité et causes finales. Quel triomphe pour le spiritualisme français, pour la philosophie officielle, approuvée et reconnue par l'État ! et que l'on comprend bien, après cela, tout le parti que les habiles ont su tirer de ces précieux aveux de la « science allemande ! »

Malheureusement, la science allemande, qui n'a que faire de la philosophie de l'inconscient, loin d'accepter l'étrange alliance que celle-ci lui offrait, l'a repoussée et hautement désavouée. Le plus retentissant, le plus humiliant pour Hartmann de ces désaveux est le livre de M. Oscar Schmidt, professeur de zoologie et d'anatomie comparée à l'université de Strasbourg, dont nous offrons la traduction au public français : *les Sciences naturelles et la Philosophie de l'inconscient*. L'éminent naturaliste, déjà connu en France par le livre que la *Bibliothèque scientifique internationale* a publié sous le titre de : *Descendance et Darwinisme*, a fait enfin justice du

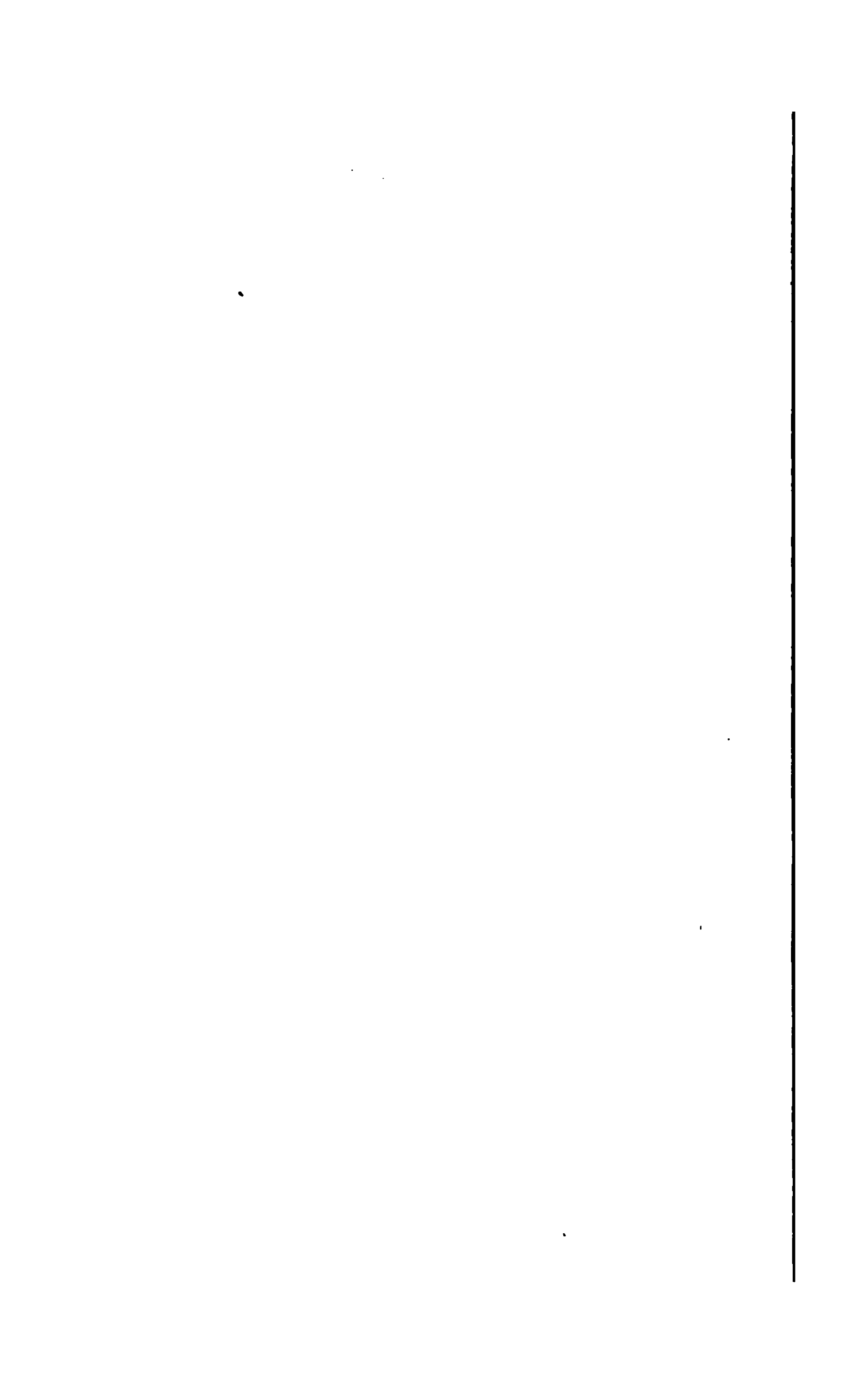
préjugé vulgaire, partagé jusqu'ici par quelques philosophes français, qui admire chez M. de Hartmann la solidité des connaissances scientifiques. M. Schmidt a montré combien Hartmann avait été infidèle à cette méthode inductive des sciences de la nature par laquelle il annonçait, dans l'épigraphe de son livre, être arrivé aux résultats spéculatifs de sa philosophie. Bien loin d'avoir été, comme il s'en vante, à la hauteur de la science de son temps, Hartmann a laissé paraître, dans le choix de ses guides, un goût très-prononcé pour certaines doctrines vieillies, déjà fossiles, et, qui pis est, décriées comme de honteuses superstitions spirites.

L'absence de critique, de bonne et solide judiciaire, est surtout frappante dans cette élection « inconsciente » de maintes autorités qu'il adopte, sans s'apercevoir qu'elles sont inconciliables avec d'autres. Par exemple, la physiologie et la psychologie d'un Carus, pour ne rien dire de celles d'un Reichenbach, le révélateur de l'od, ne sauraient se concilier avec celles d'un Jean Mueller, d'un du Bois-Raymond, d'un Virchow, d'un Goltz ou d'un Wundt. « Qui considère ceux-ci comme des autorités, remarque très-justement M. Schmidt, ne peut en croire ceux-là. » La critique est pleinement dans son droit; elle ne fait qu'appliquer un principe reconnu dans toutes les sciences, quand, de l'examen des sources, elle juge du degré de crédibilité et de confiance que mérite un auteur. A cet égard, Hartmann apparaît



W H W Bicknell del et sc
1938





BIBLIOTHÈQUE
DE PHILOSOPHIE CONTEMPORAINE

LES SCIENCES NATURELLES

ET LA

PHILOSOPHIE DE L'INCONSCIENT

PAR

OSCAR SCHMIDT
Professeur à l'Université de Strasbourg.

TRADUIT DE L'ALLEMAND

Par Jules SOURY et Édouard MEYER

ET PRÉCÉDÉ D'UNE

ÉTUDE CRITIQUE SUR LA PHILOSOPHIE DE L'INCONSCIENT



PARIS
LIBRAIRIE GERMER BAILLIÈRE ET C[ie]
108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 108
Au coin de la rue Hautefeuille.

1879

LES SCIENCES NATURELLES

ET LA

PHILOSOPHIE DE L'INCONSCIENT

cipe métaphysique qui, partout présent dans l'univers, y suscite la vie et la pensée, qui domine le temps et l'espace, dont la sagesse est absolue comme la clairvoyance infaillible, — et cela quoiqu'il n'ait point de conscience !

L'inconscient, c'est le dieu des déistes, à moins que ce ne soit le fétiche des sauvages. De la première à la dernière page de la *Philosophie de l'inconscient*, on assiste à un miracle perpétuel. A chaque instant, l'inconscient intervient dans les mouvements réflexes et volontaires de l'organisme, dans l'instinct, dans les guérisons spontanées, dans la production des animaux et des plantes : rien n'arrive dans la nature sans cette intervention, nullement mécanique, d'une finalité secrète, d'une volonté et d'une idée inconscientes. C'est la négation même de la causalité naturelle ! M. de Hartmann, comme l'a noté Lange, crée du travail et de la force avec rien, car l'inconscient n'est qu'un mot, et le plus vide des mots.

Voilà bien l'interprétation naïve, ajoute Lange [1], de ces indigènes de l'Australie qui rapportent tout ce qu'ils ne peuvent expliquer au *devil-devil*. Le devil-devil des nègres australiens est vraisemblablement omniscient et tout-puissant comme l'inconscient de M. de Hartmann. Quand la science de ces pauvre sauvages et celle du philosophe allemand demeurent court, les uns invoquent le diable e

1. *Geschichte des Materialismus*, II, 279.

PRÉFACE

ÉTUDE CRITIQUE SUR LA PHILOSOPHIE DE L'INCONSCIENT

I

Ceux qui ont vu ou entendu Hegel et Schelling, Schopenhauer et Feuerbach, parlent de l'époque de ces philosophes comme d'un âge héroïque de la pensée. Les épigones de ces puissants athlètes leur paraissent des nains, et volontiers ils diraient, avec le poète latin, que cette forte génération d'hommes était née de la jeunesse de la terre, aujourd'hui vieille et stérile, *ut mulier spatio defessa vetusto*. L'auteur de la *Philosophie de l'inconscient* [1], M. de Hartmann, paraît pourtant bien être de la taille de ces géants d'un autre âge : c'est, si l'on veut, un demi-dieu attardé, égaré parmi nous. Comme il y a apparence qu'on ne reverra pas en ce siècle un si grand métaphysicien, il conviendrait peut-être de le considérer à loisir et de prendre sa mesure. M. de Hart-

1. 2 vol. in-8°, chez Germer Baillière et C[ie].

mann s'est révélé tout entier au monde dans sa *Philosophie de l'inconscient ;* il n'a plus rien à nous apprendre ; il se répète même, en ses derniers écrits, comme un poète que la muse ne visite plus. Il pourrait disparaître, car il est déjà immortel, et rien n'empêche de dire de lui, comme d'un héros d'un autre genre :

> *Expende Annibalem : quot libras in duce summo*
> *Invenies ?*

C'est surtout en Allemagne que la *Philosophie de l'inconscient* a trouvé des critiques. En France, elle n'a guère rencontré que des apologistes ou des détracteurs. Elle nous a surtout laissés indifférents. Que sait-on, en général, de la philosophie de l'inconscient ? On répète que c'est une conception pessimiste de l'univers, une prédication de l'Évangile du nihilisme, une religion nouvelle qui mène au salut par l'extinction dans le Nirwana. Bref, M. de Hartmann apparaît comme le Bouddha de l'Occident. Il y a du vrai dans cette opinion populaire. L'auteur de la *Philosophie de l'inconscient* dirait même ici que l'instinct des foules, infaillible comme on sait, ne s'est pas trompé à son endroit. Tout l'échafaudage du système métaphysique de l'inconscient, laborieusement édifié sur les constructions assez mal assises et branlantes de Hegel, de Schelling et de Schopenhauer, sera depuis longtemps à terre, que la philosophie amère et triste qui se

dégage de l'œuvre de M. de Hartmann, comme du livre de l'*Imitation* ou des vieux soutras bouddhiques, servira encore d'aliment aux âmes d'une profonde sensibilité, d'une délicatesse douloureuse et maladive, qui se replient, solitaires, loin du commerce du monde, et qu'emplit l'ennui incurable de vivre. Un temps viendra peut-être où les *trois stades de l'illusion* seront les trois premiers articles de foi d'une religion nouvelle. Ne faut-il pas toujours à l'homme une religion? Les trois symboles de la société moderne, qu'il croit avoir découverts dans l'Evangile de Jésus, la liberté, l'égalité, la fraternité, il s'en dégoûtera quelque jour, comme du *Credo* des apôtres et des saints mystères d'Eleusis.

Le peuple a donc bien saisi d'instinct la signification véritable de l'œuvre de M. de Hartmann. Mais il y a autre chose encore dans la *Philosophie de l'inconscient* qu'une conception pessimiste de l'existence : il y a toute une métaphysique qui a la prétention d'expliquer théoriquement l'origine de l'évolution de l'univers, de la vie et de l'intelligence. Comme toute philosophie digne de ce nom, la philosophie de l'inconscient est un essai de synthèse générale des premiers principes de toutes les sciences, reliés entre eux par une hypothèse universelle. Or, cette hypothèse étant foncièrement spiritualiste, on pense bien qu'il n'a pas manqué en France de hardis métaphysiciens, trop hardis peut-être, qui se sont jetés sur la philosophie de M. de Hartmann

conciliateur de la science et de la métaphysique n'a pas moins été excommunié par les prêtres et par les philosophes que désavoué par les savants, convaincu d'ignorance par tous ceux qui ont qualité pour parler du transformisme et de la causalité mécanique de l'univers. Les philosophes ne lui pardonnent pas d'avoir voulu réconcilier, sous le nom de réalisme transcendantal, l'idéalisme transcendantal avec le réalisme naïf. Hartmann n'a pas seulement voulu montrer que la pensée humaine est en état d'atteindre l'Être; il croit avoir prouvé que le monde, tel que nous nous le représentons, existe réellement dans l'espace et dans le temps. Il a voulu, lui, réfuter la *Critique de la raison pure!* Or, ce monde objectif, notre monde, ne serait lui-même qu'une objectivation, une apparence phénoménale d'un principe métaphysique et transcendant qu'il a cru découvrir derrière, et qui, pour lui, Hartmann, est le seul monde réel, — l'inconscient, dont la connaissance est l'objet de la métaphysique.

Le vrai nom du système de Hartmann n'est point celui de réalisme, même transcendantal. Ce nom, remarque Vaihinger, devrait être celui-là même que porte le système de Schelling, idéalisme objectif transcendantal; car, pour Hartmann aussi, la réalité et la phénoménalité objective sont des concepts équivalents. Ainsi que les néo-platoniciens et les gnostiques, Hartmann distingue trois mondes : 1° le monde des idées ou représentations; 2° le monde extérieur; 3° le monde de l'inconscient, de l'être

absolu, de la substance éternelle, dont le monde est la manifestation phénoménale. Ainsi que Schelling et Hegel, il admet que la pensée et l'être sont au fond identiques, partant que nous pouvons connaître l'Être. Cet être, la substance éternelle et absolue, en un mot l'inconscient, a deux attributs distincts qui le déterminent : la volonté et l'idée. L'inconscient, la volonté et l'idée ne sont qu'un dieu en trois personnes : c'est une trinité substantielle. Ce grand fétiche se comporte comme les enfants des hommes : il engendre même. De l'*inconscient,* qui est neutre, naissent un mâle et une femelle, la *volonté* [1] et l'*idée,* le premier couple métaphysique, qui rappelle le premier couple humain de l'Eden, Adam et Ève. Cette dualité rend seule possible la création du monde : la volonté, le père, appelle à la réalité le monde qui sommeillait en germe dans le sein de sa mère, l'idée. La volonté est père du monde : elle veut, et le monde est. Tel est ce petit roman cosmogonique, — « un conte de nourrice, » dit Vaihinger. En tout cas, voilà le fondement théorique du pessimisme de M. de Hartmann.

Qu'il s'agisse de la doctrine des anciens Perses ou de la philosophie de l'inconscient, il faut bien expliquer comment l'Être absolu est sorti de son éternel repos et de sa mystérieuse unité pour produire le monde et tomber dans la pluralité des phénomènes. Pour cela, une lutte intestine devait naître au sein même de

1. Mot masculin en allemand.

l'absolu, une guerre de deux principes contraires, et le monde devait résulter de l'antagonisme manichéen de ces deux principes, la volonté et l'idée. Hartmann ne décide pas, à la vérité, si les atomes ont une conscience, ce qui est ici une preuve de discrétion bien rare. Mais il ramène au son des trompettes et des cymbales la force vitale trop longtemps exilée. Une monère, selon lui, ne saurait apparaître en vertu du seul jeu des forces de la matière inorganique. Une intervention spéciale et providentielle de l'inconscient a présidé à l'origine des êtres organisés : l'inconscient a dû animer la matière d'un souffle, comme le vieux Iahweh des Hébreux.

II

Voilà les grandes lignes du dernier système métaphysique enfanté par l'Allemagne. Au point de vue de la descendance intellectuelle, c'est un revenant de l'époque du romantisme et de la philosophie de la nature. On peut y voir un curieux cas d'atavisme spirituel. M. de Hartmann n'est pas plus que Hegel le dernier métaphysicien : la métaphysique ne finira sur cette planète qu'avec le dernier homme. On pourrait seulement souhaiter plus de variété dans ces grands poèmes philosophiques, dont le dernier aède semble toujours répéter l'écho du chant de ses ancêtres. Mais c'est là aussi un

fait d'hérédité, et d'hérédité conservatrice, ou très-peu progressive. Darwin admet bien que, « quelle que soit la puissance de l'hérédité, elle permet l'apparition incessante de caractères nouveaux », et ces caractères, à coup sûr, sont de la plus haute importance lorsqu'ils affectent un organe aussi complexe que le cerveau [1]. Mais, seuls, les métaphysiciens ont été jusqu'ici réfractaires à cette loi générale de l'évolution.

Considéré comme poète et artiste, je veux dire comme métaphysicien, Hartmann est digne de s'asseoir aux pieds de ses maîtres et docteurs, Hegel, Schelling, Schopenhauer. Mais, si des naturalistes éminents tels que Oscar Schmidt, si des critiques et des historiens de la philosophie tels que Lange et Dühring, ont pris la peine de réfuter l'œuvre du philosophe de l'inconscient, c'est qu'apparemment il y a autre chose dans cette œuvre qu'une cosmogonie enfantine. Si, comme le croient certains esprits superficiels, le ridicule suffisait pour tuer la métaphysique, il y a des siècles qu'elle serait défunte. Depuis Voltaire, au moins, on n'en parlerait plus. Mais Voltaire a passé ; la métaphysique demeure. C'est un peu comme le duel de la raison et de la foi : l'humanité n'en verra pas la fin. La science et la critique ont le devoir de maintenir dans de certaines limites, dans celles de l'observation et de l'expérience, les intempérances spéculatives de la

1. *De la Variation des animaux et des plantes*, II, 85.

métaphysique. La somme de raison qu'il y a sur cette planète est même si faible, que des livres comme ceux de M. de Hartmann feraient courir les plus grands dangers à la judiciaire de notre espèce si l'on ne criait au public qu'il est dupe d'une manière de mystagogue. Quand on songe au succès inouï qu'a obtenu, non-seulement en Allemangne, mais dans d'autres contrées de l'Europe encore, la *Philosophie de l'inconscient*, on éprouve un peu le besoin d'ouvrir les yeux des gens sur cette immense mystification.

Comme toutes les religions, la philosophie de l'inconscient est tirée des entrailles de la nature humaine. Le dieu des chrétiens et l'inconscient de M. de Hartmann possèdent presque, on l'a vu, les mêmes attributs, et ces attributs sont ceux de l'homme, idéalisés, amplifiés, grossis, comme s'ils apparaissaient sur l'écran de quelque puissant microscope photo-électrique. C'est à cette ombre gigantesque, projetée dans l'infini, que le philosophe allemand attribue tout ce qu'il ne peut expliquer avec sa raison, voire ce qui a depuis longtemps déjà reçu une explication naturelle. Comme il y a deux mondes, le vrai, celui de l'inconscient, et le nôtre, il existe deux sortes de causalité. Celle du monde transcendant interrompant à chaque instant le cours de l'autre, il suit que la croyance des savants en un enchaînement naturel des causes repose sur une illusion, et que le gouvernement du monde par des esprits, le spiritisme, est la vérité.

Quelques exemples, montrant l'inconscient à l'œuvre, témoigneront que nous n'exagérons pas. Schopenhauer estimait que la matière se résout en force, et que la force n'est que la manifestation de la volonté. Or, on sait qu'il suffit presque toujours d'écrire « inconscient » là où Schopenhauer a mis « volonté » pour connaître l'opinion de Hartmann sur n'importe quel sujet. Il a donc, lui aussi, réduit le concept de matière au concept de force, et, après avoir ainsi dynamisé les atomes, il les a spiritualisés en les douant de volonté et d'idée. Les atomes ne *tendent-ils* pas vers un but? Ce sont des monades spirituelles qui veulent et se représentent les choses, et voilà comme la matière se résout en volonté et en idée.

M. Haym a pris la peine de démontrer, contre Hartmann, qu'un atomisme dynamique ou un dynamisme atomistique est un mot vide de sens. Une force sans matière, un centre de force immatériel, un atome de force inétendu, est une pure *contradictio in adjecto*. Pour nous qui, d'accord avec Dühring, considérons la force et toute force comme un *état de la matière* [1], il nous paraît inutile de discuter de pareils sophismes. Il est très-vrai que nous ne connaissons que des forces, mais le concept de force se résolvant en celui de mouvement, c'est-à-dire en un *état* de la matière, non en une chose ni en un être, il ne reste en

1. *Ein Zustand der Materie*, dit en propres termes l'auteur de l'*Histoire critique des principes généraux de la mécanique*.

somme d'autre problème fondamental que celui de la matière ou de la réalité, quelle qu'elle soit. Malheureusement, le substratum, forcément idéal pour l'homme, de tout ce qui affecte notre sensibilité, et que nous nous représentons comme coexistant dans l'espace et se succédant dans la durée, est un de ces mystères devant lesquels la science et la philosophie se résignent en silence à ignorer. *Ignorabimus.*

Hartmann plane si fort au-dessus de ces vulgaires principes de mécanique, qu'il conçoit très-bien les actions psychiques de l'inconscient comme tout à fait indépendantes et distinctes des mouvements matériels. L'inconscient, l'Un-Tout, n'arrive à la conscience que dans les organismes individuels du monde phénoménal; il se révèle surtout dans l'instinct et dans les réflexes. Mais ces actions ont lieu sans la dépense d'un travail mécanique équivalent. L'esprit se passe très-bien du concours de la matière dans cette philosophie qui, en dépit de ses aspirations au monisme, tombe à chaque pas dans le plus grossier dualisme. C'est la doctrine toute crue du spiritisme. « C'est même pis, dit Vaihinger, car les spirites admettent du moins, comme un intermédiaire nécessaire, quelque fluide matériel ou un medium ! »

Ainsi, suivant Hartmann, la volonté qui fait contracter un muscle est en elle-même impuissante à atteindre le point du cerveau qui préside à ce mouvement de contraction. L'idée consciente de lever le petit doigt ne suffit pas

pour que cette action voulue se réalise : une idée inconsciente doit intervenir pour agir sur les terminaisons des nerfs moteurs! Cet exemple, avec celui du calcul des probabilités appliqué aux causes finales, a frappé tous les critiques de Hartmann. Weis a spirituellement nommé cette théorie de la contraction musculaire : *Hartmann'sche Fingerhebungstheorie.* « L'objection de Hartmann contre la possibilité de la propagation mécanique des excitations provoquées par les idées conscientes me semble, dit M. Schmidt, intempestive et inutile, parce que la transformation de la volonté et de l'idée en mouvement nerveux moléculaire et la transformation de cette excitation en mouvement musculaire visible sont pour nous des faits inexpliqués. A coup sûr, ils ne deviennent pas plus clairs lorsqu'on fait intervenir la clairvoyance de l'inconscient. »

Ces paroles, il n'est guère de pages de la *Philosophie de l'inconscient* auxquelles elles ne conviennent. Hartmann n'explique rien qui ne l'ait été avant lui, et, là où les explications de la science font défaut, il évoque l'inconscient. On a donc le droit de lui reprocher de recourir au miracle, et à un miracle perpétuel, si bien que sa philosophie n'est, aux yeux mêmes des prêtres de l'Occident, qu'une basse et ridicule superstition. Ajoutez — M. Schmidt l'a prouvé d'abondance — qu'il ne déplaît pas au philosophe de l'inconscient d'indiquer les lacunes de notre savoir. Plus d'une fois il s'est même détourné des solutions trop simples.

En général, Hartmann excelle à compliquer les problèmes et à élever autour des questions d'immenses murailles de la Chine. Contre le mécanisme des savants, cet ennemi héréditaire des cause-finaliers, il n'est remparts ni bastions que le philosophe n'ait construits pour abriter derrière son inconscient. C'est dans cette préoccupation perpétuelle qu'il faut chercher la cause de son opposition radicale au darwinisme.

Hartmann admet la théorie de la descendance, parce que le temps a consacré les vues de génie de notre immortel Lamarck; mais il repousse la théorie de la sélection, parce qu'elle explique la transformation des espèces par des causes purement matérielles et mécaniques. A l'entendre, la lutte pour l'existence et l'hérédité des caractères utiles acquis et fixés au cours des siècles ne sont que des *moyens* qu'emploie l'inconscient pour atteindre son *but*. S'il l'avait voulu, l'inconscient, nous dit-on, aurait pu aussi bien créer de toutes pièces, et sans formes intermédiaires, des organismes supérieurs. En vain la science démontre que l'adaptation physiologique et la transformation morphologique ont toujours été de compagnie dans l'évolution des plantes et des animaux, si bien que, par la force des choses, un progrès vers un degré d'organisation toujours plus élevé en est résulté. Hartmann invoque la génération hétérogène dans la production d'espèces nouvelles. Partout où de nouveaux types doivent être créés, il fait intervenir la généra-

tion *per saltum*, laquelle est une sorte de métamorphose des germes.

La téléologie, les causes finales, répandent sur toute cette rapsodie mystique le lourd ennui qu'exhalent les vieilles machines poétiques, — invocation aux Muses, description des Enfers et des Champs-Élysées, etc., qui, des épopées classiques, ont passé dans le *Télémaque*, la *Henriade* et les *Matryrs*. La *Philosophie de l'inconscient* est l'épée de chevet des cause-finaliers, tous gens que n'effrayent pas les gros livres. Il faut s'y résigner. « La téléologie et le vitalisme, a dit du Bois-Reymond, aussi vieux que l'humanité sous une forme ou sous une autre, vivront aussi longtemps qu'elle. Que chacun suive sa voie, mais que les partisans des causes finales ne s'imaginent pas, comme ils ont coutume de le faire, qu'ils apportent une solution meilleure, ou même une solution quelconque du problème, en recourant à des interventions surnaturelles, de quelque nature que ce soit [1]. »

Là où les physiciens et les naturalistes ne découvrent plus qu'un problème de mécanique, très-compliqué sans doute, peut-être insoluble, en raison même de cette complexité, — mais rien que le jeu des forces aveugles de la nature, Hartmann adore le mystère des causes finales. Il semble qu'on voie d'ici sourire de pitié ce docteur Faust, qui eût dû vivre au seizième siècle, avant la théorie des ver-

1. *Darwin versus Galiani*. Rede (Berlin, Hirschwald, 1876), p. 24.

tèbres crâniennes, de Goethe, avant la théorie de la sélection ou celle de l'équivalence des forces; il semble, dis-je, qu'on le voie détourner la tête de dédain, dans sa chaise gothique, lorsqu'un savant comme du Bois-Reymond écrit ceci : « Point d'autre science pour nous que la mécanique, quelque expression imparfaite qu'elle soit de la véritable science. La pensée n'a qu'une forme vraiment scientifique, celle de la physique mathématique. Point de pire illusion que de croire expliquer la finalité de la nature organique en recourant à une intelligence immatérielle, conçue à l'image de la nôtre et agissant comme nous suivant des fins [1]. » Hartmann ne sentira jamais la grandeur et la simplicité d'une telle doctrine. C'est qu'il est poète, et poète romantique, et que le savant s'élève naturellement à une hauteur d'abstraction où l'imagination de l'artiste ne peut vivre. Hartmann est tout plutôt que naturaliste. Aussi, en dépit de l'épigraphe de la *Philosophie de l'inconscient*, on ne citerait pas en ce siècle un second livre dans lequel la méthode fût plus opposée à celle des sciences naturelles.

Sur un seul point, peut-être, Hartmann a vu juste; il a pressenti une vérité qui, déjà signalée, que dis-je? démontrée par bien d'autres, paraît avoir, quoique toujours contestée, l'avenir pour elle. Il a compris que les réflexes dominent la vie entière de l'organisme, depuis les réactions du protoplasma sous l'action de

1. L. l., p. 26.

la lumière ou de toute autre excitation, jusqu'aux fonctions supérieures de l'intelligence. *A priori*, il y a bien dans tout réflexe, comme il le croit, une réaction motrice, qu'on peut appeler volontaire, qui reflète une sensation. Or une sensation, aussi simple et élémentaire qu'on la suppose, implique une conscience; c'est un acte de l'intelligence. Quand une réaction motrice, consécutive à l'arrivée et à la propagation d'une excitation sensible, a lieu dans une partie de notre corps sans que nous en ayons conscience, on dit que c'est un mouvement réflexe. Hartmann parle d'une idée et d'une volonté inconscientes qui évoluent dans les ganglions du grand sympathique et dans les diverses régions de l'axe spinal, comme évoluent dans le cerveau les idées et les volitions conscientes.

Je trouve le mot inconscient malheureux, et cela au point de vue même de Hartmann. Que le cerveau en ait ou non conscience, tous les réflexes de l'organisme, dans l'hypothèse que nous exposons, ont lieu avec une conscience aussi obscure qu'on voudra, mais avec une conscience positive et qui ne diffère qu'en degré de celle des centres nerveux de l'encéphale. Si la sensation est la condition nécessaire du réflexe, et si toute sensation est l'origine d'une conscience rudimentaire, il existe chez les êtres organisés de la conscience à tous les degrés : il n'y a point d'inconscient. Il y en a encore moins dans les forces cosmiques qui dominent l'évolution de l'univers.

Des physiologistes et des naturalistes éminents, tels que Wundt, Ferrier, Oscar Schmidt, distinguent encore en conscients et inconscients les mouvements appropriés qu'exécutent les animaux, suivant que les centres inférieurs sont ou non séparés des centres supérieurs. Le mécanisme, c'est-à-dire l'existence de certaines conditions organiques, et les propriétés physiologiques du système nerveux expliquent suffisamment, selon eux, les réactions motrices appropriées des tronçons d'animaux mutilés ou décapités. L' « âme inconsciente » du cordon ventral des invertébrés ou celle de la moelle épinière des vertébrés leur paraît, à bon droit, une « addition superflue et inutile » [1]. Ni la finalité de ces mouvements, ni leur adaptation aux conditions extérieures ne dépassent l'idée qu'on peut se faire d'une machine. Sans doute, on ne connaît pas de mécanisme automoteur d'une si délicate perfection; mais, le principe admis, qui fixera les limites où finit le mécanisme, où commence la volonté? Ou bien il existe, même dans les plus simples réflexes, un minimum de conscience, partant d'idée et de volonté, ou tous les mouvements accomplis par les centres nerveux inférieurs, séparés des centres supérieurs, sont déterminés d'avance dans l'organisme et résultent des propriétés mécaniques du système nerveux.

Les actions réflexes d'un animal déca-

1. Wundt, *Physiologische Psychologie*, p. 821-36; Cf. p. 707.

pité ou d'un homme endormi, dit encore Wundt, ne présentent pas le signe caractéristique de finalité et d'adaptation qu'on observe d'ordinaire dans les mouvements conscients. L'excitation ne provoque qu'une contraction plus ou moins limitée de la partie excitée. En outre, rien n'atteste l'existence de sensations antérieures associées, capables de provoquer des mouvements spontanés. Ainsi, le mouvement de défense accompli, par lequel un homme ou une grenouille décapitée a répondu à certaines stimulations, l'animal retombe dans un profond repos, d'où il ne sort qu'après une nouvelle excitation. Il semble que la trace des sensations ne persiste pas au delà d'un temps très-court. Or des sensations successives et isolées ne sauraient constituer une conscience, laquelle, par définition, est un ensemble de sensations transformées, ou d'idées, solidairement associées et coexistantes dans un même moment. Dans les centres nerveux immédiatement supérieurs, les fonctions psychiques sont déjà bien plus nettes que dans les réflexes de la moelle, ainsi qu'on le constate chez les animaux auxquels on a enlevé les lobes du cerveau, tout en respectant les tubercules quadrijumeaux, les couches optiques et les corps striés. Les excitations transmises à ces parties de l'encéphale ne s'évanouissent plus sans laisser de traces. Toutefois on n'observe plus, comme lorsque l'écorce cérébrale était présente, de manifestations spontanées de l'organisme : l'animal ne réagit qu'à la suite

d'excitations extérieures. La reproduction d'impressions antérieures n'a donc plus lieu; il n'y a donc plus de conscience. Ainsi l'écorce cérébrale demeure l'unique centre où ait lieu le réveil spontané d'idées antérieures et d'où partent les ordres de la volonté consciente.

Ferrier s'est rangé à ce sentiment dans son beau livre sur les *Fonctions du cerveau*. Mais il est bien remarquable que, tout en professant que des réflexes parfaitement adaptés « peuvent être produits sans conscience par la moelle épinière », un physiologiste de ce savoir avoue qu' « il n'y a pas, dans la physiologie des centres nerveux, un phénomène plus difficile que celui qui consiste à distinguer les phénomènes purement réflexes des phénomènes de *conscience*, d'*intelligence*, de *sensation* [1]. » Et Wundt lui-même, Hartmann l'a bien aperçu, ne laisse pas de fournir des armes pour le combattre. Oui, chez l'homme, et vraisemblablement chez tous les vertébrés, l'organe de la conscience est bien l'écorce cérébrale, où sont représentés non-seulement toutes les sensations transformées d'origine périphérique ou viscérale, mais encore tous les états psychiques des ganglions du cerveau. Mais cet organe est-il unique? Les fonctions de cet organe ne supposent-elles pas celles des divers centres encéphaliques qui lui sont subordonnés, tels que les tubercules quadrijumeaux et les couches optiques, par exemple, qui jouent

1. *Les Fonctions du cerveau*, par D. Ferrier, trad. de l'anglais par M. de Varigny, p. 29.

un rôle capital dans la synthèse des sensations?

Tant qu'elle est reliée au cerveau, la moelle fonctionne sans doute comme un organe auxiliaire, comme un esclave docile aux ordres de la conscience cérébrale. Mais, séparée, il s'y pourrait former une conscience inférieure. Et, en fait, non-seulement cela est possible, avoue G. Wundt, mais différents phénomènes semblent attester qu'il en est ainsi. A cet égard, les expériences de Goltz n'ont pas enlevé toute valeur à celles de Pflüger. Elles prouvent, ces expériences bien connues, que l'animal privé de son cerveau peut adapter ses mouvements aux conditions extérieures avec la même perfection, ou même avec une perfection plus grande, que lorsque les centres inférieurs subissaient l'action régulatrice et retardatrice des centres supérieurs : elles établissent surtout que, sous l'action répétée d'une même excitation, les divers segments de la moelle réagissant, je le répète, avec plus de sûreté et de précision, ces centres nerveux inférieurs se montrent réellement capables d'associer des sensations, de les conserver présentes, de les transformer en mouvements *habituels*, bref, capables de se souvenir. Ainsi, l'expérience l'atteste, il existe une conscience ganglionnaire et médullaire, conscience qui ne diffère qu'en degré, non en nature, de celle de l'écorce cérébrale.

Or, quand M. de Hartmann reproche à son critique, M. Schmidt, d'avoir dirigé ses plus vives attaques contre le caractère psychique

des fonctions des centres inférieurs, quand il lui fait toucher du doigt la contradiction qu'il y a, lorsqu'on adopte la théorie de la descendance, à voir dans le cerveau lui-même autre chose qu'un ganglion modifié, héritier des propriétés du protoplasma, — le philosophe de l'inconscient paraît bien, cette fois, n'être pas trop éloigné de la vérité. L'anatomie comparée démontre que, de même que le crâne n'est que la partie antérieure transformée de la colonne vertébrale, le cerveau n'est que la partie antérieure de la moelle épinière : tous deux sont de simples produits de différenciation [1]. Les éléments histologiques de la substance grise, médullaire et cérébrale, sont également semblables : comment leurs propriétés différeraient-elles ?

L'anatomie du cerveau et de la moelle épinière démontre encore que, de même que les segments de la moelle, les circonvolutions cérébrales sont constituées par des zones de petites et de grosses cellules nerveuses, les premières situées à la périphérie corticale, sous les méninges, les secondes dans les régions profondes. On sait aussi que les petites cellules médullaires sont le siège de phénomènes de sensibilité, tandis que les grosses cellules antérieures de la moelle président aux réactions motrices. Le cerveau s'étant développé de la moelle épinière, toutes les lois de l'analogie ne permettent-elles pas de supposer que les

1. E. Haeckel, *Anthropogénie*, p. 505-513.

équivalences morphologiques des éléments du cerveau et de la moelle impliquent des équivalences physiologiques ? Cette hypothèse légitime, M. Jules Luys l'a maintes fois présentée dans ses ouvrages. Voici comme ce maître la formule dans son beau livre sur les *Actions réflexes du cerveau :* « J'ai été amené à considérer, d'une façon générale, le fonctionnement dynamique du cerveau comme n'étant qu'une amplification plus ou moins considérable du mode de fonctionnement des différentes régions de l'axe spinal, et les divers processus qui évoluent à travers sa trame comme étant conçus d'après les mêmes types généraux que les différents processus similaires, dont les éléments de l'axe spinal sont le siège. »

Le cerveau nous apparaît donc de plus en plus comme un simple organe de concentration; voilà tout. Mais le mécanisme des actions réflexes n'est pas d'une nature différente dans la moelle et dans l'encéphale. Et la sensibilité, avec ses réactions motrices ou volontaires, l'intelligence, la conscience plus ou moins claire ou obscure, sont si peu le propre du tissu nerveux cérébral, qu'elles se manifestent dans tout le monde organique, là même où il n'y a point trace, je ne dis pas d'éléments nerveux, mais de tissus différenciés ni d'organes. Les monères de Haeckel, tout ce règne des protistes dont les êtres sont si fort inférieurs aux plantes et aux animaux les plus rudimentaires, les monères, simples grumeaux de substance albuminoïde, sans forme ni structure définies, ne

laissent pas de manifester toutes les propriétés des corps vivants : elles se nourrissent, croissent et se reproduisent, elles se meuvent, elles sont sensibles et réagissent aux excitations. Au point de vue morphologique, le corps d'une monère est aussi simple qu'un cristal. « Les monères sont la preuve incontestable, écrivait naguère M. Haeckel dans le *Kosmos*, que la vie n'est pas liée à tel agencement anatomique du corps, à un concours d'organes différents, mais à une certaine combinaison physico-chimique de la matière, à une substance albuminoïde, que nous appelons sarcode ou protoplasma. La vie ne résulte donc pas de l'organisation, au contraire. »

Ainsi, ce serait une grave erreur de croire que la sensibilité et la contractilité ne sont apparues qu'avec les nerfs et les muscles : ces organes ne sont que des appareils de perfectionnement de plus en plus hétérogènes, issus par différenciations successives de la petite masse de plasma homogène qui constitue la monère. Lewes avait déjà dit que la sensibilité est une propriété histologique, nullement morphologique. Or la sensibilité est une propriété générale de la matière vivante, je n'ose dire de la matière inorganique, quoiqu'un savant comme Zöllner n'hésite pas à écrire : « Si des organes et des sens plus développés et plus subtils nous permettaient d'observer le groupement et la régularité des mouvements qu'exécutent les molécules d'un cristal, lorsque ce dernier est profondément blessé en

quelque endroit, nous trouverions sans doute que nous décidons bien à la légère et que nous faisons une pure hypothèse, lorsque nous affirmons que les mouvements produits dans ce cristal ne sont absolument accompagnés d'aucune sensibilité. »

Quoi qu'il en soit, et sans insister en ce moment sur la théorie de la plastidule, de Haeckel, qui se présenterait naturellement ici, il suffit d'avoir rappelé que, partout où la sensibilité se manifeste, il doit exister un rudiment de conscience. Quoi qu'en dise Wundt, il n'est pas nécessaire que la notion du passé et celle du futur coexistent pour qu'il y ait conscience; à l'origine, la conscience se compose de sensations présentes [1].

Je n'oublie pas la mémoire organique qui, certes, n'est pas non plus le propre du tissu nerveux, de celui de l'encéphale ou de la moelle épinière, mais de toutes les cellules de l'organisme. « Les effets permanents produits sur la constitution par un virus particulier, tel que celui de la variole ou de la syphilis, dit Maudsley, prouvent que les éléments organiques se rappellent certaines modifications qu'ils ont souffertes. » Qu'on lise surtout le beau discours de Hering sur *la Mémoire comme fonction de la matière organisée*. Laycock, enfin, a rassemblé un grand nombre de faits qui ne s'expliquent que par cette propriété de la matière vivante. Ainsi, la paille qui a servi de

1. Herbert Spencer, *La conscience sous l'action du chloroforme*, in *Revue philosophique*, 3e ann., nº 10, p. 392.

litière aux lions et aux tigres ne saurait servir aux chevaux : l'odeur de cette paille les épouvante. Que de générations de chevaux domestiques ont dû pourtant se succéder, depuis que leurs lointains ancêtres étaient exposés aux attaques de ces terribles félins !

De même que, pour le physicien, il n'y a point de froid, mais seulement une chaleur toujours moindre à mesure que le thermomètre descend, il paraît bien que, au-dessous de ce qu'on pourrait appeler le zéro de la conscience, celle-ci ne laisse pas de se manifester, quoiqu'à des degrés de plus en plus bas. La simplicité relative des appareils sensitifs des ganglions de la moelle ou du grand sympathique, comparée au jeu compliqué des appareils de l'innervation cérébrale, explique fort bien la différence d'intensité dans les manifestations psychiques. Mais, pour différer de degré, ces manifestations n'en sont pas moins de même nature. En somme, tous les centres nerveux se comportent de même au fond ; ils sentent, ils perçoivent et réagissent automatiquement d'une façon appropriée.

C'est le mérite de la philosophie de l'inconscient d'avoir assez bien compris ce problème capital de biologie ; son très-grand tort est d'avoir hypostasié un simple état de l'organisme qu'elle appelle inconscient. Nous avons indiqué les défauts de cette méthode que M. de Hartmann a en commun avec les nègres de l'Australie, — et avec beaucoup de philosophes qui ne sont ni nègres ni Australiens. Les erreurs

scientifiques dans lesquelles ce mysticisme d'un autre âge et d'une autre civilisation a fait tomber M. de Hartmann ont frappé tous les naturalistes et tous les historiens critiques de la philosophie contemporaine. Nous avons rappelé les principaux jugements de ceux-ci; on va lire, dans le livre de M. Oscar Schmidt, la réfutation la plus radicale et, à coup sûr, la plus solide, des idées téléologiques qui sont l'âme de la philosophie de l'inconscient. Hartmann a été le dernier chevalier des causes finales; après lui, elles n'inspireront plus que des don Quichotte.

JULES SOURY.

INTRODUCTION

Le livre de Darwin sur l'*Origine des espèces* avait, depuis dix ans déjà, renouvelé les sciences de la nature, quand la philosophie de l'inconscient s'annonça (1868), non comme une découverte absolument neuve et dont on n'avait pas encore fait usage, mais comme un essai pour élever à la hauteur d'un principe supérieur une conception métaphysique que les auteurs n'avaient indiquée qu'en passant. La nouvelle philosophie montra un visage ami aux sciences naturelles. Dès les premiers mots de l'épigraphe qu'elle inscrivit sur son livre, elle fit sonner bien haut la méthode scientifique et témoigna de plus d'intelligence et d'habileté que la philosophie commune de notre époque dans l'attitude qu'elle prit tout

d'abord envers la théorie de la descendance. Elle acceptait cette théorie comme la seule conception rationnelle du monde organique; toutefois, mais en se gardant bien de déclarer ouvertement la guerre au darwinisme, elle ne pensait pas que la sélection naturelle offrît à cette doctrine un fondement suffisamment solide. C'est ainsi que la philosophie de l'inconscient entra dans le monde, accompagnée d'un succès presque sans exemple, et si éclatant, qu'on ne saurait le comparer qu'à celui qu'obtenaient en même temps la théorie de la descendance et le darwinisme.

La plupart des savants ne connaissent que de nom la philosophie de l'inconscient; ils ont jeté un coup d'œil dans quelques-uns des écrits de Hartmann et de ses écuyers, mais toute cette œuvre n'éveille chez eux qu'un sourire de supériorité dédaigneux. Je ne suis pas de ces savants; je reconnais le succès de l'œuvre de M. de Hartmann, encore que je n'aperçoive pas très-bien dans quels cercles un ouvrage traitant de pareilles matières a pu trouver ce débit inouï qu'atteste, d'une manière irréfutable, la septième édition du livre.

Dans l'écrit qu'il a composé contre le darwi-

nisme (*Wahrheit und Irrthum im Darwinismus*) [1], Hartmann n'est pas tendre à l'endroit de « l'intelligence ordinaire du prétendu public cultivé », et, dans la septième édition de la *Philosophie de l'inconscient* [2], il parle de la « crédulité des innocentes victimes des conférences et des journaux populaires de sciences naturelles ». Il n'a pourtant pas dédaigné d'adresser sa philosophie à ce même « public cultivé », sans se montrer sceptique à l'égard de cette culture, et il a même supprimé les citations, « dans l'intérêt de la popularité » de son livre. Son style, comme celui de Schopenhauer, se distingue de celui de la plupart de ses confrères par de la clarté et du naturel, et tout ce que la réclame lui permettait de faire, l'auteur l'a fait, ainsi qu'il paraît bien dans l'Avant-propos. Quiconque n'est spécialiste ni en botanique, ni en zoologie, ni en physiologie, se trouve dans le même cas que

1. *Le Darwinisme, ce qu'il y a de vrai et de faux dans cette doctrine,* traduit par G. Guéroult dans la *Bibliothèque de philosophie contemporaine.*

2. Nous citons toujours cette édition en deux volumes. Hartmann parle aussi des « besoins du laïque » (I, 366) et désire « mettre le grand public en état de se former un jugement propre ». (*Le Darwinisme*, p. 9.)

Hartmann et ne peut examiner d'une façon critique les citations et les exemples; et tout lecteur qui n'est pas à même d'apprécier par lui-même les sources où a puisé Hartmann, en voyant l'assurance avec laquelle cet auteur cite C.-G. Carus, voire un Reichenbach à côté d'un Virchow et d'un Wundt, considérera sans doute ces quatre savants comme étant à peu près dignes de la même confiance. Voilà bien quelques-unes des causes qui ont fait à la philosophie de l'inconscient la place qu'elle occupe aujourd'hui. Ajoutez, comme Hartmann l'a noté lui-même, que cette philosophie répondait à un besoin du public éclairé.

Mais ce qui a surtout contribué à répandre la doctrine de Hartmann, c'est qu'elle a coïncidé avec le grand éveil des intelligences par Darwin. Après des années et des années passées à accumuler d'une façon presque machinale les observations biologiques, la formule qui reliait ces faits venait tout à coup d'apparaître à tous. Haeckel prédit avec enthousiasme l'aurore d'une philosophie naturelle, maintenant assurée; il montra la nécessité d'unir aux conceptions générales de la philosophie les recherches spéciales du savant; et, sans nul

doute, il aida, bien qu'il ne l'ait pas voulu, par son appel incessant à la jeunesse, à aplanir le chemin de cette philosophie, qui, en dépit des apparences, porte en son sein l'hostilité la plus déclarée contre le darwinisme.

Les deux courants, celui du darwinisme et celui de l'inconscient, pouvaient ainsi couler de conserve, malgré leurs contradictions, lorsque, tout récemment, Édouard de Hartmann se proposa, pour couronner son œuvre, d'apporter la preuve de l'insuffisance et de la nullité du darwinisme, et s'avisa d'assigner à cette doctrine, dans son système, à peu près le rôle d'un aide de cuisine. Dans le grand nombre des écrits et des critiques provoqués par la philosophie de l'inconscient, plusieurs en avaient déjà attaqué le principe tout entier ou le caractère incomplet, en se plaçant au point de vue des sciences naturelles et du darwinisme. Je citerai l'étude de Klein dans l'*Ausland* (1872), surtout le travail sagace d'un auteur demeuré malheureusement inconnu : *L'inconscient au point de vue de la physiologie et de la théorie de la descendance*[1].

1. *Das Unbewusste vom Standpunkt der Physiologie und*

La critique de Klein était trop aphoristique pour agir avec une efficacité durable. Au contraire, par l'écrit anonyme, tous ceux qui n'avaient pas juré sur l'inconscient ont été confirmés dans leur conviction qu'avec le darwinisme nous en avons fini désormais avec le principe de la finalité, que l'instinct s'explique pleinement, et d'une manière naturelle, si on le considère comme une mémoire héréditaire, et qu'en même temps toute une série de phénomènes psychologiques, le caractère, les dispositions, les aptitudes, les formes de la pensée, se trouve soustrait au surnaturel et à l'inexplicable. Il réduit les mouvements réflexes et la prétendue force curative de la nature à des effets de mémoire ; il signale l'explication si satisfaisante que le darwinisme donne des organes rudimentaires, à l'encontre de la philosophie de l'inconscient, et montre qu'en général toute hypothèse qui fait intervenir des causes finales est un *asylum ignorantiæ*.

Le livre, toutefois, n'a pas complètement réussi, parce qu'il a négligé d'entrer dans

Descendenztheorie von Eduard von Hartmann, 2te Auflage. Berlin, Duncker, 1877.

l'examen des faits de science naturelle sur lesquels s'appuie la philosophie de l'inconscient. Il n'examine pas ces prétendus faits; il les accepte en général comme la *Philosophie de l'inconscient*. L'impression qu'on emporte, c'est que l'auteur n'est pas naturaliste [1].

Parmi les écrits favorables à sa philosophie, Hartmann signale en première ligne l'*Allgeist* de Venetianer [2]. L'ouvrage est un chaud plaidoyer pour la philosophie de l'inconscient,

1. Que cet auteur soit Hartmann lui-même, c'est un bruit qui vient de trop bonne source pour le passer sous silence. Aussi bien notre jugement n'en saurait souffrir. Au contraire, après avoir écrit ces pages, j'ai mûrement réfléchi dans ces derniers temps à la possibilité de cette origine, que j'avais d'abord repoussée comme absurde, et j'y trouve en effet plus d'un motif de probabilité intrinsèque. Que l'on compare surtout le chapitre VIII de la *Philosophie de l'inconscient*, sur le dieu du théisme, et la façon dont il est jugé par l'inconnu. De même, par exemple, les opinions sur la génération spontanée qu'on rencontre chez l'inconnu pourraient trahir l'auteur du chapitre IX de la *Philosophie de l'inconscient*. Si Hartmann a réellement écrit cette auto-critique, pour la réfuter sous son nom, on ne saurait lui refuser le mérite d'être un très-habile faiseur de réclame, au meilleur sens; je trouverais seulement que la réfutation des objections contenues dans *Wahrheit und Irrthum im Darwinismus* ne contre-balance pas l'effet de ces dernières.

2. Moritz Venetianer, *Der Allgeist. Grundzuege des Panpsychismus im Anschluss an die*, « Philosophie des Unbewussten » (Berlin, 1874).

qui, comme aucune autre philosophie jusqu'alors, serait propre à propager les sciences naturelles. Il est rempli d'expressions fort malsonnantes à l'adresse des adversaires scientifiques et se perd, ce qui m'a bien refroidi, dans une apothéose de la réforme judaïque. Voici qui me prouve que cet homme n'a pas le droit de juger le darwinisme. Il cite un passage de la *Logique* de Mill. Déjà John Stuart Mill aurait condamné Darwin — c'est bien de Charles Darwin, notre contemporain, que parle Venetianer — pour sa façon de traiter les phénomènes psychologiques. Le passage de Mill, cité dans le livre de Venetianer, renferme deux fois le mot *Zootomie*, et, à la page suivante, notre Darwin est appelé « le maître zootomique des darwiniens orthodoxes ». Le chevalier de la philosophie de l'inconscient confond ainsi le grand-père Érasme Darwin avec le petit-fils Charles! Il a bien lu chez Mill *Zoonomie*, l'ouvage d'Érasme Darwin, qui parut en 1794, auquel Stuart Mill se réfère; mais il ne sait que faire de cette zoonomie et corrige le mot, imaginant que Charles Darwin a écrit sous ce titre un ouvrage en plusieurs volumes! N'est-ce pas fort piquant? Et voilà le pauvre

sire qu'Édouard de Hartmann nous donne comme son plus cher disciple!

Le livre de Volkelt, *l'Inconscient et le Pessimisme*[1], est, au contraire, un estimable supplément à la *Philosophie de l'inconscient*.

Que la partie la plus faible de la *Philosophie de l'inconscient* fût le premier chapitre où ont trouvé place les hypothèses échafaudées sur les sciences naturelles, ainsi que quelques autres chapitres analogues, et qu'il fût dangereux d'offrir toujours au lecteur ces parties de l'ouvrage sans y rien changer, Hartmann l'a bien senti lui-même. Mais il voyait aussi bien que nous qu'il était absolument impossible de remanier ces parties de l'œuvre. Ce sont là, en effet, les fondements sur lesquels doit s'élever le sommet de tout l'édifice du système. Voilà pourquoi Hartmann renvoie à un appendice qui traite de la *Physiologie des centres nerveux*, et qui a surtout été composé à l'aide des *Éléments de psychologie physiologique* de Wundt. Il essaye d'y montrer que les idées téléologiques de la *Philosophie de l'inconscient* peuvent se concilier avec les conquêtes

1. *Das Unbevusste und der Pessimismus*, 1873.

les plus récentes de la physiologie du système nerveux. L'écrit qu'il a intitulé *Wahrheit und Irrthum im Darwinismus* a plus d'importance pour nous, naturalistes; on nous y met à notre place, et la nécessité d'adopter le principe des causes finales dans le monde organique y est élevée au-dessus de tout doute.

Si les choses se passaient comme le veut la *Philosophie de l'inconscient,* je préfèrerais emballer mon microscope plutôt que de me faire connaître par un travail de manœuvre. Mais avant, il me semble nécessaire d'examiner encore une fois les raisons sur lesquelles s'appuie la philosophie de l'inconscient. Ce n'est peut-être qu'un vain fantôme.

O. SCHMIDT.

LES SCIENCES NATURELLES

ET LA

PHILOSOPHIE DE L'INCONSCIENT

CHAPITRE I

LES AUTORITÉS DE M. DE HARTMANN

Il va sans dire qu'un homme d'autant d'esprit et de savoir qu'Edouard de Hartmann connaît les meilleures têtes de son temps. J'ai pourtant noté une grave lacune. Je m'imagine que, s'il avait consulté l'excellent livre de Domrich, *Die psychischen Zustænde, ihre organische Vermittelung und ihre Wirkung in Erzeugung körperlicher Krankheiten* (*les Etats psychiques, leurs organes et leur action dans la production des maladies*), publié dès 1849, Hartmann aurait été mis en garde contre une

foule de données scientifiques arriérées et, de son propre aveu, presque fossiles. D'autre part, quand je parcourus, lors de son apparition, la *Philosophie de l'inconscient,* je rencontrai avec surprise des noms qu'un savant scrupuleux ne doit pas citer ou, du moins, ne doit plus citer comme des autorités.

Nous sommes pleinement dans notre droit et nous ne faisons qu'appliquer un principe reconnu dans toutes les sciences, quand nous jugeons de la crédibilité et du degré de confiance que méritent les résultats d'un auteur, d'après la critique dont fait preuve cet auteur dans le choix et l'emploi de ses sources. Or, à cet égard, les choses se passent chez Hartmann d'une façon bien extraordinaire.

Hartmann cite, non pas dans la *Philosophie de l'inconscient*, mais dans son dernier écrit contre le darwinisme, Baumgærtner comme un précurseur de Darwin quant à la théorie de la descendance. Avant Kœlliker déjà, Baumgærtner aurait affirmé la « transformation des types par la métamorphose des germes ». Il est vrai qu'on nous indique les écarts excentriques dans lesquels Baumgærtner a donné; mais il est nécessaire de connaître l'une ou

l'autre de ces aberrations, puisque l'hypothèse de la métamorphose des germes, qui s'y lie étroitement, en a tellement imposé à Hartmann qu'il en fait dériver la descendance. Depuis 1853, Baumgærtner enseigne qu'il a existé des métamorphoses périodiques de germes, des créations nouvelles et des métamorphoses à l'occasion des révolutions périodiques du globe. Les germes des organismes détruits dans ces cataclysmes survivent, on ne sait comment ; la matière cosmique se mêle à ces germes, et une nouvelle production de plantes et d'animaux apparaît, en même temps que des forces organisatrices président à la formation de nouveaux organes plus parfaits. « Les premiers hommes, dit Baumgærtner, se trouvaient sur la terre à l'état de larves, non sans quelque ressemblance avec le têtard ; les premiers hommes vivaient dans l'eau. » Plus tard, l'homme montait de temps en temps sur la terre, et il finit par y vivre tout à fait. Encouragé par le bon accueil qu'a reçu chez Hartmann son hypothèse, Baumgærtner, dans sa dernière publication [1], a avancé la solution

1. *Die Weltzellen*, 1875.

de plusieurs problèmes d'une grande profondeur, entre autres la question de savoir si Adam a possédé un nombril.

Nous avons parlé de Baumgærtner, savant d'ailleurs fort estimable à tous autres égards, par pure curiosité. Ce qui est plus grave, c'est d'apprendre que le baron de Reichenbach est une autorité pour Hartmann, qui recommande à ses lecteurs, s'ils veulent se bien renseigner sur le mesmérisme, l'étude des *Odisch-magnetischen Briefe* et du grand ouvrage intitulé *Der sensitive Mensch*. Nous verrons plus loin jusqu'où Hartmann se laisse entraîner à la suite du mesmérisme et des magnétiseurs; nous ne voulons ici que marquer notre étonnement de voir Hartmann indiquer sérieusement (I, 152) à ses lecteurs désireux de s'instruire plus avant, et avec la même assurance, un charlatan démasqué et un physiologiste tel que Jean Müller. Reichenbach est mort; aucun homme sensé ne parle plus de l'od : seule, la philosophie de l'inconscient y croit encore. Il nous paraît donc tout indiqué, dans l'intérêt des lecteurs qui ignorent les folies de Reichenbach, d'examiner un peu ces phénomènes de l'od. Nous n'en donnerons toutefois une des-

cription qu'à l'endroit où Hartmann lui-même en recommande l'étude approfondie.

Occupons-nous maintenant des travaux d'un homme dont les écrits sont devenus la source principale de la partie biologique et psychologique de la *Philosophie de l'inconscient :* j'ai nommé Charles-Gustave Carus. Hartmann dit de ce savant : « Dans les sciences naturelles de notre époque, le concept de l'inconscient a trouvé peu de faveur; une illustre exception se rencontre chez le physiologiste bien connu Carus, dont les ouvrages *Psyché* et *Physis* contiennent en réalité une étude de l'inconscient dans ses rapports avec la vie du corps et celle de l'esprit. Jusqu'à quel point Carus a réussi dans cet essai, et dans quelle mesure je me suis inspiré de son travail, c'est au lecteur à en juger. J'ajoute pourtant que le concept de l'inconscient est présenté chez cet auteur dans toute sa pureté, et nettement distingué de celui de toute conscience infiniment faible (I, 33). »

On ne parle plus guère aujourd'hui, parmi les naturalistes, des écrits et des travaux de Carus, surtout de ceux de sa dernière période. Il y a cinquante ans, il était, comme zootomiste, presque à la hauteur de son temps. Ses *Tables*

explicatives d'anatomie comparée, dont la meilleure part, il est vrai, revient à Otto et à d'Alton, étaient une entreprise de grand mérite, unique jusqu'à ce jour, si l'on songe à leur étendue. Mais déjà dans l'ouvrage *die Urtheile des Knochenskelets* (*les Parties primordiales du squelette*), qui appartient encore à cette bonne période de son activité, la philosophie de la nature commence à jouer un rôle fâcheux et entraîne Carus, ce qui à cette époque était encore pardonnable, à instituer des comparaisons de tous points injustifiables. Dès lors il ne se débarrassa plus de la tendance à tirer des symboles d'observations à moitié vraies et incomplètes, à déduire à tout prix des lois psychiques de phénomènes physiques, à appliquer arbitrairement, quoique toujours avec habileté, à d'autres domaines, par exemple à celui de l'art, les résultats de ses recherches menées un peu cavalièrement sur le terrain de la biologie. Aussi, plus les naturalistes se détournaient de Carus, plus il devenait un grand homme aux yeux des femmes et des dilettantes; il était fort utile aux artistes; dans sa *Symbolik der Menschlichen Gestalt*, il leur offrait à tous un poëme en

prose, semé d'observations charmantes, sentences qui produisaient à la fois l'illusion d'une grande clarté et d'une rare profondeur.

Malgré la vivacité singulière de son esprit, Carus ne s'apercevait, pas plus que tant d'autres célébrités atteintes par la vieillesse, qu'autour de lui le monde avait changé. Il ne pouvait se résigner à appeler simplement de leurs vrais noms des choses, alors expliquées par la science, qu'il avait mal vues autrefois, ou du moins imparfaitement observées et interprétées en mystique.

Voici quelques preuves qui montreront que je n'exagère point. Après Leuwenhoek, Carus fut le premier qui aperçut le mouvement rotatoire des embryons des testacées dans l'œuf. Mais son microscope étant trop faible pour reconnaître les organes moteurs, il attribua ce mouvement à une force motrice extérieure! Plus tard, il apprit naturellement à connaître, avec son caractère général, le phénomène du mouvement vibratile dont il s'agissait dans le cas particulier que nous venons de rappeler. Toutefois, encore dans sa *Psychologie comparée* (1866), Carus n'a pu s'empêcher de « compter ces vibrations

si remarquables parmi les vrais phénomènes primordiaux de la vie », façon de parler que nous pourrions approuver si l'auteur ne s'élevait d'un coup d'aile dans une sphère transcendante, en ajoutant : « car nous les rattachons immédiatement aux ondes éthérées de l'univers. »

Quoique, en 1866, on eût déjà reconnu presque complétement l'identité des mouvements vibratiles avec ceux du protoplasma, et qu'il ne vînt à l'idée d'aucun naturaliste au courant des progrès de l'anatomie microscopique d'attribuer ces déplacements moléculaires du protoplasma à une volonté mystique, agissant du dehors, Carus [1] persista à considérer cet ensemble de mouvements comme « un grand exemple de la prodigieuse puissance de l'inconscient » (le voilà!).

Après avoir parlé, dans le même ouvrage, de la phosphorescence de différents animaux marins, il ajoute : « La phosphorescence de la mer devient ainsi un curieux phénomène symbolique, qui d'avance annonce, pour ainsi dire à la manière de Prométhée, les manifestations

1. Cf. *Psyché*, p. 32.

lumineuses de l'âme supérieure » (p. 40). De même, il découvre dans le chant de la cigale, qui en même temps maigrit intérieurement, « un phénomène déjà à moitié psychique, qui sans nul doute peut être appelé une préparation au chant des oiseaux. » Naturellement, l'inconscient doit toujours anticiper ces signes précurseurs.

Je ne saurais dire si Hartmann, qui fait aussi jouer un rôle aux « anticipations », a puisé justement dans ce livre. Toutefois, ainsi qu'il nous l'apprend lui-même, *Psyché* a été pour lui une source principale, et c'est surtout à ce dernier ouvrage que Volkelt a emprunté [1] les

1. Si l'on excepte Volkelt, Hartmann n'a pas de chance avec ceux de ses défenseurs dont il nous recommande avant tout la lecture. Dans un ouvrage que je ne connais pas, *Anti-Materialismus*, L. Weiss a prétendu que Carus avait déjà envisagé l'inconscient sous tous les aspects, et que la gloire du philosophe actuel de l'inconscient devait, en bonne justice, revenir au philosophe de Dresde. De là grande colère de Taubert, l'auteur d'un livre intitulé *Der Pessimismus und seine Gegner*, 1873 (*le Pessimisme et ses Adversaires*). Hartmann, dit-il, à part une épigraphe pour la deuxième partie de son livre, ne s'est servi que d'un seul passage de Carus (I, 221), et même, dans un autre endroit, il le combat (I, 141); par conséquent, Weiss n'a pu connaître le livre en question que par ouï-dire. Après quoi, il paraît bien que M. Taubert connaît, lui, *Psyché*. Eh bien, il n'en est rien ; lui aussi ne connaît cet ouvrage que par ouï-dire et en sait tout juste ce que Hartmann lui en a

passages qu'il cite à l'appui de son appréciation de Carus.

Carus, dit-il, n'aurait pas pu faire triompher le principe de l'inconscient, parce qu'il nous transporte brusquement, sans transition ni

appris. Outre le passage que j'ai cité plus haut et qui indique bien que les idées de Carus ont été mises à contribution par Hartmann, le nom de Carus ne se rencontre, en effet, que deux fois dans la *Philosophie de l'inconscient*. Dans quelle mesure Hartmann se rattache-t-il à Carus? Une série de thèses de la *Philosophie de l'inconscient*, empruntées littéralement à Carus, va le montrer clairement. Nous citons *Psyché* (2e édit., 1858) :

Hartmann. — L'inconscient ne peut être malade.	*Carus.* — Dans l'inconscient primitif et absolu, il ne peut être question de maladie (p. 95).
Hartmann. — L'inconscient ne se fatigue pas.	*Carus.* — L'inconscient primitif n'est pas accessible à la fatigue (p. 95). Il en résulte ce fait curieux, qui n'a jamais encore été bien apprécié, que dans tout le domaine de l'âme inconsciente le concept de fatigue n'existe pas (p. 79).
Hartmann. — L'inconscient ne connaît ni indécision ni doute; il n'a pas besoin de temps pour déliber.	*Carus.* — La sûreté des prévisions de l'insconscient (p. 32). La décision rapide comme l'éclair de notre modèle divin (p. 38).
Hartmann. — L'inconscient ne se trompe pas.	*Carus.* — L'erreur, l'illusion que l'inconscient absolu exclut naturellement (p. 32), etc.

preuve d'aucune sorte, sur les plus hauts sommets de l'inconscient. Je ne saurais souscrire à cette manière de voir. Carus nous présente une foule de phénomènes vitaux pour lesquels il ne cherche pas un principe d'explication naturelle; il n'attend pas davantage de l'avenir à cet égard, même après des observations plus complètes : il voit dans ces phénomènes les effets des idées éternelles et de l'inconscient, conçu comme une divinité. Il montre partout d'une manière systématique, depuis les commencements les plus simples du développement organique jusqu'aux manifestations les plus complexes de l'âme consciente, l'action inconsciente de l'idée. Il est vrai qu'il ne fait pas de polémique, parce que les études modernes de science naturelle lui étaient demeurées étrangères et qu'il se servait d'armes de tout point défectueuses. Carus développe toutes ses thèses, mais à sa manière, en se jouant des sciences naturelles avec esprit et agrément, ce qui, en 1851, ne pouvait plus lui attirer l'estime des savants spéciaux.

Hartmann ne veut entendre parler que d'une philosophie « qui tient pleinement compte de tous les résultats des sciences

naturelles » (II, 17). Il ne croit au succès que d'une telle philosophie. Puisqu'il emprunte mot à mot à Carus toute une série de propositions capitales sur la nature de l'inconscient, on doit être curieux de voir ses preuves d'accord avec tous les résultats de la biologie moderne. L'inconscient aurait fait un miracle en créant dans Carus un prophète dont les paroles n'auraient été démontrées conformes aux sciences naturelles que par Hartmann. La physiologie et la psychologie d'un Carus sont absolument inconciliables avec celles d'un Dubois-Reymond, d'un Virchow, d'un Goltz et d'un Wundt. Qui considère ceux-ci comme des autorités ne peut en croire celui-là. Le dilettantisme de Hartmann paraît déjà ici très-clairement : il s'est imaginé qu'il pouvait suivre à la fois l'un et les autres.

CHAPITRE II

LA TÉLÉOLOGIE

Dans le monde, Hartmann ne voit partout que fins et finalité; il cherche par conséquent un principe universel qui dispose les fins à atteindre, suscite et dirige les effets qui y conduisent. Le spectacle de la beauté, de l'harmonie et de la finalité intime que révèlent les êtres organisés a aussi montré à Carus l'action inconsciente d'un principe psychique [1]. Mais Hartmann veut faire comprendre mathématiquement la nécessité de croire à des causes finales, et voilà la contradiction fondamentale de son système avec les sciences naturelles.

1. *Psyché*, p. 14.

L'idée téléologique a été, dans les temps modernes, extirpée des sciences naturelles : elles n'en ont pas besoin; bien plus, leurs résultats sont inconciliables avec cette conception. Aussi, bien qu'il croie avoir le droit de mépriser les miracles, chose grossière et absurde, Hartmann se trouve à beaucoup d'égards dans la situation de ces adversaires de la biologie darwinienne pour lesquels, ainsi qu'on le voit, par exemple, chez Wigand, le Dieu personnel est ce qu'il faut toujours commencer par admettre comme cause de tout ce qui arrive. Il est convaincu de la conformité de la création à son but (*Zweckmaessigkeit*); il y découvre, non le résultat de processus naturels qui s'équilibrent et parviennent ainsi à une assez bonne fin : ce but doit avoir été atteint sous une direction supérieure, bien que par des moyens naturels.

L'idée téléologique, le concept de fin, est donc une des colonnes les plus importantes de la philosophie de l'inconscient. Or, une fois cette idée éliminée des sciences naturelles, cette philosophie devient à peu près superflue. Voilà pourquoi la polémique acerbe de l'Anonyme et de Lange n'a fait sur Hartmann aucune impression, et encore moins les objec-

tions de Klein contre le calcul des probabilités appliqué aux causes finales.

Soutenir d'une façon spécieuse, comme le fait Hartmann, que la finalité implique la causalité (I, 37 et suiv.), voilà qui n'amènera guère l'entente avec un adversaire de la téléologie. Les exemples produits pour expliquer le calcul des probabilités appliqué aux causes finales intelligentes n'auront pas plus de succès.

Soit Z la fin, M le moyen, *nn* les circonstances matérielles constatées au moment où commence l'action de M, qui, pour s'accomplir, doit avoir une cause efficiente suffisante. Trois cas sont possibles : I, *nn* suffit pour que M arrive; II, *nn* a besoin du concours d'autres causes *matérielles*; III, un élément de nature spirituelle doit intervenir si l'on croit pouvoir faire abstraction du second cas. Donc I + III sont certains. Supposons que la probabilité du cas I soit $\frac{1}{x}$, la probabilité du cas III devient alors $= 1 - \frac{1}{x} = \frac{x-1}{x}$; c'est-à-dire que plus x grandit, plus grande est aussi la probabilité de l'intervention d'une cause surnaturelle. Ce calcul est aussi simple que lumineux, et son

application à la démonstration du surnaturel, c'est-à-dire de l'inconscient, triompherait de toute contradiction si le cas II, où il s'agit en réalité de faits naturels, se laissait aussi facilement que sur le papier rayer d'un trait de plume. Qu'il n'en soit pas ainsi, les exemples choisis par Hartmann lui-même le prouvent d'abondance.

Considérons seulement celui de l'incubation de l'œuf. « L'éclosion du jeune oiseau, dit Hartmann, demande que l'œuf soit couvé; c'est un fait d'observation. Les circonstances matérielles (*nn*) qui précèdent immédiatement l'incubation (M) sont l'existence et la qualité de l'œuf, l'existence et la constitution physique de l'oiseau, et la température du lieu où se trouve l'œuf. On ne conçoit pas d'autres circonstances qui soient essentielles. Il est bien peu vraisemblable que ces circonstances suffisent à expliquer comment l'oiseau, si vif et si mobile, abandonne son genre de vie habituel, auquel l'instinct le sollicite, pour se tenir immobile et ennuyé sur des œufs. Si l'afflux du sang dans l'abdomen cause une sensation de chaleur plus vive, cette impression, loin de s'affaiblir, est encore accrue

par l'immobilité et par la double chaleur du nid et des œufs. Ainsi la probabilité représentée par $\frac{1}{x}$ est très-petite, celle de $\frac{x-1}{x}$ se rapproche de 1.

« Examinons l'autre question; voyons si nous connaissons un cas où, l'oiseau et les œufs restant les mêmes, l'incubation n'a cependant pas lieu. Nous rencontrons d'abord des oiseaux qui ont fait leur nid dans des serres chaudes et qui ne couvent pas. L'autruche ne couve que la nuit, et pas du tout dans les régions brûlantes de la Nigritie. Parmi les circonstances *nn*, l'oiseau et l'œuf ne peuvent donc plus être considérés comme des raisons suffisantes de l'incubation (M); il ne reste plus, comme circonstance matérielle complémentaire, que la température du nid. Mais personne n'estimera vraisemblable que la basse température soit la cause directe du phénomène de l'incubation; il ne reste donc qu'à le rattacher à une cause intelligente, qui fait servir l'influence constatée de la température à la production du phénomène. C'est là, en quelque sorte, une certitude, bien que la question de

la nature intime de cette cause intelligente demeure pleinement ouverte. »

La première proposition de Hartmann fausse déjà, selon moi, toute la suite de ce raisonnement. La seule et unique cause de l'éclosion du jeune oiseau, ce n'est pas l'incubation, c'est la température. Les oiseaux qui ne couvent pas eux-mêmes, abandonnant ce soin à la chaleur du climat, n'ont rien à faire dans toute la question relative à l'instinct de couver, car ils sont exactement dans le même cas que les autres animaux innombrables qui ne couvent pas. Quelques espèces de ces oiseaux qui ne couvent pas, les autruches par exemple, n'ont très-vraisemblablement jamais couvé, et ils n'ont pas plus eu à apprendre qu'à oublier cette fonction; les autres, qui abandonnent leurs œufs à la chaleur de matières en décomposition, ont appris ce procédé commode nous ne savons comment, bien que nous puissions nous en faire une idée. Ainsi, la manière dont la question est posée est fausse. Il faudrait dire : « Quelles sont les circonstances qui engagent l'oiseau à couver? »

Nous observons que les oiseaux domestiques, les poules, les oies, s'accroupissent

pour couver même quand il n'y a pas d'œufs. On n'a donc que faire de l'autruche et des régions brûlantes de la Nigritie pour prouver que ce n'est pas l'œuf qui amène l'oiseau à demeurer immobile. S'ennuie-t-il ? Nous l'ignorons, mais il est permis d'en douter; nous ne savons pas davantage jusqu'à quel point l'élévation de la température lui plaît. Il semble que cela lui fait plaisir. Par conséquent, il faut aussi éliminer, comme Hartmann l'a noté, parmi les causes qui pourraient inviter l'oiseau à couver, la température froide.

Bref, les circonstances matérielles que nous connaissons ne suffisent pas à expliquer pourquoi l'oiseau va s'accroupir sur un nid, que ce nid contienne ou non des œufs. Mais on n'aurait le droit d'éliminer le cas II et d'adopter, avec la formule $\frac{x-1}{x}$ presque $= 1$, l'intervention d'un principe surnaturel, que si l'on connaissait toute l'évolution paléontologique du reptile à l'oiseau que nous voyons couver, et qu'il devînt évident que tout à coup les oiseaux se fussent mis un beau matin à couver. A coup sûr, nous ne connaissons pas toutes les causes matérielles de l'incubation;

ce n'est certes pas une raison pour adopter les sophismes de Hartmann et recourir à une cause métaphysique.

De même pour l'exemple de la vision. Treize conditions, plus ou moins indépendantes les unes des autres, seraient nécessaires à l'exercice de la vue, et, d'un tour de main, Hartmann calcule qu'il y a en tout, pour l'existence d'une cause intelligente, une probabilité de 0,99988, c'est-à-dire qu'elle équivaut à une certitude. Hartmann ne se trompe pas en craignant de ne pas convertir un seul adversaire des causes finales par de tels exemples, et cela par la bonne raison qu'ils sont insignifiants, insignifiants parce qu'ils dépassent trop l'horizon de notre vue. Des dilettantes sont seuls capables d'admirer ces tours de passe-passe.

Bien que cette introduction de la *Philosophie de l'inconscient* ne doive être qu'une première initiation à la doctrine, on y considère déjà comme presque complétement établie la connaissance de la finalité. Des causes intelligentes concourent à la production des phénomènes matériels; des causes intelligentes agissent conformément à leur nature; pour

cela, une volonté et une idée de ce qui est voulu sont nécessaires, « idée du processus matériel qui doit être effectué ». Et voilà comme l'inconscient existe dans l'instinct, par exemple. *Quod erat demonstrandum.*

Ces remarques préliminaires ne nous ont guère inspiré de confiance dans l'inconscient. Il est temps d'examiner les phénomènes physiques dans lesquels l'inconscient doit prouver qu'il existe, manifester sa nature et révéler sa puissance. L'ordre dans lequel nous procéderons est tout indiqué par la *Philosophie de l'inconscient*. Nous parlerons d'abord de la première partie de l'œuvre, « les manifestations de l'inconscient dans la vie corporelle. » La mesure que Hartmann veut qu'on applique à sa philosophie est l'accord de celle-ci avec les résultats des sciences naturelles à notre époque.

CHAPITRE III

LA VOLONTÉ INCONSCIENTE DANS LES FONCTIONS AUTONOMES DE LA MOELLE ÉPINIÈRE ET DES GANGLIONS

Que les animaux aient une volonté, on l'admet généralement depuis la réaction contre Descartes, et cela par analogie avec l'homme. La difficulté se présente aux degrés inférieurs de la vie, lorsque, à défaut d'un système nerveux, le protoplasma réunit les fonctions de la substance nerveuse et de la substance musculaire. Les exemples qui doivent mettre en évidence la volonté ne sont pas seulement empruntés par Hartmann aux vertébrés et aux insectes : il descend jusqu'aux invertébrés.

« Si, raconte Hartmann, on enferme un

polype dans un verre d'eau, et que le verre soit placé de manière qu'une partie de l'eau soit éclairée par le soleil, le polype rame aussitôt de la partie obscure vers la partie éclairée de l'eau. Si l'on y met un petit infusoire vivant et qu'il ne soit qu'à quelques lignes du polype, celui-ci le découvre, Dieu sait comment, et produit avec ses bras un tourbillon qui lui permet d'avaler sa proie. Si c'est un infusoire mort qui s'approche de lui à la même distance, un végétal microscopique ou un grain de poussière, le polype n'y fait aucune attention. Le polype s'aperçoit donc que l'animalcule est vivant; il conclut qu'il peut lui servir de nourriture et prend ses dispositions pour l'amener à portée de sa bouche. Il n'est pas rare non plus de voir deux polypes aux prises dans une lutte acharnée. »

A mon grand regret, je n'ai pu découvrir la source à laquelle Hartmann a puisé ce petit roman. Il est probable que le polype en question est l'hydre, le seul polype d'eau douce connu. Nous nous permettrons de réduire l'histoire à sa juste mesure, puisqu'il s'agit d'un des animaux favoris de Hartmann.

Notre polype va vers la lumière, bien qu'on

ne voie pas trace de ses « rames »; il ne peut même pas ramer, comme Trembley l'a démontré dès 1741. Nous ne savons pas bien de quelle manière agit la lumière sur les cellules névro-musculaires de la couche externe du corps, ni jusqu'où s'étend l'analogie avec les effets chimiques et physiques des rayons lumineux qui, chez beaucoup de protistes et chez toutes les plantes à chlorophylle, provoquent aussi des phénomènes de motilité dans quelques organes ou dans l'organisme tout entier. Que le polype, s'il s'agit réellement de l'hydre, produise dans l'eau un tourbillon à l'effet de saisir des infusoires qu'il a découverts à distance, c'est une fable. Le polype ne découvre pas sa proie, — d'ordinaire de petits animaux de la nature de l'écrevisse, par exception des infusoires, — avant de l'avoir touchée et paralysée de ses organes urticants.

Je ne nie point que la conduite de l'hydre ne nous dispose à croire qu'elle possède une sorte de volonté; il arrive aussi qu'une petite écrevisse est remarquée en même temps par deux polypes qui s'efforcent l'un et l'autre d'amener ce morceau à leur bouche en agitant leurs bras, ce qui peut bien paraître une

lutte acharnée à l'imagination de l'observateur. Quoi qu'il en soit, l'exemple dont Hartmann s'est servi pour démontrer que la volonté existe chez les animaux les plus inférieurs est à coup sûr tout à fait incorrect. Nous reparlerons plus tard de ces prétendus actes de volonté chez les êtres inférieurs.

Ce que Hartmann a conclu des phénomènes de motilité des grenouilles privées soit des hémisphères cérébraux, soit du cerveau tout entier, ou décapitées, présente un bien plus grand intérêt. La question de la conscience de la moelle épinière a été traitée dans tous les sens par la psychologie physiologique, et Hartmann, pour justifier ses opinions, peut citer Pflüger et l'ouvrage de Wundt: *Menschen-und Thierseele* (1864). Nous lui opposons un des expérimentateurs qu'on reconnaît être un des plus habiles dans cette spécialité, en même temps juge des plus circonspects, Goltz, dont Hartmann a dit, avec une sorte d'étonnement et de satisfaction, que « même le physiologiste Goltz a dû reconnaître qu'après l'ablation des hémisphères un reste d'intelligence persiste dans les parties du cerveau qui n'ont pas été lésées. » Goltz a démontré par ses expériences,

continuées jusque dans les derniers temps, qu'on ne peut soutenir, comme on l'a fait d'une manière absolue, que seuls les hémisphères cérébraux servent à l'intelligence. Mais, quant à la grenouille décapitée, Goltz est d'avis que « rien ne force à admettre que ces mouvements d'animaux décapités doivent être considérés comme le résultat d'une activité psychique [1] ». Tous les mouvements de l'animal privé de son cerveau, dit-il [2], peuvent se ramener à de simples mouvements réflexes, et la grenouille sans cerveau n'est pas autre chose qu'une réunion de simples mécanismes réflexes. Goltz n'a pas cessé depuis lors, je le répète, de faire des expériences et de les interpréter, et il n'a pas varié dans son opinion. Ainsi, non-seulement il n'y a rien de scientifiquement démontré touchant l'existence d'une volonté séparée de la moelle épinière : dès qu'on adopte une pareille opinion, on pénètre dans le domaine d'une hypothèse sans solidité.

1. Discours prononcé au Congrès des naturalistes à Königsberg (1871).

2. *Beitraege zur Lehre von den Functionen der Nervencentren des Frosches* (1869).

Tout cela est encore bien plus vrai lorsque Hartmann affirme que chaque paire de ganglions abdominaux des insectes possède une volonté propre et indépendante. Les conclusions qu'il tire des exemples cités, je ne sais d'après quelles autorités, nous paraissent au plus haut point dépourvues de critique. Très-souvent, chez le perce-oreille qu'on a coupé en deux, et régulièrement chez une certaine fourmi australienne, les deux moitiés se tourneraient l'une contre l'autre, « et, au milieu de transports de colère et de passion guerrière, se livreraient un combat furieux avec leurs pinces ou leurs aiguillons jusqu'à ce que la mort ou l'épuisement s'ensuive. » Comment peut-on reconnaître, dans la partie inférieure du corps d'un insecte sans tête et sans thorax, les symptômes de la colère et de la passion guerrière? Hartmann et ses autorités le savent apparemment. On peut observer, chez toute guêpe dont on a séparé le thorax du ventre, comment la moitié antérieure, encore longtemps consciente, mord, probablement parce qu'elle souffre, dans tous les objets, même dans sa moitié postérieure, si on la place devant elle. L'excitation du système nerveux provoque aussi des contractions vio-

lentes dans les muscles de l'aiguillon, et on peut faire travailler à volonté l'aiguillon contre la moitié antérieure, qui certainement voit et sent encore. Quelque chose d'analogue ou de pareil a lieu naturellement chez le perce-oreille et chez la fourmi mutilés ; à quoi bon exagérer ce phénomène jusqu'à en faire ce conte des deux moitiés qui s'attaquent (pourquoi s'attaquent-elles?) avec conscience? Enfin, si Hartmann voulait bien méditer l'étude, d'une méthode si sûre, de Goltz, sur les phénomènes d'accouplement des grenouilles privées du cerveau et décapitées, il ne nous demanderait pas de croire que les mantes mâles décapitées continuent de « chercher pendant des journées » leurs femelles, alors qu'on ne peut douter que ces mâles décapités, venant à rencontrer les femelles, ne s'acccouplent avec elles. Il n'y a pas plus de volonté de s'accoupler dans ces ganglions du tronc qu'il n'existe de volonté dans la moelle épinière.

Après quoi, lorsque Hartmann va jusqu'à prétendre qu'un mammifère sans cerveau est encore capable de sentir distinctement, parce que la conscience de sa moelle épinière est certainement supérieure à celle des ganglions,

y compris les ganglions pharyngiens, de l'insecte; quand il en infère, ainsi que des exemples qui précèdent, qu'en nous aussi existe une volonté inconsciente de la moelle épinière et des ganglions du grand sympathique, cette conclusion ne repose que sur de fausses hypothèses, sur des observations incomplètes et inexactes.

Ne veut-on tenir aucun compte des résultats de la physiologie actuelle, on ne prendra plus avec Hartmann (et Schopenhauer) le concept de volonté au sens habituel du mot. En resserrant autant que possible les limites du domaine des mouvements réflexes, la volonté apparaît comme « la cause immanente chez les animaux de tout mouvement, qui n'est point de nature réflexe, » et il est alors indifférent pour l'essence de cette volonté qu'elle soit ou non consciente.

Ainsi a commencé l'illusion. *On a décoré d'un nom soit un phénomène inexactement observé, soit même ce qu'on ignorait, ce qui n'était pas suffisamment examiné, et ce nom est devenu l'origine d'une foule de spéculations.*

CHAPITRE IV

L'IDÉE INCONSCIENTE DANS LA PRODUCTION DU MOUVEMENT VOLONTAIRE

Dans ce qui précède, on suppose naturellement que la volonté inconsciente de la moelle épinière et des ganglions est liée à une idée inconsciente. Comment la moitié du corps, dans l'insecte coupé en deux, pourrait-elle se tourner en fureur contre l'autre moitié, si elle n'avait l'idée de celle-ci? Hartmann admet même l'intervention d'une idée inconsciente dans chaque mouvement musculaire volontaire. La volonté qui met en mouvement les muscles est en elle-même impuissante à atteindre et à influencer la partie cérébrale qui préside au mouvement. L'idée consciente de sou-

lever le petit doigt ne suffit pas pour réaliser cette action voulue. Il faut qu'il existe un lien causal, en dehors de la volonté et de l'idée consciente, dont l'aptitude peut grandir par l'usage sans y être forcée, comme le montrent bien les mouvements de beaucoup de jeunes animaux. Même ce qu'on nomme la sensation musculaire, née du souvenir, suppose l'exercice et ne peut tenir lieu d'une cause.

Hartmann affirme ainsi qu'une solution mécanique, matérialiste, est ici impossible; partout, la volonté consciente produit une volonté inconsciente à l'effet d'atteindre le point déterminé d'où doit partir l'excitation du muscle; le contenu de la volonté, le but qu'elle tend à atteindre, suppose une idée inconsciente du point exact du cerveau, de l'origine des fibres motrices correspondantes qui doivent entrer en activité, et voilà comment on constate des actes spirituels dont notre cerveau n'a pas conscience.

Certes, la transformation de la volonté en mouvement, en contraction musculaire, comme s'exprime la physiologie, est encore une énigme incompréhensible pour nous. Le mystère, toutefois, n'est pas dans l'excitation de

certaines fibres nerveuses qui servent à produire la contraction musculaire. Car la partie du cerveau sur laquelle agit l'idée du mouvement peut certainement propager directement l'excitation reçue jusqu'aux fibres motrices.

L'anatomie du cerveau a démontré l'existence d'une série de fibres nerveuses reliant les différentes parties du cerveau, la moelle allongée et la moelle épinière, de sorte qu'on peut admettre d'une manière générale que ces excitations nerveuses se propagent de proche en proche, bien qu'on soit fort loin de savoir comment les choses se passent. Nous savons que les voies qui conduisent du sensorium aux fibres motrices doivent être intactes; autrement, il peut arriver que l'on mette en mouvement le gros orteil au lieu du petit doigt, et que l'on prononce Z au lieu d'A.

L'objection de Hartmann contre la possibilité de la propagation mécanique des excitations provoquées par les idées conscientes me semble intempestive et inutile, parce que la transformation de la volonté et de l'idée en mouvement nerveux moléculaire et la transformation de cette excitation en mouvement

musculaire visible sont pour nous des faits inexpliqués. A coup sûr, ils ne deviennent pas plus clairs lorsqu'on fait intervenir la clairvoyance de l'inconscient.

Hartmann dit dans les Additions à la *Phénoménologie de l'inconscient :* « La transformation du contenu idéal de la pensée en action ou mouvement mécanique, voilà la pierre d'achoppement de toute explication mécanique. »

La sienne, en tout cas, ne lève pas la difficulté.

CHAPITRE V

L'INSTINCT

Celui qui admet que des dispositions, des habitudes et des aptitudes peuvent se transmettre par l'hérédité, conçoit sans peine, encore qu'il ignore la nature de l'hérédité, que l'instinct résulte de causes mécaniques ou matérielles. L'auteur de l'*Inconscient au point de vue de la physiologie et de la théorie de la descendance* a donc parfaitement raison de voir l'abandon du principe même de la philosophie de l'inconscient, dans la concession qu'a faite Hartmann en admettant la possibilité de prédispositions dans la constitution du cerveau, des ganglions et du corps tout entier, et cela aussi bien par rapport à la forme que

par rapport à la constitution physiologique des molécules.

Dès qu'on entre dans cette voie, on n'est pas loin de considérer l'instinct comme une habitude héréditaire. Hartmann ne conteste pas l'hérédité, c'est-à-dire la prédisposition du cerveau et du corps à certains modes d'activité prédéterminés; mais l'hérédité suppose l'action constante, sur le développement embryonnaire, d'une finalité organisatrice inconsciente. Il est ainsi amené à définir l'instinct un « vouloir conscient » qui poursuit une fin inconsciemment voulue.

L'instinct, voilà bien, comme l'a noté l'anonyme, la pierre angulaire de l'inconscient, du moins quant à l'organisation physique. La philosophie de l'inconscient se dévorerait donc elle-même, si elle en arrivait à admettre un seul instant la vérité de l'explication déjà donnée en termes fort clairs par Lamarck, qui voit dans l'instinct le résultat d'habitudes progressivement appropriées, fixées et transmises par l'hérédité. Ce serait la ruine de toutes ces merveilles qu'accomplit l'inconscient dans la clairvoyance, la force curative de la nature, les pressentiments, etc. La théorie de l'hérédité,

nous le répétons, est loin d'avoir trouvé une solution physiologique et matérialiste satisfaisante; au fond, l'hypothèse qui considère la mémoire comme une propriété essentielle de la substance organique n'est qu'une explication provisoire qui sert à cacher notre ignorance. Tout cela, nous l'accordons bien volontiers, et nous savons qu'il n'est que vraisemblable que l'instinct soit une habitude héréditaire.

Lorsqu'il a expliqué l'instinct comme une prédisposition héréditaire du cerveau et des ganglions, l'anonyme n'est pas sorti du domaine des faits scientifiquement admissibles, si nous y comprenons aussi les dispositions latentes de la mémoire transmises par l'hérédité. Nous n'avons pas à exposer ici cette théorie de l'instinct, mais à examiner, en nous bornant toutefois, les observations qui ont servi de matériaux à Hartmann. Nous connaissons tous, en effet, des cas où l'instinct touche au merveilleux et qui étonnent d'autant plus qu'on les présente isolés.

Hartmann est disposé à restreindre le plus possible la combinaison de la réflexion consciente avec l'activité purement instinctive; il voudrait, par exemple, attribuer à l'incons-

cient les modifications que les abeilles font subir à leurs travaux selon les circonstances. Il ne doute pas pourtant de la réalité de cette combinaison en général, qui forme la transition insensible entre l'instinct pur et la réflexion consciente. Mais il n'a toujours devant les yeux que des cas isolés et ne se tient pas sur le terrain scientifique, où nous cherchons à étudier le développement des instincts d'après une autre méthode, la méthode réellement inductive.

Quel naturaliste voudrait encore, avec Hartmann (I, 89, sqq.), se proposer comme un sujet d'étonnement l'instinct d'une guêpe, le ménage des abeilles, bref tous les dadas des chevaliers du merveilleux les uns après les autres, pour en venir à ne trouver d'autre solution que l'hypothèse de la clairvoyance de l'inconscient? Qui agirait de la sorte, depuis que Hermann Müller a montré que, dans les caractères physiques des différentes espèces de guêpes, d'abeilles rapaces et d'abeilles actuellement vivantes, on possède tous les degrés de transition qui permettent de se représenter et de reconstruire l'évolution de ces êtres au cours des siècles; que les

mêmes espèces offrent dans leurs habitudes ou instincts la même transition, suivant les circonstances et les organes, du simple au composé et à l'artificiel, et que même la plus haute complication de cette « merveilleuse » activité doit être considérée comme le résultat d'une évolution, sans qu'il soit besoin de faire intervenir une métamorphose *per saltum ?*

L'affirmation répétée jusqu'à satiété que l'instinct ne se trompe jamais, et qu'entre tous les instincts de la nutrition sont infaillibles, est également fausse : Hartmann aurait pu l'apprendre en puisant dans le trésor d'observations de H. Müller [1].

Hartmann accorde aux végétaux supérieurs, nous le verrons, la conscience et l'instinct; il trouve encore des instincts « chez ces organismes tout à fait inférieurs, dont la structure très-rudimentaire se réduit quelquefois à une cellule unique et qui, en tout cas, sont bien plus léoignés de la conscience que les plantes supérieures. » Il veut établir que l'instinct, c'est-à-dire l'activité consciente qui poursuit un but inconsciemment voulu, existe, et qu' « a

1. *Die Bedeutung der Honigbiene für unsere Blumen* (*Bieneinzeiung*, Eichstdät, 1876).

priori on peut considérer comme une entreprise désespérée tout essai de faire dériver l'instinct de la pensée consciente » (I, 80).

Il est regrettable que Hartmann puisse invoquer un physiologiste connu, Th. Engelmann, pour un exemple auquel il attribue à plusieurs reprises une grande valeur, et qui lui donne l'occasion d'admirer une finalité instinctive à la place d'excitations produites par des mouvements réflexes. De ses observations sur l'*Arcella vulgaris*, Engelmann conclut que cet être uni-cellulaire, pour atteindre un but déterminé, pour monter à la surface de l'eau ou pour descendre au fond, dégage des bulles d'air, et ce fait indique, selon lui, l'existence de processus psychologiques dans ce globule de protoplasma.

Voilà l'affaire de Hartmann : c'est de l'eau pour son moulin. Quant à nous, nous protestons de toutes nos forces contre l'interprétation d'Engelmann ; je ne crois pas qu'Engelmann ait pour lui un seul zoologiste ou botaniste. Contre le fait même que, dans certaines circonstances, des bulles d'air se forment dans le corps de l'Arcella, de façon que celui-ci peut modifier sa position, il n'y a rien à dire. Mais

la circonstance déjà notée par Engelmann, que ce fait a lieu aussi à l'air et non pas seulement dans la goutte d'eau placée sous le microscope, aurait dû engager l'observateur à laisser paraître moins de fantaisie dans son explication. S'il s'agit ici de phénomènes psychiques, alors les mouvements des Oscillaires vers la lumière sont aussi des mouvements instinctifs [1], non mécaniques. Surtout depuis qu'il a été démontré que l'activité des vésicules contractiles des infusoires dépend de l'oxygène, qui, selon toute probabilité, provoque aussi chez les monades des bulles gazeuses qui tantôt apparaissent et tantôt font défaut, l'explication d'Engelmann serait la dernière à invoquer.

Dans l'instinct, Hartmann découvre un savoir inconscient qui n'est le fruit d'aucune perception sensible et, cependant, est infaillible. Il serait puéril de se révolter contre les faits étonnants de l'instinct; il est donc au fond indifférent d'ajouter aux milliers de cas indubitables de ce genre une douzaine de phénomènes que l'on confond avec l'instinct et qui s'expliquent plus simplement. Si nous nous arrêtons à quel-

1. Nous verrons plus loin que Hartmann ne recule pas devant cette étonnante affirmation.

ques-unes de ces bagatelles, c'est qu'elles montrent la crédulité de Hartmann et sa tendance à la superstition. Elles font bien voir aussi que Hartmann ne cesse pas d'être en contradiction avec la déclaration qu'il avait faite d'être à la hauteur des sciences naturelles de notre époque et d'appliquer leurs méthodes.

Les actions dérivant des instincts des animaux reposent très-souvent, d'après Hartmann, sur une « intuition clairvoyante » (*Hellsehen*). « Dans quelques contrées, on trouve des hommes qui se nourrissent particulièrement de viande de chien; on dit que les chiens ne peuvent les voir sans témoigner par leur antipathie et leur fureur qu'ils reconnaissaient en eux des ennemis sur lesquels ils se jetteraient volontiers. » Preuve effroyable de clairvoyance ! L'explication la plus simple, qui se vérifie à chaque tour du preneur de chiens pendant la canicule, à savoir, que les animaux rendus prudents par le sort des autres aboient contre l'amateur de viande de chien qu'ils connaissent fort bien, cette explication ne vient pas à l'esprit de Hartmann. Aussi ne s'étonnera-t-on pas de le voir accepter pour vrais les instincts curatifs des enfants et des femmes enceintes, que

la science moderne relègue dans le domaine des fables et des chimères; prendre pour argent comptant les prescriptions médicales des magnétisés et des somnambules, et admettre comme une autorité feu Ennemoser, avec ses exemples insensés de clairvoyance et de double vue! On ne peut non plus invoquer Burdach pour le chapitre des pressentiments; la physiologie sait aujourd'hui que c'était là un côté faible de l'illustre savant.

On peut appeler l'instinct « le fond essentiel de tout être », mais il ne se conçoit pas avec l'interprétation mystique de Hartmann. Que le coucou prisonnier meure toujours l'hiver, je le crois; qu'il meure de désespoir, je ne le crois pas, puisque tant d'autres oiseaux dans le même cas ne meurent pas. Je ne veux cependant pas nier qu'un oiseau ne puisse mourir le cœur brisé. Mais que l'escargot vigneron qu'on ne iaisse pas dormir son sommeil hivernal périsse aussi de désespoir, comme nous l'apprend Hartmann (I, 98), voilà qui me passe.

Hartmann énumère avec complaisance les résultats suivants de ses recherches sur l'instinct : « 1° l'instinct n'est pas le résultat d'une réflexion consciente; 2° il n'est pas la consé-

quence de l'organisation physique; 3° il n'est pas le pur effet d'un mécanisme résultant de l'organisation cérébrale; 4° il n'est pas l'effet d'un mécanisme sans vie, adapté extérieurement à l'esprit, étranger à son essence intime; mais plutôt.... » Nous accordons les points 1, 2 et 4; mais le 3e point, nous le répétons, est le talon d'Achille de cette argumentation. Le calcul qui voudrait prouver l'intervention d'un principe surnaturel est aussi faux et trompeur pour l'instinct considéré dans son ensemble que dans l'application spéciale qui en a été faite à l'incubation. Puisque, d'après Hartmann lui-même, il existe, dans l'organisation du cerveau, un mécanisme qui concourt à la production des phénomènes de cet organe, la brèche est ouverte dans son système, nous l'avons montré. L'anonyme a examiné les conditions sous lesquelles la *Philosophie de l'inconscient* admet les prédispositions dans l'exercice des actes instinctifs. Cela n'a pas fait d'impression sur Hartmann. Nous savons pourquoi.

Pour faciliter l'intelligence de ce qui suit, nous indiquons brièvement le sujet du chapitre IV de la 1re partie de la *Philosophie de l'in-*

conscient: il traite de l'*union de la volonté et de* l'*idée*. L'état *voulu* est contenu comme *idée* ou *représentation* dans le vouloir. Mais l'état *existant* doit aussi être contenu dans le vouloir comme idée, parce que la *volonté,* en tant que puissance du vouloir, est quelque chose de purement formel et d'absolument vide. Tout *vouloir inconscient* doit être uni à des idées, mais à des *idées inconscientes* du but ou de l'objet du vouloir. Ainsi le vouloir des ganglions doit être lié à des idées qui, inconscientes pour le cerveau, sont « probablement conscientes » pour le ganglion.

La distinction de la volonté consciente et de la volonté inconsciente est ainsi ramenée à la distinction de l'idée consciente et de l'idée inconsciente.

CHAPITRE VI

LES ACTIONS RÉFLEXES

L'inconscient avait déjà été rendu responsable de tout le domaine de l'instinct; voici qu'on le charge encore d'une série de phénomènes fort difficiles à entendre, dont la physiologie a toujours fait ressortir la connexité avec les actes instinctifs. Après avoir énuméré un grand nombre d'actions réflexes simples et compliquées, Hartmann pose cette double question : 1° Ces phénomènes peuvent-ils être les effets d'un mécanisme sans vie? 2° Ne devraient-ils pas plutôt être envisagés comme les produits d'une intelligence présente aux centres nerveux?

Puisqu'aucune anastomose directe ne réunit

les fibres sensibles aux fibres motrices, les excitations sont d'abord perçues par l'organe central, qui les transmet aux fibres motrices pour les transformer en mouvement. L'explication matérialiste des actions réflexes par le mécanisme de la transmission serait impossible, parce qu'on ne pourrait imaginer que la transmission des courants nerveux et les voies qu'ils suivent, si différentes selon les circonstances, fussent mécaniquement déterminées par certains conduits. Hartmann voit une preuve frappante de l'existence d'un principe supérieur dans le fait suivant. Si l'on partage la moelle épinière dans toute sa longueur, l'excitation d'une moitié du corps, transmise par la communication conservée à quelque place entre les deux parties ainsi divisées, à l'autre moitié du corps, y provoque des mouvements réflexes. Conclusion : ou il existe des voies de transmission déterminées, soumises aux seules lois de la mécanique, ou le principe supérieur décide, dans chaque cas, de la voie nullement prescrite et tracée d'avance, que seule l'excitation ne peut trouver, mais qu'en fait elle trouve toujours. Plus loin (I, 448), il est vrai, Hartmann a reconnu que, en dehors de la voie

principale que suivent les réflexes, il existe encore des voies secondaires qui servent à défaut de la voie principale. Mais il soutient que dans ces voies accessoires il s'agit de nouveaux réflexes, le problème devenant ainsi encore plus embrouillé.

Autant qu'il me semble, à moi qui ne me donne point pour un physiologiste, on ne saurait parler d'une augmentation du nombre des réflexes lorsque la transmission a lieu par des voies secondaires, à moins qu'avec Hartmann on ne prenne la notion du réflexe dans un autre sens qu'on ne l'a fait jusqu'ici en physiologie [1].

Tout ce que peut dire la physiologie, c'est que les voies secondaires sont ouvertes; quant aux modifications spéciales de la transmission, elle ne les connaît pas ou ne peut les indiquer, dans un cas donné, que d'une façon plus ou moins approximative. Hartmann sait seul à quoi s'en tenir sur ce point : « plus une excitation parcourt de voies détournées avant de se manifester au dehors par une réaction motrice, plus le réflexe total est compliqué et composé

1. Voy. l'Appendice du tome I[er] de la *Phil. de l'inc.*, intitulé : *Études sur la physiologie des centres nerveux.*

d'une série de réflexes particuliers pour chacun desquels se répète le problème de la nature psychique et intime de la finalité du réflexe. »

Voilà donc, dans les mouvements réflexes, une providence individuelle, et la philosophie de l'inconscient ne voit pas d'autre façon de les comprendre qu'en disant que les mouvements réflexes « sont les actes instinctifs des centres nerveux inférieurs, c'est-à-dire des idées inconscientes, qui provoquent l'apparition de la volonté du mouvement réflexe (volonté consciente pour le centre correspondant, mais inconsciente pour le cerveau), à la suite de la perception, consciente dans le même sens, de l'excitation. »

Nous ne songeons pas naturellement à trancher ici la question si controversée de la nature du réflexe. Celui qui est étranger à ce sujet peut être tenté, comme Hartmann, de passer outre et d'évoquer cet éternel Kobold qui n'est jamais loin, « l'inconscient, » comme un *spiritus rector*. Plus pénible et plus difficile est la voie que Wundt et d'autres ont suivie, lesquels ont du moins obtenu de la *Philosophie de l'inconscient* un essai d'explication dans l'Appendice.

Pour Wundt, le mouvement réflexe n'est pas quelque chose de purement mécanique; il admet qu'il est provoqué par les excitations psychiques les plus simples; il le rattache au souvenir de la sensation motrice qui correspond à la sensation d'excitation, et il s'approche de la limite de l'hypothèse de la mémoire organique; celle-ci ne contient rien d'excessif, et elle nous fait grâce de l'intervention d'un principe surnaturel. La science naturelle demeure encore sur son terrain et incline à peine à reconnaître une intervention du dehors. Cependant le danger de s'égarer et de se perdre n'est pas loin, et il est arrivé que Haeckel, dès qu'il a tenté d'abandonner le domaine de l'hypothèse purement scientifique, est devenu, il nous semble, avec sa périgenèse de la plastidule, une victime de ce genre de spéculations.

CHAPITRE VII

LA VERTU CURATIVE DE LA NATURE ET LA PRODUCTION ORGANIQUE

Les mouvements réflexes, avec leur finalité, ne dépendent pas seuls de l'activité instinctive de l'inconscient. Cette bonne et complaisante fille à tout faire se laisse imposer encore une foule de choses qui peuvent être comparées avec plus ou moins de bonheur à l'instinct. La comparaison est d'autant plus séduisante que son auteur possède des idées moins nettes de ces choses et trouve plus commode de pallier d'un mot l'insuffisance du savoir.

Une grande partie des phénomènes consécutifs à certaines lésions et à certaines sections, et que Hartmann, ainsi que d'autres, invoque

presque toujours sans indiquer les sources, pour montrer l'indépendance des consciences ganglionnaires, la puissance de l'idée d'espèce ou seulement l'étendue de la force régénératrice, n'a plus été contrôlée depuis le milieu du siècle dernier, depuis Spallanzani, Bonnet, Schaeffer, etc. Demander une révision de ces matériaux à Hartmann serait injuste, d'autant plus qu'un grand nombre de faits subsistent et ont été constatés, dont il peut tirer profit pour son système.

Quant à nous, qui avons surtout intérêt à savoir si les faits sont exacts et méritent confiance, nous devons examiner les cas de régénération. Nous trouverons qu'un certain nombre de simples régénérations n'ont nullement besoin du luxe d'un inconscient surnaturel et qu'on les peut expliquer par les plus simples processus organiques; d'autres, qui comptent parmi les ouvrages les plus merveilleux de l'inconscient, ou inspirent plus que des doutes, ou se ramènent à des cas plus simples; d'autres enfin [1] nous placent dans cette alternative : explication scientifique à laquelle

1. Voir surtout la *Physiologie comparée* de Milne Edwards.

il faut renoncer provisoirement, ou principe idéal. On verra peu à peu que, plus il va, plus l'inconscient a d'appétit, si bien qu'à la fin il faut lui abandonner la direction et la prévision de tout ce qui se fait dans le monde organïque. Avec cela, on nous assure sans cesse que tout arrive d'une manière naturelle. Alors pourquoi le grand principe de Hartmann se soucie-t-il de lois naturelles ?

Que l'oiseau répare son nid endommagé ou qu'il lui repousse une plume arrachée, que l'araignée raccommode sa toile déchirée ou que le limaçon rajuste un morceau enlevé de sa coquille, tout cela revient au même, s'il en faut croire Hartmann. Partout l'idée inconsciente du but associée à la volonté consciente de le réaliser par le moyen qui doit y conduire.

L'idée inconsciente de la nécessité des organes, voilà la cause fondamentale de la réparation de la coquille du limaçon ! Pourquoi pas ? Quelle est donc l'activité organique qui se manifeste, lorsqu'on enlève un morceau de la coquille d'un limaçon ? Les cellules glandulaires qui sécrètent les matérianx de la coquille, étant mises à nu, se trouvent dans un état d'irritation ; le soleil, l'air, les contacts agissent

directement sur elles, et cette irritation mécanique produit une augmentation de la sécrétion, dont le résultat, lorsque c'est la surface de la coquille qui a été endommagée, est un rapiécetage assez misérable de la paroi calcaire. La restitution est plus complète lorsque le bord de la coquille a été brisé : en ce cas, elle est l'œuvre de la partie marginale du manteau, qui seul est pourvu d'un appareil glandulaire complet.

Dans cet exemple et dans tous les faits de régénération analogues, pour celle d'une plume ou d'un cheveu, on n'a besoin d'aucun appareil métaphysique. Celui qui y a recours et prétend en même temps être à la hauteur des idées de la science se contredit tout d'une haleine. Mais rien ne caractérise mieux la manière et la méthode de Hartmann. Pour les phénomènes physiologiques les plus simples, par exemple pour les sécrétions cellulaires consécutives à des irritations mécaniques, il évite de recourir aux explications scientifiques les plus prochaines, afin de pouvoir invoquer son principe pour les cas plus difficiles avec une plus grande apparence de raison.

Diverses considérations accessoires viennent

démontrer clairement que l'idée qui doit reproduire le type spécifique détermine l'activité génératrice. « Si l'animal n'est pas encore tout à fait développé et qu'on retranche une partie de son corps, dit Hartmann, la partie régénérée ne reproduit pas l'état ancien, mais elle est conformée comme elle devrait l'être si elle avait suivi le développement normal que le type de l'espèce assigne à l'animal. On peut le voir en coupant la patte d'une jeune salamandre ou la queue d'un têtard de grenouille. » Que voit-on en effet ? Que de jeunes têtards reproduisent leur queue, tandis que d'autres plus âgés, de quatorze à vingt jours, ne supportent plus du tout la perte de la queue entière (d'après Günther, chez Owen).

Ce n'est pas là, je pense, un ouvrage bien imposant de l'inconscient. De même, si l'ossification de la patte d'une salamandre a fait des progrès. Ce qu'on ne s'expliquerait point, ce qui pourrait même être attribué à un caprice de l'inconscient, ce serait que la salamandre recouvrât son moignon encore cartilagineux comme au moment de la section, et non une patte osseuse, en rapport avec la nutrition du membre et avec la phase d'ossifi-

cation, c'est-à-dire avec la quantité de sels calcaires contenus dans le sang. L'accroissement annuel de la ramure des cerfs serait un autre témoignage de la sagesse de l'inconscient; pour nous, la nouvelle ramure du cerf paraît dépendre naturellement de la croissance de l'animal depuis la pousse de l'ancien bois.

Nous avons déjà parlé des lois naturelles dont l'inconscient fait un usage bien superflu: la contradiction, en effet, est flagrante. Les cas les plus simples feront comprendre notre pensée, comme ceux que nous venons de citer. Ainsi, d'après Hartmann, l'inconscient doit compter les cheveux. Un cheveu est-il arraché ou tombe-t-il, il faut que l'inconscient intervienne pour qu'il soit remplacé. Certes, l'anonyme a eu bien raison de dire que la philosophie de l'inconscient sera peut-être invoquée dans plusieurs siècles comme le dernier asile des dogmes de la théologie; ce que je viens d'écrire m'y fait précisément songer. Les lois générales de la physique et de la chimie ne jouent à côté de la volonté inconsciente qu'un rôle très-subordonné comme moyens pour atteindre le but. Qu'il n'en aille pas ainsi en réa-

lité, on le voit sans peine pour peu qu'on réfléchisse.

Dans des milliards et des milliards de cas, la régénération n'a pas lieu, alors qu'on devrait croire qu'il est excessivement facile pour la force psychique « de produire les circonstances grâce auxquelles, en vertu des lois générales physico-chimiques, la restitution des états normaux devrait suivre. » La nouvelle philosophie nous informe ici que la lésion n'est pas réparée lorsque la force de la volonté inconsciente ne peut triompher des circonstances. Mais voilà justement où gît le lièvre : *les circonstances sont l'essentiel, non l'inconscient, mais l'inconnu et ces circonstances sont l'*x, *dont la philosophie de l'inconscient ne nous rapproche pas d'une ligne.* C'est l'œuvre des recherches pénibles qui réduisent les lois physiques et chimiques à leurs éléments.

Considérons maintenant d'autres exemples de la vertu curative de la nature. Parmi les circonstances secondaires qui doivent témoigner de l'intervention de l'inconscient, Hartmann rapporte que l'énergie médicatrice dépensée dans la régénération d'une partie est d'autant plus grande que la conservation de l'animal y est

plus intéressée. « Ainsi, selon Spallanzani, les vers régénèrent leur tête avant leur queue ; chez les poissons, les nageoires enlevées se reproduisent dans l'ordre d'importance : d'abord les caudales, puis les pectorales, les ventrales, en dernier lieu les dorsales. » J'ignore la source où Hartmann a puisé l'expérience des nageoires. Selon un savant très-digne de confiance, Van der Hœven, de petites parties enlevées sont seules régénérées, et la régénération ne s'étend qu'aux rayons osseux extérieurs, tandis que les parties qui soutiennent les nageoires ne se régénèrent pas. La succession qui a été indiquée plus haut dans la régénération s'expliquerait par la circonstance que c'est la nageoire caudale qui sert la plus, puis les nageoires pectorales et ventrales, enfin les nageoires dorsales, et que c'est aussi dans cette succession que l'afflux du sang est le plus vif, en vertu de causes purement mécaniques. La nageoire dorsale des Salmones, lorsqu'elle a été lésée, n'est plus restaurée. En tout cas, les circonstances sont ici plus puissantes que l'inconscient. Il n'est pas question d'une régénération des nageoires lorsque des parties de la musculature et du squelette ont été lésées en même temps, ce que l'on devrait

pourtant attendre d'après les paroles de Hartmann. Pourquoi le principe, l'idée, le type spécifique est-il impuissant dans ces cas simples ? La philosophie de Hartmann ne répond pas à cette question. Cette foule de cas, dont on pourrait augmenter le nombre, où éclate l'*impuissance de l'inconscient*, est donc fort instructive. Les causes qu'allègue Hartmann (I, 127) touchant la diminution de la vertu curative chez les animaux supérieurs ne satisferont personne, parce qu'elles ne disent rien de l'absence de guérisons chez les inférieurs.

Mais nous avons encore d'autres exemples à rapporter. Au nombre des régénérations les plus merveilleuses, on a toujours considéré celles qui ont lieu chez les vers coupés en deux, chez les limaçons après l'ablation de la tête. Spallanzani avait fait déjà ces expériences. Elles ont été souvent répétées et vivement discutées par ses contemporains, vers le milieu du siècle dernier. Des *Versuche mit Schnecken* (*Expériences avec les limaçons*), de Schaeffer, l'écrit le plus complet sur ce sujet, on ne tire pas grand'chose. De nouvelles recherches seraient nécessaires pour savoir si la tête se régénère réellement avec tous les

détails, le système nerveux, l'appareil pharyngien, etc., et avec toutes les particularités histologiques. La régénération de la partie postérieure du corps, dont parle Schaeffer, n'est pas une régénération complète : ce n'est qu'une cicatrisation avec restitution d'un peu de substance. Pour toutes ces guérisons incomplètes, la *Philosophie de l'inconscient* a une excuse : la force de la volonté inconsciente n'a pas, il est vrai, triomphé des circonstances extérieures, elle n'a pu régénérer telle partie d'une façon normale ; mais le type spécifique apparaît pourtant à travers les monstruosités (I, 125).

Ce que raconte Hartmann de la régénération de la tête et de la queue des « annélides ou des vers » après des incisions transversales a besoin à la fois d'être restreint et étendu. Sur un segment du tronc d'un ver de terre, Spallanzani vit, en effet, la tête se développer, mais seulement quand on n'avait coupé qu'un petit fragment de la partie antérieure du ver. Dugès a répété ces expériences en 1828 (*Annales des sciences naturelles*, XV, p. 318), pour le *Lumbricus trapezoides*. Il trouva que la tête se régénérait si huit

anneaux tout au plus avaient été enlevés. Les moitiés postérieures périssent simplement, et, en général, « tout segment peu considérable ne tarde pas à périr. » Les choses se passent tout autrement chez les Naïdes, où la guérison qui suit la section doit être rattachée à la reproduction par segmentation et bourgeonnement. *C'est d'ici en général que s'ouvre la voie scientifique qui mène à l'intelligence véritable de la régénération.*

Dugès, il y a cinquante ans, a fait aussi des expériences sur les Planaires; ces expériences, bien que loin de répondre aux exigences de la science de nos jours, sont pourtant assez intéressantes. L'assertion générale de Hartmann, qu'il n'a probablement pas puisée à la source, que, « chez les Planaires, chaque segment, quand même il ne représenterait que 1/10 ou 1/8 de l'animal tout entier, reproduit une Planaire nouvelle, » repose sur une seule expérience de Dugès, expérience superficielle et incertaine qui laisse beaucoup à désirer.

Cependant, je ne veux pas contester la possibilité de cette régénération complète d'un individu, car il résulte clairement de ces expériences que même le tronçon postérieur

dépourvu de ganglions possède une force extraordinaire de reproduction. Mais précisément cette circonstance, que Hartmann ignore probablement, est bien faite pour ébranler la croyance à une idée inconsciente qui se reconstruit son corps. Des chapitres sur l'instinct et les actions réflexes il ressort que Hartmann s'imagine que, partout où dans le règne animal apparaissent des ganglions ou des centres nerveux inférieurs, le type spécifique, l'idée de l'espèce s'est servie de ces appareils nerveux comme d'instruments pour régler, grâce à la présence des idées inconscientes dans ces appareils, les fonctions organiques. De même, les œuvres de la vertu curative de la nature, on nous l'a enseigné, sont encore des actions qui doivent être rapportées à l'instinct.

Mais, dans le cas des Planaires, lorsque les parties qui président à l'exécution de ce qu'effectue la volonté pour la régénération de l'organisation lésée, lorsque les ganglions qui possèdent l'idée inconsciente de l'intégrité des organes, idée nécessaire à la guérison, ont été détruits, où résident la volonté et l'idée inconscientes? Là où elles se trouvent,

nous répondra-t-on, chez l'Hydre coupée en morceaux, dont les fragments peuvent reproduire un polype entier. Ce serait oublier la simplicité bien plus grande du polype, chez lequel se manifestent des phénomènes psychiques sans qu'il existe de nerfs, alors que, dans la régénération des Planaires par un tronçon postérieur ou par un fragment latéral, il s'agit d'une différenciation bien plus grande des tissus, d'une régénération du système nerveux tout entier ou de ses parties essentielles. Aussi bien, nous avouons volontiers que nous n'avons point par devers nous d'explication mécanique et physiologique de ces faits, et qu'en appeler à la mémoire organique c'est recourir à une hypothèse provisoire de valeur douteuse.

Il existe encore un grand nombre d'observations de régénération chez les vers, par exemple celles où van Beneden a montré que les serpulacées se régénèrent complètement par l'extrémité caudale. L'intelligence de ces phénomènes nous échappe encore; mais on est sur la voie, je crois, grâce aux phénomènes de la reproduction par division ou segmentation. On ne saurait bien comprendre ce mode de reproduction chez des formes animales aussi

élevées que les annélides, si l'on ne part pas des plus simples phénomènes de division observés dans la reproduction des protistes. La régénération des rayons arrachés d'une astérie apparaît bien comme un effet de la puissance curative de la nature ; mais, d'après des recherches récentes, ce n'est, dans tous les cas où la séparation a été régulière, qu'une reproduction par bourgeonnement. Les perturbations que subit dans ce cas l'organisme sont tout à fait étonnantes, par exemple, chez l'*Ophiactis viridis*, petite ophiure de la Méditerranée, chez laquelle, dans la segmentation normale, l'estomac, les vaisseaux, le système nerveux se déchirent juste au milieu.

Ici encore, la science doit provisoirement se contenter de rapprocher par analogie ces cas extrêmes des cas plus simples ; quant à ce qu'assure la *Philosophie de l'inconscient*, que l'inconscient préside d'abord au déchirement, puis à la régénération des tissus, la science n'y saurait rien voir qui ressemble à une connaissance scientifique. La philosophie de l'inconscient n'a jamais recours, pour apaiser notre soif de connaître, au vrai remède, aux sources abondantes et fécondes de la causalité ; elle ne pos-

sède que des préparations calmantes et assoupissantes.

C'est un opiacé à l'usage des esprits faibles.

Voilà tout le secret de son succès. Ces analogies systématiques, toutes de nuances et de dégradation savante, qu'enseigne l'école des sciences de la nature, existent à peine pour la philosophie de l'inconscient, parce que son principe n'en a que faire et est toujours prêt à intervenir même dans les choses les plus hétérogènes. Il rapproche ainsi des phénomènes qu'un naturaliste n'aurait jamais la pensée de comparer.

Certaines araignées et écrevisses, lorsque l'une de leurs pattes est blessée, rejettent loin d'elles le moignon du membre fracturé à la hauteur de l'articulation supérieure la plus rapprochée. Cela résulte probablemement de contractions musculaires spasmodiques, partant morbides, produites par le nerf blessé, déchiré ou écrasé. Ce qui témoigne en faveur de cette opinion, c'est, entre autres exemples, que les holothuries, qui, quand on les a prises, expulsent leurs intestins, en sont empêchées lorsqu'on sectionne habilement et rapidement leur anneau nerveux pharyngien. On interrompt

ainsi le courant nerveux, très-puissant, qui provoque les efforts violents de la musculature tégumentaire.

Hartmann, qui n'a pas reconnu le point de convergence de ces phénomènes, y rattache le suivant. C'est ici qu'il faut l'entendre lui-même : « Dans l'invagination intestinale et la hernie étranglée, des fragments d'intestins longs de plusieurs pouces, quelquefois longs d'un pied, sont rejetés par l'anus ; et cependant le malade continue souvent de vivre et les voies digestives se rétablissent. L'expulsion d'un fragment intestinal qui fait hernie peut-elle être rapportée à une autre cause qu'à celle qui agit chez le crabe lorsqu'il rejette loin de lui sa patte fracturée, ou chez l'araignée qui fait sauter la sienne en éclats ? »

Alors même qu'on ne saurait pas ce que c'est qu'une invagination intestinale, on admettra sans peine que l'expulsion d'un fragment d'intestin mortifié à la suite d'une stase sanguine est une nécessité absolue, purement mécanique, à laquelle se joint, dans les cas les plus heureux, la réunion des bouts déchirés et l'élimination par les voies naturelles du lambeau rejeté. On est d'autant plus éloigné de penser

ici à un principe surnaturel que, sur cent cas, c'est à peine s'il agit une seule fois avec quelque efficacité, tandis que, dans les quatre-vingt-dix-neuf autres, il laisse misérablement périr le malade. Ces quatre-vingt-dix-neuf victimes, en bons philosophes de l'inconscient, doivent se consoler en songeant que le principe y était, mais que des circonstances fatales ont empêché son action.

Quant aux pattes de crabes ou d'araignées, que ces animaux rejettent quand elles sont fracturées, la cause de ce phénomène, autant que nous pouvons la connaître d'une manière générale, est tout à fait différente. L'intervention de l'inconscient supposerait un double caprice de ce sorcier aux formes plus nombreuses que celles de Protée. D'abord il se restreindrait tout à fait sans motif à quelques crabes et araignées; ensuite, il se livrerait à une prodigalité inutile de matériaux, puisque, dans tous les autres cas, le moignon sert encore. Hartmann lui-même prise pourtant volontiers la *lex parcimoniæ* [1], cette écono-

1. La *lex parcimoniæ* a été établie pour la première fois par Maupertuis; cependant l'opinion que la nature montre une sage économie dans l'emploi des moyens matériels est anthropomorphique et fausse, bien que fort en faveur auprès

nie de la nature que les naturalistes, il est vrai, ne connaissent pas.

Mais cela, on l'imagine sans peine, n'embarrasse point la philosophie de l'inconscient. Les moyens de guérison que la volonté trouve dans l'organisme sont très-restreints. Sa puissance sur les divers tissus a des limites très-variables. Le but qu'elle conçoit ne peut être atteint souvent que par les détours les plus étonnants. Aussi l'idée du but poursuivi au milieu des moyens employés par l'organisme échappe souvent tout à fait aux yeux peu exercés. Le regard perçant du savant est seul en état de la reconnaître, parce que seul il comprend qu'aucune voie plus courte ne pouvait conduire au but.

de ceux qui n'ont qu'une teinture de sciences naturelles. Il en est de cette prétendue économie comme de l'axiome qui dit que la ligne droite est le plus court chemin d'un point à un autre. Le plus court, soit, mais pas toujours le meilleur. Au contraire, le naturaliste trouve souvent un gaspillage énorme de matériaux, avec ce résultat que de cette façon l'espèce se conserve. Comme toujours, on peut voir ici la réalisation de fins, mais en faisant violence aux choses. Hartmann le reconnaît en partie, lorsqu'il parle de détours par lesquels l'inconscient arrive au but. Touchant le gaspillage des germes (huîtres, vers rubanés), l'inconscient n'est guère excusable, car il aurait pu créer de meilleurs arrangements pour leur conservation. On a vu de quelle façon il s'excuse.

La physiologie et la pathologie ne possèdent pas « le regard perçant du savant » ; d'après Hartmann, elles restent à la surface (I, 142) ; le naturaliste a rempli son devoir lorsqu'il a donné une explication provisoire (I, 138). Celui que ne satisfait pas la pénétrante révélation des perturbations, des maladies et des guérisons dues à l'inconscient, dont nous avons donné quelques échantillons, il n'y a, en vérité, rien à lui dire. Parlons sérieusement : le chapitre de la vertu curative de la nature n'est malheureusement qu'un écheveau si embrouillé de vrai et de faux, de demi-erreurs et de faits à moitié mal compris, une telle collection d'observations très-simples, accessibles à l'explication, et de phénomènes encore tout à fait problématiques, qu'on a le vertige en le parcourant. Seul, un estomac assez robuste pour digérer de pareilles choses sans en être indisposé peut absorber un tel chaos [1].

Tout ce qui précède a pour conséquence nécessaire de présenter comme l'œuvre de l'in-

1. Les idées principales touchant la vertu curative de la nature se trouvent chez Carus (*Psyché*, p. 95-100). Seulement, grâce à un point de vue plus élevé de la nature de la maladie, Hartmann n'admet pas que l'organisme cède aux maladies considérées comme des idées étrangères.

conscient non-seulement le rétablissement des fonctions et des organes dérangés, mais, d'une manière générale, toute production organique. *Le plus éclatant triomphe de la physiologie moderne a été d'enlever à la force organisatrice, à la force vitale, tout prétexte d'existence. La « philosophie de l'inconscient » ramène ces idées au son des tambours et des trompettes.* Elle a bien annoncé, il est vrai, qu'elle tenait pour fausse toute spéculation en contradiction avec les claires données de la science, mais elle s'est réservé, comme une porte de derrière, la faculté de déclarer fausses toutes les conceptions et interprétations qui seraient en désaccord avec les résultats d'une spéculation purement logique (I, 12).

Comme la vertu curative de la nature, l'activité organique est un mode de l'instinct dont le propre est de réaliser l'idée type de l'espèce, tandis que la vertu curative de la nature a pour objet de conserver l'expression ainsi réalisée de l'idée dans les individus. En tête de toute cette déduction se trouve encore une fois, et dans sa forme la plus déplaisante, la finalité de la production organique. La fin du

règne animal est le développement progressif de la conscience. L'accomplissement de ce but rendait nécessaire la division du monde organique en règne végétal et en règne animal. La plus grande dépense de forces pour la vie de la pensée intérieure exigeait que les animaux fussent déchargés du soin de tirer leur nourriture de la matière inorganique. Voilà l'œuvre des corps enracinés dans la terre, et si l'on demandait pourquoi le tout-puissant inconscient n'a pas créé des êtres qui, par une moitié de leur corps, tireraient la nourriture de la terre, tandis qu'avec l'autre ils feraient servir cette nourriture au développement de la conscience, on répondrait que la conscience ne peut atteindre un degré supérieur que par l'expérience et que l'expérience ne peut être acquise que par la faculté de se mouvoir.

On démontre de la même manière comme quoi l'organisation animale, telle qu'elle existe, était nécessaire. La philosophie de l'inconscient ne s'aperçoit pas que, en construisant le monde organique au point de vue téléologique, elle verse dans l'empirisme le plus grossier, à l'autre pôle de toute spéculation philosophique. Pourquoi donc le tout-puissant

et omniscient inconscient n'a-t-il pas arrangé les choses plus simplement ? Hartmann pourrait très-bien s'imaginer un principe organisateur qui aurait mis les animaux à même de vivre des matières contenues dans l'air. Là où nous observons dans la nature des parties défectueuses, ou contraires au but, on nous informe qu'une finalité parfaite ne peut se rencontrer dans le détail, « parce qu'autrement le corps ne serait plus exposé à la maladie ni à l'affaiblissement : il serait immortel. » La nature conserve, en vertu de la consciente *lex parcimoniæ,* des organes typiques, mais devenus inutiles, parce qu'ils existent, et qu'elle n'aime pas à abandonner les voies battues.

Les productions organiques se rattacheraient d'une manière continue et progressive à l'activité instinctive (I, 164). Le même principe clairvoyant préside à la croissance et au renouvellement des coquilles, des carapaces d'écrevisse, des plumes et des poils, comme à la construction des nids et des cavernes. Si l'écureuil fait une provision plus abondante à l'approche d'un hiver rigoureux, — ce qu'il faudrait, d'ailleurs, examiner de plus près, il me semble, — c'est la même chose que si le

cheval se garnit d'une robe plus épaisse dans les années de froid. L'ouvrage de Hartmann nous offre toute une collection de faits semblables mis en parallèle et identifiés avec les instincts, et nous accordons bien volontiers qu'il n'est pas possible de tirer une ligne de démarcation très-nette. Quant aux sciences naturelles, aussi conséquentes que la philosophie de l'inconscient dans l'explication des phénomènes par son principe, elles doivent naturellement continuer à lui opposer une fin de non-recevoir.

La comparaison de la force organisatrice avec la vertu curative de la nature est aussi fort conséquente. Si l'on conçoit la nutrition au sens le plus étendu, le soin d'en préparer d'avance les matériaux sera une tâche capitale de la force organisatrice, et celle-ci deviendra force curative lorsqu'il s'agira de préserver l'organisme des perturbations qui le menacent. On peut y rattacher les phénomènes de reproduction, et, selon notre philosophe, l'âme; l'inconscient produit tous les changements qui ont lieu dans l'œuf, depuis la fécondation jusqu'à la fin de l'évolution de l'embryon.

Celui qui a pris la peine de suivre Hartmann

jusqu'ici aura admiré avec quelle facilité il a résolu les problèmes les plus ardus. Les sciences naturelles ont préparé et posé les questions ; pour la *Philosophie de l'inconscient*, c'était un jeu que d'y répondre. Dans le chapitre qui vient de nous arrêter, en effet, le problème capital de la biologie a été traité, en passant sans doute, — le problème de la reproduction et de l'hérédité. Quoi de plus simple que d'imaginer que l'âme s'empare pour le façonner du substratum matériel qui lui a été fourni et « est occupée, durant la plus grande partie de la vie embryonnaire, à construire les mécanismes qui lui épargneront plus tard dans la vie, en très-grande partie, le travail nécessaire pour dominer la matière. » Il n'y est point question du problème si difficile de l'hérédité [1]; on n'a besoin que de la volonté qui produit, « avec des éléments qui sont partout les mêmes, les espèces les plus diverses avec les nuances si délicates qui les distinguent et la multitude infinie de leurs systèmes, de leurs organes et de leurs tissus. »

1. Comparez cependant *Philosophie de l'inconscient*, II, 226, et *Le Darwinisme, ce qu'il y a de vrai et de faux dans cette doctrine*, p. 121. Nous y reviendrons plus bas.

Les succès de la *Philosophie de l'inconscient* doivent être en grande partie attribués à cette absence de pensée et de réflexion qui se montre satisfaite de ces grandes phrases vides. En outre, les adeptes de cette doctrine se croient en possession du savoir le plus profond, alors qu'en fait et aux yeux des savants véritables les questions n'ont pas avancé d'un pas.

CHAPITRE VIII

L'INFLUENCE INDIRECTE DE L'ACTIVITÉ CONSCIENTE DE L'AME SUR LES FONCTIONS ORGANIQUES

En examinant la prétendue influence de l'inconscient dans les productions organiques en même temps que la vertu curative de la nature, nous avons interrompu l'ordre suivi par Hartmann dans sa *Philosophie*. Nous devrions étudier les chapitres intercalés d'une manière épisodique dans la troisième partie de l'ouvrage, sur l'âme des plantes et le développement progressif de la vie organique. Mais, auparavant, il convient de considérer rapidement les rapports de la volonté consciente avec les fonctions organiques. Je dis rapidement, parce que, pour ce qui me concerne, je n'ai

rien à objecter aux idées relatives à la polarité des molécules nerveuses et à l'excitation du courant nerveux, idées à peu près d'accord avec les opinions des physiologistes, non plus qu'à l'opinion d'après laquelle, à défaut de nerfs, d'autres éléments histologiques sont capables de recevoir des impressions de la volonté.

Ce n'est pas, toutefois, sans intérêt ni sans étonnement que nous apprenons que M. de Hartmann croit, pour l'avoir éprouvé lui-même, non-seulement au magnétisme, à l'influence du magnétisme sur les organismes, mais aussi à une puissance pareille de la volonté chez les saints qui imposent les mains et chez les thaumaturges. Jusqu'ici, la science était au moins unanime à reconnaître que l'imagination des croyants et des infirmes faisait tous les frais de ces guérisons. Notre étonnement augmente lorsqu'on nous recommande (I, 152), à l'effet d'apprendre plus à fond ce qui a trait à ces phénomènes, non pas en manière d'avis, mais en toute assurance, les œuvres de Reichenbach, le charlatan de l'od !

C'est à peine si, par exception, un ou deux lecteurs de la *Philosophie* de Hartmann aborderont l'étude des ouvrages mêmes de Reichen-

bach. La plupart, comme il arrive d'ordinaire, ne s'occuperont pas autrement de la citation. Pour juger de ce que Hartmann demande à son public et se faire une idée des alliés avec lesquels la philosophie de l'inconscient vit en bonne intelligence, quelques détails sur la doctrine de l'od sont nécessaires.

Il y a environ vingt ans, un chimiste connu par plusieurs belles découvertes, le baron de Reichenbach, inventa une force, appelée od, qui devait servir d'appui au magnétisme animal et, en même temps, l'expliquer par un principe général supérieur. Le théâtre de ses études sur l'od était de préférence la ville de Vienne, le berceau du mesmérisme, de la phrénologie et d'autres farces des temps modernes. Les poupées et les marionnettes parlantes chez lesquelles Reichenbach étudie et lit les phénomènes de la nouvelle force sont pour la plupart de jeunes et vieilles Grâces de la capitale autrichienne, exaltées et nerveuses. Leurs noms à toutes passeront à la postérité dans les écrits de Reichenbach.

L'od est de la même nature que l'électricité, la lumière, et, en général, ce qu'on appelait les forces impondérables. Pour percevoir par

le toucher et par la vue les effets de l'élément impondérable qui émane des cristaux, des pierres, des plantes, des animaux vivants ou en putréfaction, et du monde physique tout entier, il faut, hélas ! posséder une disposition particulière, une irritabilité spéciale, il faut être un *sensitif*, comme dit Reichenbach. Lui-même, le fondateur de la doctrine nouvelle, n'est pas un sensitif; par lui-même, il ne perçoit point l'od, mais il se fie aux témoignages des sensitives, heureusement très-nombreuses. Il dirige l'expérience; celles-ci observent : c'est pour ainsi dire un aveugle qui laisse les autres regarder pour lui dans le microscope.

Jusqu'ici, la science de la nature n'avait affaire qu'à des forces cosmiques et terrestres dont les phénomènes et les effets pouvaient être perçus par tout observateur possédant des sens normaux ; mais nous ne voulons pas trop nous arrêter à l'étrange qualité contraire de l'od. Écoutons comment il se manifeste aux sensitives qu'il favorise de ses révélations.

La couleur jaune fait sur ces femmes une impression désagréable ; le bleu, une impression agréable; la base d'un cristal produit sur

la main qui s'en approche une sensation tiède et désagréable; l'autre bout, le sommet, une sensation fraîche et agréable ; ce même cristal, dans un endroit parfaitement sombre, apparaît au sensitif avec un éclat très-lumineux. Les fleurs aussi et les hommes deviennent lumineux pour le sensitif dans la chambre obscure; l'od qu'ils dégagent est lumineux. Les miasmes qui émanent des cimetières sont lumineux comme l'od. Une demoiselle découvrit par la sensation tiède et désagréable qu'elle éprouva dans le mollet gauche la conduite d'eau qui traversait le parc de Reichenbach. Les sensitifs sont également affectés par les minerais qui gisent sous le sol ; ce sont des baguettes divinatoires vivantes.

Un verre d'eau placé dans la lumière bleue de l'arc-en-ciel, au pôle aigu du cristal dont nous avons parlé, possède pour le sensitif un goût agréable, légèrement acide ; le goût de l'eau devient désagréable si l'on a exposé le verre à l'influence de la lumière rouge ou jaune, de la lune, de l'autre bout du cristal. Comme le verre d'eau, on peut charger d'od tout autre corps ; on peut le faire passer à travers tous les corps ; mais, par malheur, il

ne se laisse pas isoler, ce qui est un grand obstacle à l'observation. Les corps se divisent en ceux qui paraissent tièdes et ceux qui paraissent frais au côté gauche du sensitif qui les examine.

Cela, de même que les particularités déjà mentionnées, montre qu'il existe dans le monde physique une polarité odique; les matières électro-positives sont tièdes, les électro-négatives fraîches. Celles-ci sont par conséquent odo-négatives, celles-là odo-positives. L'homme a tout le côté gauche, depuis le sommet de la tête jusqu'aux doigts des pieds, odo-positif, le côté droit odo-négatif; l'axe principal de notre corps est par conséquent l'axe horizontal; il y a pourtant aussi des axes odiques en longueur et en épaisseur. Les électricités de même nom se repoussent, celles de nom contraire s'attirent : il en est de même des polarités de l'od. Un sensitif ne peut supporter le regard de mon œil gauche dans son œil gauche. L'hémisphère septentrional de la terre est odo-positif; comme la moitié gauche de notre corps est aussi odo-positive, un sensitif ne peut se coucher sur le côté gauche. L'axe longitudinal odique fait

qu'un vrai sensitif ne se sent à son aise au lit que s'il est couché au méridien odique, la tête au nord.

Ennemoser aussi sait que les malades guérissent quand le lit se trouve dans l'axe céleste voulu. Les magnétisés distinguent l'eau magnétisée de l'eau ordinaire ; devant un miroir, ils sentent les effets violents de la surcharge magnétique, provoqués par le reflet du fluide ; et Reichenbach a observé, c'est-à-dire s'est fait raconter que quelques-unes de ses dames sensitives sentaient devant la glace un souffle tiède désagréable. Nous laissons la comparaison fort détaillée du magnétisme animal avec l'od. Cependant Reichenbach avait trop de sens pour que la faiblesse du traitement magnétique pût lui échapper. Quand j'ai aperçu des médecins au lit des malades, dit-il, je les ai vus faire, à de rares exceptions près, des sauts si contraires à toute saine physique de l'od, qu'il était impossible qu'il pût en résulter quelque bien pour le malade !

Les sciences naturelles ont dû souvent reconnaître des faits en apparence incroyables et contraires à toutes les lois généralement acceptées. Bien qu'une foule de circonstances et

de faits, rapportés par Reichenbach de ses sensitives, paraissent exagérés ou positivement faux à tout naturaliste non prévenu, il valait pourtant la peine d'examiner une série des prétendus phénomènes essentiels de la nouvelle doctrine. Reichenbach chercha donc à convaincre les naturalistes de Berlin, mais il tomba tout à plat. Un témoin oculaire, le docteur Vogel, en a publié un excellent récit, fort impartial. Les tentatives faites pour démontrer les effets de l'od par la photographie ont complétement échoué, et les dames sensitives ont fait un terrible fiasco. « Je commençais, raconte Vogel, par faire la connaissance d'une dame sensitive dans une chambre obscure. Lorsque je m'approchais d'elle, elle affirmait voir une lueur à mes mains et autour de ma tête. Je la priais alors de m'indiquer les mouvements que j'exécuterais avec ma tête. Elle indiquait que ces mouvements avaient lieu tantôt à gauche, tantôt à droite, tandis qu'en réalité je n'avais pas remué la tête. Reichenbach voulut examiner la force visuelle de la dame en s'éloignant d'elle à reculons. Lorsqu'il eut fait six pas, elle dit : Maintenant je ne vous vois plus. Je répétai l'expérience,

mais je ne m'éloignai que de deux pas à peine, puis je frappai des pieds comme si je marchais. Lorsque j'eus frappé deux fois, la dame sensitive s'écria : Maintenant je ne vous vois plus ! — Un soir, je trouvai quelques dames et quelques hommes dans la chambre obscure. Je fis des expériences avec un monsieur sur la phosphorescence des mains. Il ne pouvait me donner d'indications exactes sur leurs mouvements ; il disait que la lueur restait souvent en place et souvent changeait. Tout d'un coup il s'écria : Maintenant je vois votre main très-distinctement ! Je le priai de la saisir. Il le fit et saisit l'air. J'avais les deux mains dans mes poches ! — Les sensitifs prétendaient aussi voir une cloche qui sonne. J'étendis un mouchoir entre leurs yeux et la cloche ; une des dames dit alors que la cloche n'était plus visible. J'abaissai le mouchoir de façon à la rendre de nouveau visible si elle pouvait l'être. Cependant personne ne la vit. Mais en même temps je sentis que l'on tira sur mon mouchoir, et je saisis deux mains. Avant de répondre, les sensitives avaient promené leurs mains, senti le mouchoir, et, croyant que celui-ci cachait encore la cloche, déclaré qu'elle était encore in-

visible. Oui, oui, disait Reichenbach, avec moi les expériences réussissent toujours, avec des étrangers rarement ou jamais. »

C'est l'arrêt de mort de la force odique, confirmé par Reichenbach lui-même. Pour se rendre intéressantes, une partie des sensitives a tout simplement menti ; une autre a perçu des phénomènes lumineux subjectifs, ce qu'on appelle la phosphorescence des yeux, c'est-à-dire une reproduction cérébrale d'impressions lumineuses antérieures. Que ces sensations visuelles soient fort communes, surtout lorsqu'on est excité et qu'on désire voir quelque chose, voilà à quoi l'inventeur de l'od n'a pas fait attention. Il a encore oublié de dire à son public que la phosphorescence de quelques cristaux dans l'obscurité est un fait connu en physique, quoique encore assez peu expliqué, mais que peut voir le premier venu sans être sensisif. Les illusions des perceptions lumineuses subjectives dans la chambre obscure ont été également confirmées par les consciencieuses expériences d'Aubert et d'Oppel sur la chimère de l'od.

Nous voilà maintenant suffisamment édifiés sur ce sujet. C'est bien en vain qu'on se

vante de suivre la méthode inductive des sciences naturelles lorsqu'on attache, comme Hartmann, une importance sérieuse à des faits de ce genre, unanimement relégués par la physique et la physiologie dans le domaine de la jonglerie. Hartmann s'est laissé aller à cette faiblesse impardonnable par sa tendance au mesmérisme, qu'il reconnaît vrai avec cette restriction : il se sent obligé de mépriser comme de vains fanfarons, comme des charlatans menteurs, les magnétiseurs qui ne craignent pas de poser aux somnambules des questions qui n'intéressent pas directement ces dernières. Mais il admet la seconde vue ou clairvoyance dans les affaires individuelles, la dictée d'ordonnances médicales par des hystériques magnétisées et, ce qui est l'essentiel, l'effet curatif de ces remèdes, comme des faits bien établis d'après la méthode inductive des sciences naturelles.

Oui, il paraît croyable à Hartmann que des personnes clairvoyantes indiquent pour les maladies d'autres personnes des médicaments efficaces, pourvu que celles-ci leur soient particulièrement chères (II, 12). Le fait que les ordonnances des voyants ne sortent

pas du cercle des riens inoffensifs, — par exemple de l'eau magnétisée, — et ne contiennent que des remèdes dont on a parlé en leur présence, n'arrête pas Hartmann. Il embrouille ainsi sans aucune nécessité le phénomène, et saisit alors l'occasion qui se présente fort à propos de confesser sa foi à la réalité des rêves, des pressentiments, des visions prophétiques, et à l'intervention de l'inconscient dans toutes ces jongleries.

Que dit donc, quelques pages plus loin, le philosophe de l'inconscient ? « Il n'y a qu'une philosophie qui puisse espérer de tenir tête au matérialisme : c'est celle *qui tient pleinement compte de tous les résultats des sciences naturelles !* »

CHAPITRE IX

L'INCONSCIENT ET LA CONSCIENCE DANS LE RÈGNE VÉGÉTAL

Le matérialisme rapporte au cerveau toutes les fonctions psychiques. Pour la philosophie de l'inconscient, l'activité psychique consciente résulte seule des fonctions cérébrales; elle cherche à démontrer qu'il existe encore une activité psychique inconsciente, indépendante du cerveau, et qui subsiste par elle-même à la façon d'un principe premier. A la place de l'organe le plus élevé de la conscience chez l'homme, les animaux inférieurs possèdent des ganglions, et chez les plus simples, auquels nous attribuons, par analogie avec la conscience, l'irritabilité et la sensibilité, le

protoplasma prend le rôle du cerveau. Si, à côté et au-dessus de cette sphère très-étendue de la conscience, on place encore un principe métaphysique qui donne aux processus organiques leur exactitude infaillible et leur finalité, on doit aussi examiner en ce sens le règne végétal, qui, à chaque pas, trahit ses affinités avec le règne animal.

D'accord avec sa façon de traiter les causes des phénomènes, la philosophie de l'inconscient ne manque pas de s'imaginer que la plante, elle aussi, a une âme. Elle rentre ainsi dans des voies déjà parcourues, et il n'y a de nouveau que les conséquences qui se tirent de la distinction des sphères de l'inconscient et de la conscience. L'activité inconsciente de l'âme des plantes se montre, comme chez l'animal, dans les productions organiques, dans la vertu curative de la nature, dans les mouvements réflexes, dans l'instinct et dans les tendances esthétiques. Quant à l'activité organique, la philosophie de l'inconscient se place naturellement au-dessus de la botanique scientifique; il ne lui suffit pas d'avoir la preuve que, dans le règne végétal, toute une série de phénomènes s'expliquent suffisamment dans

leur ensemble par les lois de la physique et de la chimie; mais « l'âme de la plante réalise des effets véritablement admirables dans la production d'organismes appropriés à leur fin ». Dès le commencement du chapitre IV de la *Métaphysique de l'inconscient,* qui traite de l'activité organogénique de la plante, on rencontre quelques lignes fort inoffensives en apparence sur les anticipations typiques [1]. Les preuves que Hartmann croit convaincantes sont empruntées au règne animal et sont dans la suite l'objet d'un examen (II, 235). Nous devons donc nous reporter à ces explications.

Hartmann s'élève contre la théorie de la transformation des espèces au moyen de la fixation de variations accidentelles, mais utiles, par la raison que souvent, chez les animaux, des particularités apparaissent qui pour ces animaux eux-mêmes sont « inutiles, et ne peuvent avoir leur raison d'être que comme des formes transitoires, intermédiaires, pour préparer des degrés supérieurs de développement, et n'existent que par anticipation en vue d'un but futur. » Les exemples sont aussi malheureux

1. Le concept de l'anticipation a été aussi emprunté à Carus, comme nous l'avons indiqué plus haut.

que possible. On nous indique la corde dorsale cartilagineuse, la *chorda,* « chez ces espèces de poissons primitifs qui avaient déjà, grâce à leur squelette dermique calcaire, une parfaite solidité, comme les crustacés d'où ils dérivent, de sorte que le squelette interne osseux primitif n'avait pas d'importance pour ces animaux, mais seulement pour leurs descendants reculés, qui devaient transformer leur cuirasse de coquilles en une enveloppe d'écailles. »

De telles insanités ne peuvent être appréciées à leur valeur, il est vrai, que par un naturaliste. Aucun paléontologiste sensé, tenant les céphalaspides, dont il paraît être question, pour des poissons, ne les fera dériver des crustacés. Ils sont d'ailleurs les plus anciens animaux pisciformes connus, mais ils ont dû être précédés de milliers d'ancêtres auxquels ils ressemblent à peu près comme ressemblent aux leurs les Coffres actuels, avec leur squelette dermique solide rendant en un certain sens superflue l'épine dorsale. Ils font partie des animaux pour lesquels Darwin postule une longue série d'ancêtres ensevelis sans avoir laissé de trace dans les roches métamorphiques, en ajoutant qu'il est

prêt à abandonner son hypothèse tout entière si l'on peut lui prouver que cette prétendue faune primordiale, dans sa perfection relative, a été réellement la faune primordiale.

Un autre exemple d'anticipation serait le cerveau volumineux des sauvages et des hommes primitifs. Wallace lui-même conclut de ce fait à l'existence d'un principe supérieur dirigeant le développement de l'homme vers un but déterminé. Laissons Wallace; cet observateur excellent, depuis qu'il a passé aux spirites, a cessé de faire autorité lorsqu'il s'agit de juger et de raisonner. Les vastes crânes des plus anciens hommes connus ne prouvent ni plus ni moins que ceci : 1° le volume du cerveau a réellement augmenté chez les races humaines supérieures; 2° la qualité de l'organe de l'intelligence s'est modifiée et continue de se modifier en s'élevant d'une culture inférieure à une civilisation supérieure. Ces prétendues anticipations ont donc exactement la même valeur que les types prophétiques de Louis Agassiz.

Il en est de même, dans le règne végétal, les anticipations où se complaît « l'instinct plastique de la nature inconsciente ». Certes on

admire fort que, à côté de l'inconscient infaillible et du principe général de la plus grande économie des forces dans la nature, il y ait encore place pour cet instinct plastique! Mais c'est ainsi, et les botanistes sont à ce point aveugles, que, emprisonnés dans le dogme du système, ils ne voient chez les algues que des efflorescences foliacées et des tissus radiciformes, là où tout apôtre de la philosophie de l'inconscient reconnaît d'un coup d'œil l'anticipation d'une tige, de racines, de feuilles.

L'activité organogénique produit dans les règnes végétal et animal un travail harmonieux, si bien que, par exemple, « une racine de chêne ne nourrirait jamais un hêtre. » Veut-on voir une fois de plus comment Hartmann, par amour pour son merveilleux inconscient, dont on connaît la clairvoyance, évite l'explication naturelle et scientifique la plus prochaine? Voici encore un passage : « Si l'on arrache dans l'hiver une branche à un arbre qui a grandi en plein air pour la transporter dans une serre chaude, on voit cette branche porter des feuilles et des fleurs, tandis que les autres rameaux de l'arbre

se dessèchent. L'expérience nous apprend que ce sont les racines qui aspirent l'eau, dont l'arbre a besoin pour fleurir : il faut donc que la vitalité de la branche détachée ait augmenté, pour que les racines qui l'alimentent aient été provoquées à une aspiration plus abondante. (Voir de Candolle; *Physiologie des plantes,* I, 76.) Jusqu'où s'étend la communication qu'ont entre elles les diverses parties de la plante? C'est ce que nous ignorons. Pourtant les vaisseaux spiriformes nous le font pressentir. Nous ne savons pas mieux, d'ailleurs, déterminer ce qui est dû à l'harmonie des rapports fonctionnels qu'ont entre elles les diverses parties de l'organisme, et ce qui relève immédiatement de l'action et de l'intuition de l'inconscient, telle qu'elle se manifeste à nous entre les individus qui composent la république des abeilles ou des fourmis [1]. »

Pour quiconque possède seulement quelque teinture de physique et de botanique, il est évident que la circulation, en partant de la supposition que la température était au-dessus de

1. II, 82, trad. franç.

zéro, a été jusqu'à la fin un processus purement physique, et même de l'espèce la plus simple : évaporation et restitution par endosmose. Hartmann lui-même connaît fort bien le mécanisme de la circulation de la sève (II, 68); néanmoins il rebat la cervelle de ses innocents admirateurs de son inconscient clairvoyant. Ceux-ci doivent admettre qu'entre la branche verte de la serre chaude et les racines, lesquelles ne se doutent de rien, ce n'est pas le transport mécanique du liquide dans la tige qui a servi de moyen, mais bien l'inconscient, qui a ordonné aux racines d'absorber l'eau. Je ne saurais découvrir un autre sens aux paroles de Hartmann.

Naturellement l'activité organogénique des plantes insectivores, qui se nourrissent de substance animale, joue ici un rôle. Tout ce qui a été observé à ce sujet depuis le siècle dernier, Hartmann le fait servir à la confirmation de sa foi en une volonté qui travaille à réaliser des fins. Il croit avec Autenrieth que la capture des insectes par les plantes est identique à l'instinct des polypes verts d'eau douce; « car, ajoute Hartmann, le contact de la bouche de cet animal produit aussi l'effet du poi-

son. » D'abord, cela est inexact ; ce n'est pas le contact de la bouche, mais celui des organes urticants microscopiques répandus sur tout le corps des polypes, qui est venimeux. Ensuite, le rôle physiologique de la digestion des matières animales chez ces plantes est encore fort obscur. La *Philosophie de l'inconscient* étant clichée, on lira encore dans la prochaine édition : « Ces plantes absorbent par leurs feuilles les corps décomposés des insectes ; elles s'en nourrissent et s'en engraissent, comme le montrent les expériences faites sur la dionée. » Il sera donc utile de rappeler que *c'est justement le contraire qui a été démontré*[1]. Le résultat de l'examen judicieux et méthodique n'est pas encourageant pour la philosophie de l'inconscient. « Notre connaissance de la contraction n'a en rien profité, et cela devait être, parce que le mouvement de notre feuille n'a rien à faire avec les contractions musculaires, mais se rattache aux autres mouvements des plantes. Des deux propriétés qui devaient établir l'affinité de la dionée avec les animaux (capacité de digérer et contractilité), la pre-

1. Munk, *Die Elektrischen und Bewegungerscheinungen am Blatte der Dionaea Muscipula* (Leipzig, 1876).

mière seule reste ; et même pour celle-ci des doutes se lèvent dans l'esprit lorsque, d'une part, on constate le grand nombre des racines de ces plantes et *leur splendide croissance quand elles sont privées de toute nourriture animale ;* d'autre part, lorsqu'on voit les feuilles périr par l'accès de la nourriture animale, étouffer en quelque sorte en mangeant, ou plus exactement être empoisonnées par la nourriture. »

Il se peut que la capture des insectes soit utile à la dionée, mais leur digestion lui est nuisible.

Mais ce sont surtout, comme on pouvait s'y attendre, les organes de la fécondation, de la reproduction en général, qui permettent à l'inconscient de déployer tous ses moyens. Nous nous contenterons de renvoyer, pour ce sujet, à l'ouvrage classique de Hermann Mueller, grâce auquel, sur ce terrain du moins, on peut considérer comme écartée l'intervention de l'inconscient.

Laissant de côté les mouvements réflexes et la vertu médicatrice de la nature dans le règne végétal, nous arrivons maintenant à quelques phénomènes auxquels Hartmann donne

le nom d'*instincts de la plante*. Il commence par mettre sur le compte de l'instinct, c'est-à-dire, nous le rappelons, d'une volonté consciente du moyen réalisant une fin inconsciemment voulue, les réactions de la plante consécutives à l'excitation de la lumière. C'est encore une fois, et non la dernière, le polype, l'animal favori de Hartmann, qui doit en fournir la preuve. Le polype se porte d'un endroit obscur vers un endroit éclairé : le même instinct pousse les oscillaires vers la lumière, le tournesol vers le soleil. Chaque mouvement d'une feuille, privée des rayons directs du soleil, vers la lumière, serait de l'instinct.

Par cette interprétation, par cette extension du concept de l'instinct que la botanique n'admet pas et qui n'est pas conforme à la méthode scientifique, la philosophie de l'inconscient sera naturellement forcée de donner le nom d'instinct à toute la croissance du monde végétal. Hartmann lui-même indique, comme un résultat capital de la physiologie des plantes : « que les directions que les plantes ou les parties des plantes suivent dans leur développement dépendent en général de la gravitation et de la lumière » (II, 69). Ainsi, la lumière

et la pesanteur sont les causes efficientes qui poussent les oscillaires dans une direction déterminée, qui font prendre à la feuille telle position. Nous ignorons les modifications moléculaires qui ont lieu dans ces mouvements; elles ne sont pas plus claires si l'on fait intervenir un principe métaphysique à titre de cause efficiente. Cela ne nous rend pas plus savant et ne sert qu'à porter la confusion dans la science.

Avec l'instinct esthétique de la plante, Hartmann ne se donne pas beaucoup de mal, et il ne nous en donne pas non plus : « Cet instinct ne peut être ici l'objet d'une longue démonstration. » Il ajoute : « Tout être se donne toute la beauté que comporte la fin particulière de son espèce et que permettent les matériaux rebelles dont il dispose. » Quelle est donc la fin du règne végétal? Nous l'apprenons quelques lignes plus loin : créer des conditions d'existence pour les animaux, en particulier les matériaux qu'ils consomment. Je trouve alors que la phrase citée ne dit pas autre chose que ceci : les plantes sont belles, parce qu'elles sont belles.

Il est plus difficile, à en croire Hartmann, de décider si les plantes ont aussi une con-

science. Pour sauvegarder la sensibilité et la conscience des plantes, il part de l'indétermination bien connue des confins du règne végétal et du règne animal, et de l'existence du règne des protistes. Les malentendus et les inexactitudes [1] qui se glissent dans l'exposé des faits n'ont pas d'importance pour l'ensemble.

Hartmann tire les conclusions suivantes : Il y a sans nul doute beaucoup d'animaux inférieurs (les infusoires et l'inévitable polype), qui, sans plus de doute, distinguent, choisissent, bref, possèdent une conscience, bien qu'ils n'aient point de nerfs. On observe quelque chose d'analogue chez les protistes. Or, comme la plante, ainsi que l'animal, est sortie du règne des protistes, elle doit posséder autant de conscience qu'il en existe dans ce règne. On peut donc affirmer « que l'oscillaire, aussi bien que le polype, est sensible à la lumière ; que la feuille de vigne sent la lumière, vers laquelle

1. Hartmann paraît ignorer, par exemple, que les oscillaires dont il parle, II, 88, en même temps que de son polype favori, sont identiques à « la petite espèce d'algues filiformes » dont il vient de décrire les mouvements d'après Schleiden. Pour les spores, il est à peu près encore au point où en était Unger lorsqu'il publia son fameux mémoire *Die Pflanze im Moment der Thierwerdung*.

elle s'efforce de tourner le côté droit, etc. [1]. »

Si, des hauteurs de la conscience de l'homme et des animaux supérieurs, on descend de plus en plus bas l'échelle des organismes, et si l'on attribue des sensations conscientes même aux animaux inférieurs qui sont dépourvus de système nerveux, on atteint peu à peu une région où l'embarras n'est pas moins grand que dans le raisonnement sophistique appelé sorite. Dans cette région, ce que je nomme encore sensation n'est plus ce que je venais d'appeler ainsi, bien que je ne puisse en administrer une preuve effective. Je puis croire qu'une Arcella, une Gromia, une Radiolaire éprouve la sensation du goût; je ne saurais le prouver.

1. L'action instinctive de l'oscillaire, le mouvement vers la lumière, serait, nous dit-on, voulu avec conscience. Son but, probablement celui d'atteindre la lumière directe pour la formation de la chlorophylle (Hartmann n'indique pas le but), serait une idée inconsciente. Nous avons déjà exprimé plus haut notre étonnement qu'à la place de la cause efficiente, physique, du mouvement, à savoir les courants du protoplasma, produits par la direction des rayons de la lumière, ainsi que les contractions et distensions de la matière organique, on fit intervenir sans nécessité une cause métaphysique. Ici encore, nous ne pouvons comprendre pourquoi cet effet doit être accompagné de sensation et de conscience. Un physicien métaphysicien finirait aussi par vouloir nous persuader que le merveilleux radiomètre se meut dans le vide avec conscience.

Il n'y a donc aucune nécessité de conclure à l'existence de la sensation chez les organismes inférieurs présentant quelque analogie avec les végétaux ou chez ceux qui sont indubitablement des plantes. *Toutes les preuves qu'on apporte de la conscience des plantes sont des sophismes, non des raisons philosophiques.* Évidemment il vaut mieux prendre le chemin inverse, c'est-à-dire commencer avec l'origine logiquement nécessaire du monde organique. A la rigueur, et par hypothèse, on peut attribuer une sorte de mémoire à cette substance organique primordiale, comme une propriété inhérente à la substance ou à la molécule. On dépasserait peut-être ici, d'après l'état actuel des sciences naturelles, les données de la physique ; du moins il est possible ainsi de s'imaginer l'origine et le développement de la conscience , sans avoir besoin d'accorder la conscience aux plantes, parce qu'on ne peut s'en débarrasser en descendant l'échelle des êtres.

Du même coup tombe d'elle-même la question de l'unité ou de la pluralité de la conscience des plantes.

CHAPITRE X

LA GÉNÉRATION. — LE DÉVELOPPEMENT PROGRESSIF DE LA VIE ORGANIQUE

Ni les limites de cette revue, ni nos forces peu exercées dans l'analyse de questions métaphysiques ne nous permettent de suivre Hartmann dans l'examen de l'origine de la conscience, du concept de l'individualité, de l'inconscient comme l'Un-Tout. Nous apprenons que la conscience est l'émancipation de l'idée à l'égard de la volonté, tandis qu'elles sont toutes deux indissolublement unies dans l'inconscient. Hartmann arrive au concept de l'individualité par la séparation de l'individu matériel et de l'individu doué de conscience, et ne considère le premier que comme la con-

dition du second. Cette condition est en premier lieu remplie par la cellule vivante [1]. Ainsi apparaît le caractère relatif de l'individualité. L'individu organisé d'ordre supérieur n'est que l'unité d'individus d'ordre inférieur ; sa conscience résulte de l'action réciproque de l'individu organisé et de l'inconscient. A la fin, l'élément actif dans l'individu et dans ses parties n'est rien autre que l'inconscient, toujours et partout identique, l'*âme inconsciente du monde*. Comment cette âme prend la place du dieu des théistes, comment cet univers si mauvais, et cependant le meilleur, étant donné les circonstances, a pu naître de l'acte d'une volonté aveugle, tout cela, nous le recommandons aux méditations du lecteur.

Descendons sur notre terrain. Il s'agit (II, chap. IX) de la nature de la génération. Examinons quel est sur ce sujet spécial le

1. Un endroit bien faible! j'ose le dire. On ne peut considérer comme effective la preuve qu'il existe dans la cellule une certaine quantité de mouvement nécessaire à la formation de la conscience. Un pas de plus, ce semble, est inévitable, et l'on arrive à la molécule du protoplasma. Ajoutez-y e jeu des analogies : la terre serait un organisme vivant, et, comme tel, un individu ; un cristal ne le serait pas ; dans le monde inorganique, point d'individus en dehors des atomes.

point de vue de l'inconscient comme l'Un-Tout, comparé à celui des sciences de la nature. Quiconque connaît les vains efforts de Darwin et de Haeckel pour donner, l'un au moyen d'une hypothèse purement matérielle, l'autre par une hypothèse psychique, une explication intelligible des faits de reproduction et d'hérédité, verra avec satisfaction avec quelle merveilleuse facilité la philosophie de Hartmann lui ouvre l'accès de ces questions.

Tout ce qui agit dans les organismes, dans la formation des organes, dans l'instinct, etc., toutes les fonctions que, d'un mot, on appelait l'âme, paraissent ici comme des émanations de l'Un-Tout. Rien de plus simple alors que l'âme construisant le corps de l'enfant, et n'étant que « la somme des actions exercées sur un organisme approprié par l'Un-Inconscient » (II, 204). Toutefois, si le studieux disciple de la philosophie de l'inconscient est d'aventure naturaliste et s'il veut se rendre compte des progrès de son intelligence, il doit être encore ici assez embarrassé. L'apôtre favori de Hartmann, Venetianer, s'étonne que la critique ait souvent répété que l'inconscient c'est l'inconnu. La critique, à notre sens, a bien

raison. La biologie cherche à expliquer les phénomènes de la reproduction par les propriétés matérielles des germes provenant des parents. Naturellement elle ne songe pas à l'alternative d'une âme indépendante construisant son germe, ou de l'esprit universel qui s'individualise. Quel progrès fait-on dans l'intelligence des phénomènes de la génération, lorsque la philosophie de l'inconscient rapproche le mode de formation des organes en général de la germination et du bourgeonnement, et qu'elle répète à satiété comme au prêche sa formule de l'intervention du principe métaphysique?

Pour la science de la nature, cela signifie tout simplement qu'on en appelle au bon vouloir du Dieu personnel. Rien de nouveau dans la comparaison que fait Hartmann entre la reproduction simple par segmentation et par bourgeonnement, et les diverses formes de la génération sexuelle. Il faudrait, au contraire, examiner de près ces phénomènes de résurrection d'organismes déjà morts que cite Hartmann, pour expliquer ce principe, déjà un peu extraordinaire, que l'inconscient rassemble partout autant de vie qu'il le peut.

Il s'agit de la dessiccation et du retour à la

vie de rotifères et de tardigrades, de la congélation de poissons et d'amphibies. Que des crapauds enfermés dans des pierres « pendant des siècles ou même davantage » aient pu revivre, c'est chose incroyable. Les autres phénomènes ne laissent pourtant pas d'être dignes d'attention, et, avant même la belle publication récente de Preyer, je n'ai pas mis en doute que chez ces animaux la vie pût être complètement suspendue. Hartmann arrange cette résurrection à sa façon (II, 212 et suiv.) : le corps desséché ou congelé ne peut pas avoir une âme. Mais citons textuellement :

« Si un organisme, quelque temps qu'ait duré sa congélation, n'a plus part ni à la vie ni à l'âme, il suit de là que, lorsqu'au bout d'un certain temps la vie et l'âme reparaissent en lui, cette âme ne saurait être considérée comme identique à celle qui habitait en lui avant qu'il entrât dans l'état de congélation. Pour que deux âmes, séparées dans le temps, puissent être considérées comme une seule et même âme, il faut que l'activité de la première succède sans discontinuité à l'activité de la seconde. L'identité de l'organisme qu'elles animent successivement, l'identité des dispo-

sitions que présentent ces deux âmes par suite de leur rapport à un organisme unique, ne sauraient être des raisons suffisantes d'affirmer l'identité de ces âmes. Pour parler le langage vulgaire, si la cessation de la vie a causé le départ de la première âme, le retour de la vie peut aussi bien correspondre au retour d'une seconde âme semblable à la première qu'au retour de la première âme elle-même. Qu'on se rappelle seulement que l'ancienne comme la nouvelle âme n'expriment que les actions exercées sur le même organisme par un seul et même être, par l'inconscient. C'est ce dernier qui communique la vie à l'organisme, aussitôt que les lois de la matière le permettent. »

Ce passage est bien propre à découvrir l'abîme qui sépare la méthode de Hartmann de celle des sciences naturelles. Nous autres naturalistes, nous ne pouvons pas même aborder toute cette déduction, à cause de la distinction qui y est faite de la vie et de l'âme ; pour nous, et pour tout observateur qui juge les choses d'après la méthode scientifique, il résulte clairement de ces faits, admis dans toute leur étendue, que *la vie ne pénètre pas dans*

le corps du dehors, comme une addition, mais qu'elle y existe avec un certain état liquide et une certaine température des éléments histologiques, et que les âmes de ces animaux sont une seule et même chose avec les fonctions qui reparaissent. Celles-ci étaient interrompues par la suspension de certaines conditions physiques. Dès que ces conditions reparaissent, si les éléments des tissus n'ont subi aucune désorganisation mécanique ni chimique, le fil de l'existence se renoue.

Hartmann peut en appeler à l'inconscient comme au principe qui anime les êtres, parce qu'il parle d'une *aptitude* à vivre qui persiste et passe à l'acte dès que les conditions physiques sont rétablies. Nous nous en tenons, nous, à la réalité, dans laquelle le rétablissement des conditions vitales et la vie sont dans le rapport causal le plus immédiat. Nous le demandons à tout homme impartial : cette interprétation purement matérialiste n'est-elle pas plus acceptable que celle de Hartmann, avec tout l'appareil de son inconscient? La possibilité de vivre se réalise dès que les conditions physiques apparaissent. Nous ignorons, il est vrai, et c'est

une lacune de nos connaissances, pourquoi ces organismes seuls supportent ces brusques interruptions de la vie. Mais, en ce cas comme en celui de la vertu curative de la nature, etc., l'imperfection de notre savoir ne reçoit aucun secours de la philosophie de l'inconscient. Les circonstances !

Si nous ne pouvons admettre cet exemple d'*animation* d'un corps par l'inconscient, parce que cette intervention d'un principe métaphysique est superflue, l'application qu'on en veut faire au germe et à l'œuf tombe d'elle-même. Hartmann est pourtant parti de là pour faire intervenir l'inconscient dans la génération spontanée. Nous aussi nous considérons comme une nécessité logique que la génération spontanée ait eu lieu dans le temps. La certitude absolue de cette conviction doit nous consoler momentanément de l'insuccès des expériences de génération spontanée. Mais la philosophie de l'inconscient sait que l'inconscient ne recourt plus à la génération spontanée depuis qu'il s'est créé, dans la génération sexuelle, un moyen moins fatigant de conserver la vie. Bref, depuis que la génération spontanée a eu lieu et que les organismes simples existent, il

n'est plus question que de l'évolution ultérieure de la vie organique.

Si nous reconnaissons comme un fait qui, une fois au moins, a été nécessaire, la génération spontanée des organismes les plus simples, il faut ajouter, comme un second fait non moins certain, que la génération spontanée n'a pas lieu pour tous les organismes qui s'élèvent au-dessus des plus inférieurs. Or, Hartmann estime que l'inconscient pourrait aussi créer par une génération directe des plantes et des animaux supérieurs (II, 219, 222), mais qu'il s'en abstient par économie de force !

En supposant, comme toujours, qu'une telle création arrive conformément aux lois naturelles, il est d'accord avec Kölliker. Ce savant croit possible, quand les circonstances nécessaires viennent à se rencontrer, la génération spontanée d'individus de la même espèce indépendamment les uns des autres, d'après les lois naturelles (*Monographie des Pennatules*). Autant que je sache, Kölliker est tout à fait seul de son sentiment parmi les naturalistes, car personne ne peut se faire une idée des lois et des circonstances favorables, grâce auxquelles naîtrait d'éléments inorganiques, ou

d'une substance organique quelconque, une *Pennatula phosphorea* ou une *Funiculina quadrangularis* par-ci, une *Renilla reniformis* par-là. Ce que Kölliker peut bien vouloir dire, s'il exclut l'action d'un dieu personnel, capable de faire des miracles, est demeuré incompréhensible pour tous les autres zoologistes. Nous tenons donc, contre Hartmann, pour tout à fait impossible et inimaginable, la génération spontanée directe d'un animal supérieur, et il nous semble bien inutile d'assigner pour cause à la génération sexuelle la commodité de l'inconscient.

Un autre fait, absolument incontesté, est la conservation de l'espèce par l'hérédité dans la reproduction. Nous avons déjà eu l'occasion d'indiquer comment Hartmann, au nombre des grandes choses qu'effectue l'inconscient, compte aussi l'hérédité. Nous voici maintenant arrivés en présence d'un fait qui s'impose à tout observateur impartial, savoir que, dans les séries actuelles des êtres organisés et dans l'ordre paléontologique de ces séries, on constate avec évidence un progrès réel depuis les organismes les plus simples jusqu'aux plus élevés.

La conception du monde de la philosophie

de l'inconscient se résume dans cette proposition, que l'absence de douleur est l'état le plus heureux auquel on puisse parvenir. La possibilité d'atteindre cet état dépend — nous ne pouvons insister davantage ici (II, chap. XI à XIV) — du développement de la conscience. Le but de l'évolution de l'univers est donc le développement de la conscience, et le moyen d'atteindre ce but suprême, marqué d'avance par l'inconscient, consiste dans le déploiement progressif de la nature organique. Le tout-puissant inconscient pourrait directement appeler à la vie les êtres doués d'une conscience supérieure ; mais, ainsi que l'enseigne Hartmann, dans sa sagesse l'inconscient économise une partie de ses interventions en recourant soit à certains mécanismes expressément créés dans ce but (lois physico-chimiques, génération sexuelle), soit à un emploi habile de conditions extérieures (sélection naturelle). *Ceci explique* l'évolution lente, le progrès successif du monde organique, dont les individus sont des idées voulues de l'inconscient ou des actes déterminés de sa volonté[1].

1. II, 256.

Nous ne saurions, quant à nous, découvrir dans ces spéculations la méthode inductive des sciences de la nature. Si le développement de la conscience était le but final de l'univers, comme le veut cette conception anthropocentrique du monde, il est probable que la cause souverainement sage de l'univers, en vertu de la loi si célébrée à tout propos de l'économie des forces, aurait créé les organismes dans un ordre régulier évitant tout écart. Or, Hartmann sait fort bien qu'il y a autant de « culs-de-sac » à l'arbre généalogique des êtres organisés que de branches latérales et extrêmes en dehors de la ligne unique qui se termine à l'homme. Les groupes d'êtres qui se perdent dans les « culs-de-sac » sont superflus au point de vue téléologique, et, partant, absurdes, d'après les principes mêmes des cause-finaliers. Tout ce que pourrait répondre la philosophie de l'inconscient, c'est qu'il en coûte moins à son principe, une fois les séries enchaînées, de les laisser se perdre, s'éparpiller en quelque sorte, que de rompre le fil qui les relie. Mais tout homme qui pense en naturaliste et qui a l'habitude de tenir compte des faits, *en présence des organismes sans nom-*

bre de la nature, évidemment sans aucun rapport avec le but de l'univers que suppose la spéculation, devra conclure que les êtres organisés n'existent pas pour servir à une telle fin.

Voilà l'opinion de la théorie moderne de la descendance et du darwinisme. L'induction scientifique nous montre dans le règne organique le résultat d'une évolution naturelle, non fatalement déterminée, qui a en soi son correctif sans aucune intervention d'un être métaphysique. *Si cette idée est en désaccord avec la conception du monde de la philosophie de l'inconscient, la faute en est à cette philosophie, non aux sciences naturelles.*

CHAPITRE XI

LA PHILOSOPHIE DE L'INCONSCIENT ET LE DARWINISME

Bien qu'elle reconnaisse en principe que la théorie de la descendance soit la seule explication rationnelle des conditions internes du monde organique, la philosophie de l'inconscient considère la sélection naturelle comme un simple mécanisme auxiliaire dont l'inconscient se sert à l'occasion pour atteindre ses fins. L'examen plus détaillé de cette doctrine, relativement à la place et à la valeur du darwinisme, était réservé à la dernière publication de Hartmann : *Wahrheit und Irrthum im Darwinismus* (*Vérité et Erreur dans le darwinisme*), 1875 [1]. Nous pourrions laisser

1. Nous citons cet ouvrage.

cette attaque sans réponse, car elle n'a produit aucune émotion dans notre camp. D'ailleurs l'analyse qu'on vient de présenter des principes de la philosophie de l'inconscient a démontré, j'espère, d'une part, que les hypothèses scientifiques sur lesquelles reposerait le système de Hartmann n'existent pas; d'autre part, que les faits ont été compris inexactement et sont en contradiction avec les saines doctrines des sciences naturelles; enfin que les faits admis de tous et incontestés n'ont que faire, pour être entendus et expliqués, de l'intervention d'un principe métaphysique, ou, en dépit de cette intervention, ne sont pas mieux connus quant à leur nature intime.

Mais puisqu'on nous donne cet opuscule comme un supplément de la philosophie de l'inconscient, et qu'avec les airs d'un savoir supérieur et universel, fondé sur les principes que nous avons examinés à loisir, on prétend rabaisser la tendance biologique que nous représentons, nous sommes obligé à notre tour d'accorder quelque attention à cette brochure. J'ajoute que la partie (chapitre X) de la *Philosophie de l'inconscient* qui traite de la théorie de la descendance et du darwinisme apparaît,

avec ce supplément, comme le couronnement même du système.

Avant tout, débarrassons-nous d'un moulin à vent que l'imagination de l'inconscient a construit pour le combattre. Au dire de Hartmann, les darwinistes répandent, sous le nom de darwinisme, la foi dans l'union indivisible de la théorie de la descendance et du principe de la sélection. De cette façon, ajoute-t-il, on fait tort à la doctrine de la descendance : les attaques contre la darwinisme nuisent à cette doctrine supérieure aux yeux des adversaires qui ne jugent point par eux-mêmes. En outre, ceux qui adoptent la théorie de la descendance acceptent souvent aussi la théorie de la sélection comme une suite naturelle.

Puisque Hartmann ne nomme jamais d'autres représentants du darwinisme que Haeckel, il faut croire que c'est Haeckel qui identifie les deux hypothèses. Il n'en est rien; au contraire, il les sépare d'une façon si radicale qu'on pourrait croire que Hartmann n'a appris à les distinguer qu'en lisant Haeckel. Aussi bien, je ne connais pas de darwiniste qui confonde ou identifie la théorie de la descendance et le darwinisme. Entre autres,

qu'il me soit permis d'indiquer mon livre, très-répandu des deux côtés de l'Atlantique, dont le titre, *Descendance et Darwinisme*, montre déjà que la supposition de Hartmann est purement imaginaire. Nous prions donc ceux de nos lecteurs qui ne sont pas naturalistes, ceux-là mêmes auxquels s'adresse le philosophe de l'Inconscient[1], pour leur parler de l' « irréflexion matérialiste » dont David Strauss lui-même, au dire de Hartmann, malgré son éducation philosophique, n'a pu se garantir[2], de ne pas se faire une idée aussi affreuse de la confusion où nous serions tombés. Pour les naturalistes, qui savent l'état des choses, l'accusation de Hartmann ne peut que leur faire jeter sa brochure sans la lire, comme entachée d'une erreur fondamentale.

Si la théorie de la descendance était aussi évidente que Hartmann le dit, on ne s'expliquerait point qu'elle n'ait été si généralement adoptée que depuis Darwin. Bien que ces principes mêmes eussent été énoncés dès le milieu du XVIIIe siècle, elle ne pouvait arriver au

1. *Le Darwinisme*, p. 8.
2. *Le Darwinisme*, p. 2.

rang d'une théorie scientifique, parce qu'elle avait été présentée par des philosophes et des naturalistes de génie, plutôt sous forme d'aperçus ingénieux que comme un système complet. Ainsi Diderot était convaincu, je l'ai montré [1], que les êtres organisés étaient issus du monde inorganique, ainsi que de la descendance individuelle. Kant, par de profondes intuitions, entrevit la théorie de la descendance. Néanmoins, ces philosophes et leurs successeurs immédiats étaient encore loin de fonder la doctrine dont la vraisemblance repose sur cette simple considération, que toute autre hypothèse paraît bientôt illogique. La tentative de Lamarck n'eut pas de succès et demeura inaperçue. Enfin, Darwin parut, et la théorie de la descendance conquit le monde, non parce qu'elle était nouvelle, mais parce que dans la sélection elle avait découvert un principe qui expliquait en les ramenant à une explication unique la plupart des cas. *Cette marche historique de la doctrine est parfaitement présente à l'esprit des darwinistes. Pourquoi alors*

1. *Deutsche Rundschau,* avril 1876.

affirmer bruyamment, et contre toute raison, qu'ils obscurcissent l'état des choses?

Mais laissons cela. Hartmann estime que le principe de la sélection est insuffisant, parce qu'il explique bien les modifications physiologiques d'ordre inférieur, mais non les phénomènes morphologiques si graves qui se rattacheut à la métamorphose des espèces et surtout aux transitions des types principaux. Darwin a déclaré qu' « il avait attribué une part trop grande à l'action de la sélection naturelle, parce qu'elle ne pouvait s'étendre qu'aux caractères d'adaptation physiologiquement utiles, et non aux nombreux rapports de structure morphologique dont l'importance physiologique est indifférente. » Soit. Mais que signifie l'aveu de cette « très-grande erreur » ?

Darwin aurait pu dire aussi bien qu'il n'a pas insisté d'une façon particulière sur les modifications morphologiques physiologiquement indifférentes, *parce qu'elles se comprennent d'elles-mêmes* et sont fondées sur la nature des êtres organisés dans son opposition avec celle des corps inorganiques. D'ailleurs, cette distinction tranchée entre les

adaptations et les modifications physiologiques et morphologiques n'existe même pas. Une variation morphologique, d'abord sans importance physiologique, peut avoir les conséquences physiologiques les plus profondes, et *vice versa*. Ainsi, le développement de la vessie natatoire a pu être accompagné de mille circonstances accidentelles de nature morphologique qui restèrent peut-être sans influence sur la fonction physiologique pendant la vie aquatique. Alors que, par suite des changements climatériques et géologiques, quelques poissons devaient lutter de temps en temps contre le manque d'eau, ceux-là parmi eux étaient les plus favorisés dont la vessie natatoire, par une augmentation de surface jusqu'alors indifférente, était la plus propre à se charger des fonctions des branchies.

Cette adaptation physiologique eut pour conséquence toute une série d'évolutions morphologiques, — comme le savent tous ceux qui connaissent l'anatomie comparée, — *et il en résulta par la force des choses un progrès vers un degré supérieur d'organisation.*

Quoiqu'il accorde la première place à la parenté généalogique dans la production des concordances, Hartmann croit pourtant nécessaire d'appeler l'attention sur ces ressemblances que l'anatomie comparée a désignées depuis longtemps sous le nom d'analogies. Si l'on songe à la parenté stéréométrique des cristaux, où n'existe aucun lien généalogique, on pourrait imaginer aussi pour le règne organique une « parenté » idéale du même genre : ce serait même la condition de l'unité systématique des types. « La parenté généalogique, dit Hartmann, n'est qu'un des modes intermédiaires qu'emploie la nature pour la réalisation de types unis par une parenté idéale, tandis que le règne minéral nous offre un autre mode. »

Ce n'est pas seulement Darwin, comme Hartmann paraît le croire, mais tous les professeurs de zoologie et d'anatomie comparée, qui, depuis bientôt un siècle, distinguent l'analogie de l'homologie. Et, pour expliquer les analogies, on n'invoque pas en vain, comme raison suffisante, l'adaptation à des conditions d'existence semblables : Hartmann prétend le contraire, et il cite l'exemple des

cétacés et des poissons, des souris et des musaraignes. Franchement, on ne pouvait faire un choix plus malheureux d'analogies pour prouver la parenté idéale et systématique des types. Cela ne mérite guère d'être discuté. Selon Hartmann, les papillons et les oiseaux, parce qu'ils ont des ailes, les vers et les serpents, parce qu'ils rampent, etc., doivent être « parents ». Il ajoute que « la parenté n'implique en aucune manière dans le passé un lien généalogique »[1]. Quelle incroyable naïveté ! Hartmann cherche à répandre contre nous, dans le « grand public », l'opinion « que nous ne savons pas apprécier les parentés idéales, ni en tenir compte, » alors qu'en fait l'anatomie comparée fait toute son étude de l'examen des analogies et des homologies. Des difficultés qu'on rencontre ici, des séries convergentes, des homologies apparentes, de toutes ces choses dont j'ai longuement parlé dans mon livre sur la *Descendance*[2], Hartmann n'a même aucune idée.

1. *Le Darwinisme*, p. 22.
2. *Descendance et Darwinisme*, 1 vol. de la *Bibliothèque scientifique internationale*, 2e édit., 1876.

Pourquoi l'imagination de Hartmann a-t-elle créé ce nouveau moulin à vent? On ne sait. La chose est si simple ! Les mêmes lois physiques qui gouvernent le monde inorganique dominent le règne organique. Elles sont les conditions des analogies et des phénomènes de convergence, qui, même au sommet de l'échelle, ont trouvé ou trouveront dans ces lois leur explication, sans aucune intervention métaphysique. Ajoutez-y, comme le caractère propre des organismes, la nutrition avec la reproduction et le lien généalogique. De l'hypothèse fort hasardée que les parentés « idéales » sont inconciliables avec toute explication mécanique, la philosophie de l'inconscient croit devoir conclure à « une loi d'évolution interne de la vie », en vertu de laquelle « les types idéaux se réalisent avec tous les rapports d'affinité qui leur sont inhérents ».

Pour Hartmann, la parenté généalogique est à la « parenté idéale » ce que l'espèce est au genre. Cependant, si les sciences naturelles sont arrivées à démontrer une chose, c'est que ce qui est désigné ici — sans nécessité et avec l'apparence d'un point de vue supérieur

— du nom de « parenté idéale » est de sa nature inconciliable avec la parenté généalogique. Cela ne veut pas dire qu'une induction insuffisante n'ait pas souvent égaré l'observateur au point de tenir pour une analogie ce qui était une homologie.

La raison pour laquelle la parenté généalogique serait dans la parenté idéale une hypothèse absolument nécessaire repose, a écrit Hartmann, sur deux propositions incontestables : *Omne vivum ex ovo; Omne ovum ex ovario.* Si la descendance est une hypothèse absolument nécessaire, la parenté idéale, au sens où l'entend Hartmann, me paraît à moi de tous points superflue. Que veut-il dire en affirmant que la parenté idéale a besoin d'autres moyens pour se réaliser que de celui de la parenté généalogique seule? Ajoutez que ces moyens restent le secret de Hartmann. On pourrait croire maintenant, puisqu'il faut d'autres moyens, que la parenté généalogique des organismes aurait pu être évitée. Mais non : la théorie de la descendance est pour Hartmann, je le répète, une hypothèse absolument inévitable. Quant aux deux propositions qu'il cite, on sait qu'elles ne sont pas

si « incontestables ». La seconde est inexacte, et la première ne peut être maintenue que sous cette forme générale : actuellement, la génération spontanée ne paraît plus avoir lieu.

Ainsi, le chemin par lequel Hartmann, dans son écrit polémique contre le darwinisme, arrive à la théorie de la génération hétérogène, témoigne d'une confusion vraiment étonnante dans les choses des sciences naturelles.

C'est une tentative avortée que celle qu'a faite Kölliker d'évincer le principe de la sélection de Darwin, et de le remplacer par un autre, celui de la *génération hétérogène*. Hartmann le reprend, mais il le combine de telle façon avec la sélection, qu'il accorde à celle-ci un rôle dans tous les cas où il s'agit de la formation d'espèces nouvelles dans des limites morphologiques déterminées. Partout où de nouveaux types doivent être créés, il fait intervenir la génération par sauts, qui résulte de la métamorphose des germes. A l'entendre, ce qui force à resserrer dans certaines limites l'hypothèse de la transformation progressive des espèces, c'est entre autres l'état incomplet de nos

documents paléontologiques. Et il n'en apporte pas d'autre exemple que l'infortuné limaçon d'eau douce, le *Planorbis multiformis*. Qui s'appuie donc encore sur les variétés de cette forme? A cet égard, les découvertes dans d'autres parties du monde primitif n'abondent-elles pas, et des découvertes qui valent cent fois l'inutile *Planorbis*[1] ?

A l'affirmation de Hartmann que les séries paléontologiques, elles aussi, ne présentent que des transitions brusques, non continues, nous répondrons, mieux instruit que lui, et en invoquant les noms de Kayser, de Neumeyr, de Wagner, de Würtenberger, de Zittel et d'autres, que, depuis une dizaine d'années, des découvertes sur découvertes de séries continues se sont suivies sans interruption.

Lorsque, comme preuve de la théorie du transformisme en paléontologie, outre l'existence de formes intermédiaires séparées des deux formes immédiatement voisines par des intervalles infiniment petits, Hartmann exige

1. Les dernières recherches de Hilgendorf confirment les résultats antérieurs, à savoir que le *Planorbis multiformis* est un très-bon exemple à l'appui de la transformation des espèces. *Les Traducteurs.*

encore qu'on lui démontre que ces formes constituent la transition effectivement généalogique, c'est vraiment excessif. Nous concluons à l'existence d'un lien généalogique quand, des couches inférieures aux couches supérieures d'un terrain, nous suivons des séries de fossiles qui ne se distinguent que par des différences minimes. Car ici, comme nous l'avons dit plus haut, l'invraisemblance de la transition, à laquelle Hartmann donne le nom de systématique, d'idéale, équivaut presque à la certitude de l'impossibilité. Le darwinisme n'a donc pas la prétention injustifiée de désigner comme génétiques des séries de transitions « systématiques », mais *il présente cette interprétation comme la seule qui soit rationnelle.*

Le transformisme tout aussi bien que la génération hétérogène supposent la variabilité de l'espèce. Ici, la philosophie de l'inconscient nous paraît commettre une inconséquence. Comment peut-elle concilier cette mobilité des formes de la vie avec l'idée typique de l'espèce [1] (II, 125)? Une idée de ce genre

1. Il est regrettable que Hartmann n'emploie pas les noms qui sont en usage dans la science. Il résulte du passage où

qui peut à chaque instant, soit par l'effet du hasard, soit par un principe supérieur, être modifiée, être transformée en une autre idée typique et réalisée dans une forme phénoménale, est une *contradictio in adjecto*. C'est là une notion que Hartmann a empruntée à Carus, qui désigne l'idée comme le modèle divin qui se manifeste organiquement, par une réminiscence des idées immuables et éternelles de Platon. Mais naturellement Carus ne pensait pas à la variabilité des idées à réaliser.

La métamorphose des germes ou la génération hétérogène demeure donc un miracle, — quoique moins grossier que celui qui fait naître l'homme d'une masse d'argile pétrie et d'un souffle, — aussi longtemps que Hartmann ne pourra nous indiquer la cause mécanique qui sollicite le germe à sortir par un saut de son développement habituel. Un des plus grands zoologistes de notre siècle, Jean Müller, ne l'ignorait pas lorsqu'il tentait de mettre l'*Entoconcha mirabilis* en rapport génétique avec la *Synapha digitata*. La naissance de toute

il détermine le concept de l'individu, qu'il parle des *espèces*, que souvent aussi il appelle des *types*.

espèce nouvelle, même par l'intermédiaire de la génération hétérogène, lui paraissait surnaturelle. Bien qu'il invoque les lois de la nature, Kölliker n'a pas produit de base scientifique pour cette genèse des espèces : ce n'est pas le principe organisateur de la philosophie de l'inconscient qui en tiendra lieu.

On peut être amené à l'hypothèse de la génération hétérogène par ces cas de métamorphoses, de générations alternantes et de polymorphisme, où les degrés de transformation, les générations qui s'écartent du type, les individus polymorphes réunis en colonies, présentent des différences qui se développent rapidement ou existent déjà dès le début. Mais l'exemple des pennatulides polymorphes, si bien décrites par Kölliker, des hydroïdes et des hydroméduses, montre bien qu'il n'est pas nécessaire d'admettre ici de nouvelles formations, se manifestant brusquement, par sauts, et de toutes pièces, puisque nous considérons ces formes aujourd'hui coexistantes, *mutatis mutandis*, comme étant apparues successivement dans le temps, ce qui est admissible par analogie avec des faits paléontologiques positifs dans d'autres domaines de la science.

Ces mêmes exemples de polypes hydraires prouvent à tout homme de sens que *l'adaptation physiologique et la transformation morphologique vont de compagnie.* Dans les cas les plus simples, une ou plusieurs cellules de l'ectoderme ou de l'entoderme se transforment dans les replis de la paroi du corps en œufs ou en spermatozoaires. Une série ininterrompue, comprenant toutes les transitions possibles, conduit de cet organe élémentaire à la méduse, qui se détache et devient indépendante. L'indépendance est acquise petit à petit par l'augmentation de l'afflux du suc nutritif, c'est-à-dire par le développement progressif du système gastro-vasculaire. *Ce fait, le principe de la sélection nous l'explique d'une façon aussi naturelle que satisfaisante.* Osera-t-on nier que la méduse soit *morphologiquement quelque chose de tout à fait autre* que ces ectasies du corps du polype avec œuf et sperme?

La nouvelle production morphologique s'écarte tellement de son point de départ que toute l'ancienne classification a vu ici des classes différentes. Le darwinisme n'apporte rien à ce phénomène. En appeler à un prin-

cipe créateur, à une cause première intelligente qui dirige la métamorphose, est chose inutile. Il conclut donc que toute prétendue génération hétérogène repose sur l'isolement survenu au cours des siècles de certains phénomènes de croissances faisant partie, comme les anneaux d'une chaîne, de séries de transformation analogues. *Ainsi la génération hétérogène en général est rejetée, et la théorie de la sélection reprend sa place au premier rang.*

Hartmann admet la sélection naturelle à titre de mécanisme auxiliaire d'ordre inférieur qu'emploie à l'occasion l'inconscient pour atteindre ses fins. Ce rôle doit changer après le rejet de la génération hétérogène. Nous avons déjà rencontré une des objections qu'on soulève contre le darwinisme : il ignorerait les cas de parenté idéale, qui ne sont point fondés sur la commune descendance et indiquent une loi générale et interne de développement. Nous avons montré qu'on ne peut rattacher que par un sophisme les analogies à une loi interne du développement. Nous avons également réfuté l'opinion de ceux qui supposent que le darwinisme con-

fond et identifie les différents principes et les diverses théories (descendance, transformation, sélection). Enfin nous croyons avoir délivré la sélection naturelle, débarrassée de la génération hétérogène, de la haute protection d'une loi organique interne de développement.

Notre tâche n'était point de justifier et de défendre le darwinisme, mais d'examiner les hypothèses de la philosophie de l'inconscient au point de vue des sciences naturelles. Nous n'entrons donc ici dans la critique faite au darwinisme que lorsque nous rencontrons chez Hartmann des idées fausses ou inexactes relativement aux faits ou des théories erronées édifiées sur de tels fondements.

Les facteurs de la sélection naturelle sont, selon Hartmann, la *lutte pour l'existence,* la *variabilité* et l'*hérédité.* Le darwinisme, s'il constate seulement l'existence d'un seul de ces facteurs, considérerait généralement sans hésiter, dans un cas donné, l'application de la théorie de la sélection comme démontrée. J'admire que Hartmann, au lieu de la variabilité, ne place pas plutôt l'adaptation au premier rang, car la variabilité, résultant du concept de l'organisme, est la condition de l'adaptation.

J'ai quelque teinture de la littérature du darwinisme; or, je ne connais pas un cas où la présence d'un seul de ces facteurs ait conduit, comme le soutient Hartmann, à conclure à la sélection. Il nous sera permis de ne pas nous arrêter plus longtemps à cette accusation générale, pour laquelle on ne produit aucune preuve.

La sélection dans la lutte pour l'existence sert avant tout à la conservation de l'espèce. Voilà qui est incontestable. On ne conteste pas davantage la sélection des qualités utiles des organes. Mais on prétend que la lutte pour l'existence, en tant que principe qui fixe les modifications utiles, serait sans objet, quand on ne peut imaginer les qualités utiles, récemment acquises d'un organe sans *modifications simultanées* d'un ou de plusieurs autres organes, et que l'utilité existe seulement lorsque la transformation est complète. Ici, il faudrait avoir recours à une direction supérieure, harmonieuse, tendant à un but final. L'exemple de la formation des dents, qu'on ne saurait se représenter sans transformation simultanée des différentes parties de l'appareil digestif, est aussi malheureux que possible et montre une

fois de plus que Hartmann n'est pas à même de tenir compte des modifications minimes de l'organisme.

Gegenbaur a prouvé que les dents des squales se développent des écailles de la peau ; Oscar Hertwig, dans plusieurs travaux remarquables, a soumis de nouveau à un examen détaillé pour tout le type des vertébrés les faits de cette découverte importante et féconde; et, *depuis, les dents sont un des plus éclatants exemples de la sélection dans la lutte pour l'existence.* Il n'est pas exact que de petites transformations initiales des organes de la mastication doivent entraîner immédiatement une transformation du canal intestinal. Mais l'appareil dentaire le plus simple, sous forme d'écailles ou d'épines de la peau qui s'étendent sur l'épithélium des lèvres, facilite la nutrition, d'abord comme organe préhensif de la nourriture, puis en s'acquittant d'une part du travail mécanique du canal digestif. Par là s'étend l'action de la sélection. Nous attendons donc d'autres exemples probants, car nous trouvons tout aussi mal choisi l'exemple des fleurs et des insectes qui les visitent, exemple qui tend à prouver que le

principe de la lutte pour l'existence est insuffisant dans les cas où *les qualités utiles qui s'influencent mutuellement se présentent chez des individus différents*. Hermann Müller a démontré de quelle façon se réalise cette adaptation réciproque de la plante et de son visiteur. Dans tous les cas réels et possibles, on ne peut supposer une simultanéité absolue de transformations réciproques. Ce n'est que lorsque Hartmann aura fait connaître un cas où, chez deux espèces indépendantes l'une de l'autre, sans influence de l'une sur l'autre, surviennent des transformations qui se présentent plus tard comme une combinaison nécessaire et excluent la pensée d'une adaptation ultérieure accidentelle, — ce n'est qu'alors qu'il faudra douter du principe de sélection uni à la variabilité purement morphologique et à l'hérédité, et prendre en considération le fameux principe d'évolution interne.

L'objection qu'on entend faire le plus souvent aux simples amateurs de sciences naturelles, et à Hartmann lui-même après eux, contre la sélection dans la lutte pour l'existence, c'est que des modifications de certains

organes ont bien lieu, en effet, chez un type donné (au sens zoologigue), dans un but physiologiquement avantageux, mais que la *formation nouvelle* des différents organes *dans la transition d'un type morphologique à un autre* demeure inexplicable. En parlant ainsi, on songe surtout au règne animal. Mais cette objection n'est pas de grand poids. *Des dispositions nouvelles ne sont jamais typiques;* elles le *deviennent* dans les cas les plus favorables.

Les types, que l'esprit systématique distingue nettement d'après des caractères bien tranchés, sont aussi fictifs que les espèces. Les caractères, où la philosophie de l'inconscient croit reconnaître l'œuvre des causes finales, sont partis d'un état antérieur à toute différenciation. Une cellule se distingue certainement d'une monère par un nouvel organe, le noyau. Quel est le processus chimico-physique qui de la monère fait une cellule? On ne peut jusqu'ici que le conjecturer. Cependant les dernières années nous ont précisément apporté une série de découvertes des plus remarquables en botanique et en zoologie qui rapprochent le phénomène de la formation des cellules de l'expli-

cation physique. Que deviendrait la science si, déjà sur le seuil, quand il s'agit d'une nouvelle formation fondamentale, nous devions tendre les bras vers le principe métaphysique? Mais cette formation nouvelle n'est qu'une transformation de matériaux préexistants! Et c'est ainsi que s'élève la nature de types en types. Comment opère-t-elle dans un cas donné? C'est ce dont on peut se faire une idée suffisante en parcourant les travaux contemporains de Kowalewsky, de Haeckel, de Semper et d'autres. Citons seulement un exemple instructif de date récente.

Le type des mollusques semblait jusqu'ici, après élimination de certains éléments, former à tous égards une unité. On pouvait bien trouver quelques points de ressemblance entre les limaces nues et les vers inférieurs inarticulés, mais personne ne songeait à l'existence d'étroits rapports entre les limaces et les vers annelés. Maintenant Ihering publie ses recherches sur le système nerveux des mollusques, et croit pouvoir prouver qu'une partie des mollusques est dérivée des vers plats, une autre des vers annelés. Si ces résultats et les conséquences qui en découlent doivent être

confirmés, nous n'avons pas à l'examiner. Ce serait toute une révolution dans nos idées sur le prétendu type des mollusques; mais les différents degrés du système nerveux, ce qui paraissait en somme dans le type des mollusques une particularité typique, se rattache bien, d'après Ihering, à quelque chose d'existant déjà, à un type en apparence différent. Nous apprenons, en outre, que la cavité pulmonaire de quelques limaces qui ont une respiration aérienne — nouveauté qui doit apparaître à la philosophie de l'inconscient comme la réalisation d'une fin voulue — n'est qu'une transformation accidentelle de l'extrémité inférieure du conduit excréteur des reins. Le travail de Ihering est ainsi une protestation contre l'affirmation de Hartmann, que le darwinisme tient toute parenté idéale pour une parenté généalogique. Au contraire, dès que la parenté est constatée comme « idéale », la parenté généalogique est abandonnée.

Objecter que le darwinisme confond les adaptations utiles avec le progrès de l'organisation, c'est dire une sottise[1] *qui*,

1. En français dans le texte.

aussi bien, nous dispense de répondre. Le darwinisme, se rattachant à d'anciennes idées, a montré que la division des fonctions entre des éléments primitivement semblables, doit amener un développement morphologique différent dans le détail et un perfectionnement de l'organisation dans l'ensemble. Le principe de la sélection donne seul l'intelligence d'une division de ce genre. Darwin a eu grand tort d'accorder qu'il s'était trompé ici, au lieu de dire qu'en certain cas il ignorait les rapports. « Mais certains darwinistes, affirme Hartmann, placent les conséquences d'une théorie étendue au delà de ses limites au-dessus de la réalité et admettent que, par exemple, les poissons d'organisation inférieure sont constamment repoussés par les poissons d'une organisation supérieure, dans lesquels ils se transforment; mais que les vides sont constamment comblés par les nouvelles générations qui proviennent des vers. »

Quels sont ces « certains darwinistes » qui soutiennent une telle absurdité? Déjà, dans la *Philosophie de l'inconscient* (II, 227), Hartmann avait donné à rire à ses dépens

en croyant que les plus anciens poissons vinrent des ascidies, des vers et des crustacés. Aujourd'hui, dans son dernier écrit sur le darwinisme, il nous donne le spectacle d'une ignorance de même sorte; et il part de là pour faire du darwinisme le manœuvre de l'idée directrice, c'est-à-dire de son idée [1].

Puis vient le tour de la *variabilité*. Pour être efficace, elle devrait être illimitée en elle-même et également répartie dans toutes les directions possibles. Nous croyons que dans beaucoup de cas la seconde propriété existe réellement. Mais si les variations ne favorisent l'adaptation que dans quelques directions, dans les autres ni l'adaptation ni le progrès ne peuvent se rencontrer sans que le principe de sélection ne soit lésé. En général, toutes ces directions sont possibles, même par la sélection artificielle, quand les conditions naturelles préexistent. Les raisons pour lesquelles il est absurde de citer comme exemple des limites de la variabilité l'impossibilité de produire par sélection une poule culbutante ou une orange bleue, sont les mêmes qui font

1. *Le Darwinisme*, p. 91.

assez paraître l'insanité d'une tentative éventuelle de transformer un âne en un lion.

Les mêmes obstacles naturels de nature moléculaire, trop délicats pour être encore aperçus, déterminent la mesure de la variabilité. Dans un cas donné, nous ne pouvons dire *a priori* ce qui pourra finalement advenir d'un organisme, puisque l'intelligence absolue nous fait défaut; nous savons seulement que le commencement de la division du travail et de la divergence dépend de l'aptitude à la variabilité. La variabilité illimitée, au sens que lui donne Hartmann, n'a jamais été une doctrine darwinienne. Nous comptons, je le répète, avec les limites naturelles de la variabilité, bien que dans la plupart des cas leurs causes naturelles nous soient inconnues. Nous ne contestons donc pas que la variabilité ait une limite interne. L'inconscient non plus ne produit pas par sélection des groseilles vertes grosses comme des citrouilles, et cela non pas parce que ce n'est point dans son plan, mais parce qu'il ne peut pas.

Le darwinisme ne prend pas pour point de départ la variabilité illimitée, parce qu'il ne se sert de la variabilité que de degré en dégré, et

que les conditions de celle-ci se modifient de degré en degré.

On convient généralement qu'il faut chercher le fondement de la descendance et du darwinisme dans l'*hérédité*. La philosophie de l'inconscient place l'hérédité sous la garde du principe métaphysique. Cela ne nous avance guère ; car, même au cas où les phénomènes de l'hérédité seraient dirigés vers certaines fins par une puissance supérieure de ce genre, on ne nous apprend rien ni sur le mécanisme de l'hérédité conservatrice, ni sur le mécanisme de l'hérédité progressive, en nous disant simplement que la loi d'évolution interne dans l'hérédité des variétés « imprègne l'organisme d'une disposition matérielle [1]. »

La philosophie de l'inconscient glisse sur ce problème de l'air le plus candide. Mais la physiologie de l'hérédité ne doit pas commencer par rechercher si et comment les qualités acquises par l'individu deviennent héréditaires; elle doit d'abord étudier l'hérédité des qualités transmises par les ancêtres. La science n'a pas encore réussi à démontrer

1. *Le Darwinisme*, p. 113.

d'une façon satisfaisante le mécanisme de la reproduction. Qui pourrait prouver que les cas les plus simples de reproduction et d'hérédité ne s'accomplissent que sous la direction d'un principe métaphysique aurait vaincu la physiologie.

Mais si l'on arrive à concevoir comme un acte purement mécanique, non-seulement la division d'une monère et la transmission de l'ensemble des caractères maternels aux rejetons issus de cette segmentation, mais aussi une répétition circulaire d'une plus haute complexité des phénomènes d'évolution, on transporte alors dans le domaine de ce que l'on comprend et de ce qui est compréhensible tous les phénomènes de la reproduction et de l'hérédité. L'aveu sans réticence des lacunes immenses de notre savoir renferme l'espoir d'atteindre, par la méthode actuelle des sciences naturelles, une intelligence des phénomènes qu'aucune philosophie ne nous donnera.

Il est impossible de passer sous silence la dernière hypothèse de Haeckel (*la Périgenèse de la plastidule*[1]), à l'aide de laquelle il

1. *Die Perigenesis der Plastidule.*

cherche à pénétrer la nature de l'hérédité. Nous déclarons, avec la même franchise qu'a mise Haeckel à se prononcer contre la pangenèse de Darwin, que nous tenons son hypothèse pour inacceptable.

Haeckel part de l'atome, comme de la plus petite particule matérielle, auquel il attribue une somme inhérente de force ou d'âme, c'est-à-dire de sensation et de volonté, — pourquoi pas aussi d'idée? — Il revient ainsi à la vieille hypothèse bien connue de la philosophie naturelle, qui a été surtout remise en honneur au siècle dernier par Maupertuis et par Diderot. Si Haeckel espère (*Perigenesis*, p. 39) échapper ainsi à l'accusation de matérialisme, il n'y échappera pas plus que nous tous, qui, à de légères nuances près, nous tenons au même point de vue, puisqu'on a pris l'habitude de désigner par ce nom tous ceux qui considèrent l'âme comme inséparable du corps, et font dériver des lois naturelles l'immortalité de la matière et de l'âme de l'atome. Je ne trouve pas du tout mauvais que l'on nous appelle matérialistes; nous sommes en excellente compagnie.

Des atomes animés dérive la molécule inor-

ganique animée. C'est une conséquence inévitable. Mais voici un saut des plus brusques, une nouvelle hypothèse : la molécule organique ou plastidule se distingue de l'inorganique par la possession de la *mémoire*. Cette hypothèse a été présentée, sous une forme un peu différente, en 1870, par Hering, qui reconnaissait en général à la matière vivante l'aptitude à se reproduire ou à se souvenir. Tous deux, Hering et Haeckel, ont jugé nécessaire d'expliquer le concept de mémoire par celui de reproduction. Il en est résulté tout d'abord une certaine obscurité et quelque ambiguïté. Mais, même sans cela, comment la mémoire résulterait-elle de la structure atomistique de la plastidule? On ne le conçoit pas bien. Il me semblerait plus juste, suivant aussi une idée ancienne, d'accorder déjà la mémoire à l'atome.

Il faut de toute nécessité se représenter les plastidules avec leur mouvement moléculaire caractéristique dans le protoplasma. Or, ce qui détermine ce mouvement, sa cause, non la condition anticipée, ne peut pourtant pas être la mémoire supposée. D'où vient-elle, si sa cause n'est pas dans les atomes? Mais, si elle y existe, pourquoi les molécules inorganiques

sont-elles sans mémoire? On ne saurait éviter cette question, et c'est n'y pas répondre d'une façon satisfaisante que de dire : La mémoire de la plastidule a pour condition immédiate la structure atomistique de la plastitude (*Perigenesis*, p. 77). Voilà pourtant l'hypothèse; et maintenant, la mémoire inconsciente de la plastidule doit déterminer son mouvement moléculaire caractéristique. Je l'avoue, je ne puis suivre Haeckel.

Je conçois, au contraire, que de la simple structure moléculaire des combinaisons de carbone sans mémoire résultent les phénomènes de nutrition, d'échange de substance, de croissance, et, par une nécessité mécanique, de reproduction. Le cas le plus simple de la reproduction est une segmentation des parties consécutives à la croissance. Ici je suppose à bon droit que, grâce à une certaine composition atomistique, la cohésion de la plastidule atteigne à un certain volume; la reproduction et l'hérédité se trouvent expliquées d'une façon mécanique. Cette clarté disparaît, lorsque le développement se scinde en phases ou périodes et que l'hérédité est le résultat d'un long processus. C'est alors, si j'ai

bien compris, que l'hypothèse de la mémoire doit venir à notre aide, en ce que d'une phase à l'autre les mouvements nécessaires des plastidules, dont il s'agit surtout, sont reproduits par la mémoire. L'hypothèse n'explique pas comment la mémoire de la plastidule, lorsque les phénomènes biogénétiques se répètent, agit toujours exactement à des endroits déterminés et peut ainsi donner l'impulsion à un changement de mouvements, *sans avoir elle-même reçu d'impulsion.* La mémoire, partout où nous pouvons l'observer, n'apparaît qu'à la suite d'incitations ; sans celles-ci, elle sommeille. Mais, pour imprimer une direction à l'évolution et convertir les mouvements d'un état dans un autre, elle devrait prendre l'initiative, *ce qui est contraire à notre concept de la mémoire.*

La seconde partie de l'hypothèse de Haeckel, qui se rapporte à la forme du mouvement de la plastidule, me paraît d'un ordre tout à fait subordonné. Haeckel emploie d'abord le mot ondulation pour représenter à l'esprit le retour rhythmique des processus évolutifs. Puis il parle de la *forme.* Il ajoute : Le mouvement de développement, de processus évolutifs des

éléments-mères, etc., possède la *forme fondamentale*, caractéristique, du mouvement ondulatoire, et il conclut enfin que le mouvement de la plastidule est également *ondulatoire*.

Sans insister sur le caractère difficilement acceptable de ce raisonnement, la détermination précise de la forme du mouvement moléculaire, tant qu'il ne s'agit que d'une hypothèse, me paraît superflue. Je puis aussi bien m'imaginer un mouvement en forme de vis, de spirale avec ou sans retour, voire un mouvement en zigzag de la plastidule : tous mènent au même résultat.

Pour Haeckel, l'hypothèse d'une mémoire inconsciente de la matière vivante est nécessaire en biologie. Elle le serait, si les moyens dont disposent les sciences physico-chimiques étaient déjà épuisés. Mais nous en sommes bien loin. La physique et la chimie des matières protoplasmiques sont à peine nées[1].

Ce n'est que lorsque ces sciences auront traversé une nouvelle période de découvertes

1. Comparez Jaeger, *Ueber die Bedeutung der Geschmacks- und Geruchsstoffe*, dans la *Zeitschrift für Zoologie*, XXVII.

et de progrès, que nous ou nos descendants auront à réfléchir s'il convient de se risquer sur la voie dangereuse de telles hypothèses.

Je crois avoir démontré que les *objections de Hartmann,* telles que nous les connaissons, *n'ont pas ébranlé les principes du transformisme et de la sélection.* Et comment le pourraient-elles, puisque, encore une fois, les bases scientifiques sur lesquelles s'appuie la philosophie de l'inconscient sont dépourvues de toute solidité?

Devons-nous encore entrer dans l'examen des éléments de la théorie de la sélection, que Hartmann désigne sous le nom de principes auxiliaires d'explication du darwinisme? Je n'en veux toucher que quelques points qui provoquent plus particulièrement une réponse.

Quel certificat d'indigence pour l'inconscient, si les êtres organisés devaient trimbaler partout avec soi les organes rudimentaires à travers leur existence, parce que ces organes rentrent dans le plan idéal de la création et de la loi d'évolution qui doit le réaliser[1]! L'objection résumée dans cette phrase est-elle, je le

1. *Le Darwinisme*, p. 107.

demande, d'une valeur proportionnelle à la brillante argumentation de Haeckel sur la dystéléologie ?

Les points obscurs qui existent dans la sélection sexuelle, et qui ont fait avouer à Darwin qu'il ne trouve pas actuellement de solution pour tel ou tel cas, Hartmann ne manque pas d'en tirer parti pour investir l'instinct, c'est-à-dire l'inconscient, de la solution cherchée.

Hartmann croit s'être réservé son plus grand triomphe final lorsque, encore une fois, il présente la *loi de corrélation* comme la preuve la plus irréfutable de l'existence d'un principe d'évolution interne, et tourne en moquerie le darwinisme, qui sous cette forme a reconnu la loi d'évolution interne : voilà le refuge où se retire le darwinisme lorsqu'il est repoussé de toutes les autres positions, mais non sans éprouver une secrète terreur, car il craint d'être forcé de reconnaître dans cette loi, en l'examinant de plus près, le vrai principe universel de la nature organique. Bien dit ! Regardons, nous aussi, la chose d'un peu plus près, non pas avec « l'intelligence ratatinée d'un naturaliste réduit à l'empirisme le plus cru [1] »,

1. *Le Darwinisme*, p. 139.

mais en hommes qui réfléchissent et auxquels Hartmann s'adresse.

Nous apprenons pour la première fois que le darwinisme conçoit « le type comme une sorte de mosaïque assemblée par le hasard des événements extérieurs, comme un agrégat fortuit de caractères. » Nous estimions que le principe de la sélection produit, avec l'harmonie intérieure des parties, l'accommodation convenable des organisations avec les conditions extérieures. Notre principe se rattachant seulement aux faits et ne formant du nouveau qu'avec ce qui existe déjà, l'intelligence ratatinée elle-même d'un naturaliste réduit à l'empirisme le plus cru n'aurait plus confiance dans les lois mécaniques, si ce naturaliste voyait une interruption dans les rapports des choses et ne pouvait suivre leur continuité jusque dans la structure des éléments anatomiques et microscopiques. Les modifications corrélatives sont donc, à nos yeux, toutes naturelles; très-souvent l'intermédiaire mécanique est clair, très-souvent il ne l'est pas encore. Tout être organisé étant le produit de ses ancêtres et des conditions extérieures qui agissent sur lui, et chaque organisme devant tendre à s'adapter

à tout, il en résulte cette harmonie tolérable de l'ensemble dont le pessimisme lui-même s'accommode avec résignation.

Nous rencontrons partout des *cas* de corrélation, en partie explicables, en partie obscurs. Mais, à proprement parler, il n'y a pas de grande *loi* de corrélation exprimant les rapports d'un plan général de création, *car les transformations corrélatives manquent justement très-souvent là où la prétendue loi d'évolution supérieure, si elle existait, aurait dû nécessairement les réaliser.* Au congrès des naturalistes suisses, à Bâle, j'ai entendu une solide dissertation de Rütimeyer, dans laquelle cet éminent représentant de la théorie de la descendance montrait à grands traits comment le changement de théâtre conduisait à un changement d'organisation, tandis qu'un progrès corrélatif embrassant l'organisme entier n'arrive pas dans des cas significatifs.

Le ceratodus et les animaux analogues à double respiration sont des poissons chez lesquels les appareils de respiration et de circulation ont atteint le plus haut degré dans la classe des poissons, tandis que le système de locomo-

tion est resté histologiquement et morphologiquement au degré le plus inférieur. Chez les squales aussi, le squelette ne dépasse pas ou peu l'état cartilagineux embryonnaire ; néanmoins, sous d'autres rapports, et d'après l'ensemble de leur organisation, ils sont mieux développés que les poissons osseux qui en dérivent et qui, selon nos idées histologiques actuelles, montrent dans leur squelette un progrès partiel. Dans certaines familles de crabes, quelques espèces vont à terre. Des appareils de respiration auxiliaires apparaissent, mais les modifications corrélatives désirables pour en faire tout à fait des animaux terrestres n'ont pas lieu.

Chez les marsupiaux d'Australie, la loi de corrélation a fait un *fiasco* complet. Ils se sont adaptés à toutes les conditions possibles de nourriture et d'habitation terrestre. Les organes de locomotion et de nutrition se sont réciproquement modifiés dans une telle mesure qu'ils ressemblent aux caractères de la faune nouvelle des mammifères de l'hémisphère septentrional du globe. Mais le cerveau et l'intelligence ne font aucun progrès, et l'appareil reproducteur demeure

stationnaire dans son type inférieur. Pourquoi, s'il existe une loi de corrélation dans le sens métaphysique, pourquoi le développement corrélatif a-t-il eu lieu, du moins jusqu'à un certain degré, sur les autres continents, et non en Australie ?

A cette question, point d'autre réponse que celle-ci : Il n'y a pas de loi interne de développement qui agisse à titre de *Fatum* téléologique, mais une action simultanée de causes extérieures variables, dépendantes des temps et des lieux, fait passer l'élément plastique de l'organisme par une différenciation et par un perfectionnement, tantôt trés-bornés, parfois plus étendus.

Une telle loi générale de corrélation, un tel principe organisateur, ce n'est pas la méthode inductive qui les invente et les promulgue, mais cette prétention de tout savoir qui est le propre de la plupart des systèmes philosophiques. La philosophie de l'inconscient ne partage pas seulement ce travers avec les autres philosophies plus ou moins prétentieuses qui l'ont précédée et dont le sort sera le sien : elle n'a même pas vu tous les faits du domaine où son principe doit sur-

tout se montrer fécond. Hartmann a beau s'en défendre : les diverses interventions de son principe ou, comme il s'exprime dans sa dernière protestation contre le miracle [1], l'arrivée du principe dans la genèse et dans l'évolution des êtres, sont de vrais *miracles*. Pour être peut-être d'une autre espèce, ils diffèrent à peine en degré des miracles théologiques.

Le changement du pain en chair n'est pas un miracle parce qu'on ne voit aucun lien raisonnable entre la transsubstantiation et le pardon des péchés : c'est bel et bien un miracle en soi. De même, la métamorphose des germes n'est pas un miracle parce que Hartmann la croit nécessaire au processus de l'évolution organique, — la théologie orthodoxe raisonne-t-elle autrement, à sa manière, dans le cas cité? — c'est bien un miracle, parce qu'on ne peut avoir aucune idée de l'intermédiaire organique.

1. *Le Darwinisme*, p. 161.

CONCLUSION

La philosophie de l'inconscient a la prétention de posséder un principe supérieur aux principes des sciences de la nature, de se trouver à la hauteur de la science moderne, et d'être arrivée, par la méthode inductive, à des résultats qui dépasseraient les connaissances des naturalistes.

Or la philosophie de l'inconscient n'a pas été en état, nous l'avons montré, de faire un choix dans les faits et les données de la science qui étaient à sa disposition, d'y distinguer le douteux du probable, l'interprétation fausse de l'interprétation naturelle. En faveur de son principe emprunté au passé, elle a même sacrifié le progrès à des théories vieillies et dépassées par la science.

Son induction manque de la première condition : l'exactitude des hypothèses, qui doivent servir de fondement aux lois et aux principes généraux. Il n'y a donc pas plus de raison de reconnaître ces principes que d'adopter les déductions qui en ont été tirées.

Les sciences de la nature organique, que la philosophie de l'inconscient désire abriter sous son aile, refusent cette protection, déclinent toute alliance. Elles se suffisent. Elles sont une philosophie naturelle, en tant que, indépendantes, et guidées par leur propre méthode, elles raisonnent sur les causes et les rapports des phénomènes.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

JUILLET 1878

LIBRAIRIE GERMER BAILLIÈRE ET Cie

108, boulevard Saint-Germain, au coin de la rue Hautefeuille, Paris.

EXTRAIT DU CATALOGUE

BIBLIOTHÈQUE

DE

PHILOSOPHIE CONTEMPORAINE

Volumes in-18 à 2 fr. 50 c.

Cartonnés : 3 fr. ; reliés : 4 fr.

H. Taine.

LE POSITIVISME ANGLAIS, étude sur Stuart Mill. 1 vol.

L'IDÉALISME ANGLAIS, étude sur Carlyle. 1 vol.

PHILOSOPHIE DE L'ART, 2e éd. 1 v.

PHILOSOPHIE DE L'ART EN ITALIE, 2e édition. 1 vol.

DE L'IDÉAL DANS L'ART. 1 vol.

PHILOSOPHIE DE L'ART DANS LES PAYS-BAS. 1 vol.

PHILOSOPHIE DE L'ART EN GRÈCE. 1 vol.

Paul Janet.

LE MATÉRIALISME CONTEMPORAIN. 2e édit. 1 vol.

LA CRISE PHILOSOPHIQUE. Taine, Renan, Vacherot, Littré. 1 vol.

LE CERVEAU ET LA PENSÉE. 1 vol.

PHILOSOPHIE DE LA RÉVOLUTION FRANÇAISE. 1 vol.

SAINT-SIMON ET LE SAINT-SIMONISME. 1 vol.

DIEU, L'HOMME ET LA BÉATITUDE, (*Œuvre inédite de Spinoza.*) 1 vol.

Odysse-Barot.

PHILOSOPHIE DE L'HISTOIRE. 1 vol.

Alaux.

PHILOSOPHIE DE M. COUSIN. 1 vol.

Ad. Franck.

PHILOSOPHIE DU DROIT PÉNAL. 1 vol.

PHILOSOPHIE DU DROIT ECCLÉSIASTIQUE. 1 vol.

LA PHILOSOPHIE MYSTIQUE EN FRANCE AU XVIIIe SIÈCLE. 1 vol.

LA SCIENCE DE L'INVISIBLE. Étude de psychologie et de théodicée. 1 vol.

Auguste Laugel.

LES PROBLÈMES DE LA NATURE. 1 vol.

LES PROBLÈMES DE LA VIE. 1 vol.

LES PROBLÈMES DE L'AME. 1 vol.

LA VOIX, L'OREILLE ET LA MUSIQUE. 1 vol.

L'OPTIQUE ET LES ARTS. 1 vol.

Challemel-Lacour.

LA PHILOSOPHIE INDIVIDUALISTE. 1 vol.

L. Büchner.

SCIENCE ET NATURE, trad. de l'allem. par Aug. Delondre. 2 vol.

Albert Lemoine.

LE VITALISME ET L'ANIMISME DE STAHL. 1 vol.

DE LA PHYSIONOMIE ET DE LA PAROLE. 1 vol.

L'HABITUDE ET L'INSTINCT. 1 vol.

Charles de Rémusat.

PHILOSOPHIE RELIGIEUSE. 1 vol.

Émile Saisset.

L'AME ET LA VIE, suivi d'une étude sur l'Esthétique franç. 1 vol.

CRITIQUE ET HISTOIRE DE LA PHILOSOPHIE (frag. et disc.). 1 vol.

Charles Lévêque.

LE SPIRITUALISME DANS L'ART. 1 vol.

Milsand.

L'ESTHÉTIQUE ANGLAISE, étude sur John Ruskin. 1 vol.

A. Véra.

Essais de philosophie hegélienne. 1 vol.

Beaussire.

Antécédents de l'hegélianisme dans la philos. franç. 1 vol.

Bost.

Le Protestantisme libéral. 1 vol

Francisque Bouillier.

De la Conscience. 1 vol.

Ed. Auber.

Philosophie de la médecine. 1 vol.

Leblais.

Matérialisme et Spiritualisme, précédé d'une Préface par M. E. Littré. 1 vol.

Ad. Garnier.

De la Morale dans l'antiquité, précédé d'une Introduction par M. Prevost-Paradol. 1 vol.

Schœbel.

Philosophie de la raison pure. 1 vol.

Tissandier.

Des sciences occultes et du Spiritisme. 1 vol.

Ath. Coquerel fils.

Origines et Transformations du Christianisme. 1 vol.

La Conscience et la Foi. 1 vol.

Histoire du Credo. 1 vol.

Jules Levallois.

Déisme et Christianisme. 1 vol.

Camille Selden.

La Musique en Allemagne. Étude sur Mendelssohn. 1 vol.

Fontanès.

Le Christianisme moderne. Étude sur Lessing. 1 vol.

Mariano.

La Philosophie contemporaine en Italie. 1 vol.

E. Faivre.

De la variabilité des espèces. 1 vol.

Ernest Bersot.

Libre philosophie. 1 vol.

A. Réville.

Histoire du dogme de la divinité de Jésus-Christ. 2e éd. 1 vol.

W. de Fonvielle.

L'Astronomie moderne. 1 vol.

C. Coignet.

La Morale indépendante. 1 vol.

E. Boutmy.

Philosophie de l'architecture en Grèce. 1 vol.

Et. Vacherot.

La Science et la Conscience. 1 v.

Ém. de Laveleye.

Des formes de gouvernement. 1 vol.

Herbert Spencer.

Classification des Sciences. 1 v.

Gauckler.

Le Beau et son histoire. 1 v.

Max Müller.

La Science de la Religion. 1 v.

Léon Dumont.

Haeckel et la théorie de l'évolution en Allemagne. 1 vol.

Bertauld.

L'ordre social et l'ordre moral. 1 vol.

De la philosophie sociale. 1 vol.

Th. Ribot.

Philosophie de Schopenhauer. 1 vol.

Al. Herzen.

Physiologie de la volonté. 1 vol.

Bentham et Grote.

La Religion naturelle. 1 vol.

Hartmann.

La Religion de l'avenir. 2e édit. 1 vol.

Le darwinisme. 1 vol.

H. Lotze.

Psychologie physiologique. 1 v.

Schopenhauer

Le libre arbitre. 1 vol.

Liard.

Les logiciens anglais. 1 vol.

D. Nolen.

La Philosophie de Lange. 1 vol.
(Sous presse.)

BIBLIOTHÈQUE DE PHILOSOPHIE CONTEMPORAINE

FORMAT IN-8

Volumes à 5 fr., 7 fr. 50 et 10 fr. Cart., 1 fr. en plus par vol.; reliure, 2 fr.

JULES BARNI. **La morale dans la démocratie.** 1 vol. 5 fr.
AGASSIZ. **De l'espèce et des classifications**, traduit de l'anglais par M. Vogeli. 1 vol. 5 fr.
STUART MILL. **La philosophie de Hamilton**, traduit de l'anglais par M. Cazelles. 1 fort vol. 10 fr.
STUART MILL. **Mes mémoires.** Histoire de ma vie et de mes idées, traduit de l'anglais par M. E. Cazelles. 1 vol. 5 fr.
STUART MILL. **Système de logique** déductive et inductive. Exposé des principes de la preuve et des méthodes de recherche scientifique, traduit de l'anglais par M. Louis Peisse. 2 vol. 20 fr.
STUART MILL. **Essais sur la Religion**, traduits de l'anglais, par M. E. Cazelles. 1 vol. 5 fr.
DE QUATREFAGES. **Ch. Darwin et ses précurseurs français.** 1 vol. 5 fr.
HERBERT SPENCER. **Les premiers principes.** 1 fort vol. traduit de l'anglais par M. Cazelles. 10 fr.
HERBERT SPENCER. **Principes de psychologie**, traduits de l'anglais par MM. Th Ribot et Espinas. 2 vol. 20 fr.
HERBERT SPENCER. **Principes de biologie**, traduits par M. Cazelles. 2 vol. in-8. 1877-1878. 20 fr.
HERBERT SPENCER. **Principes de sociologie.** (*Sous presse.*)
HERBERT SPENCER. **Essais sur le progrès**, traduits de l'anglais par M. Burdeau. 1 vol. in-8. 1877. 5 fr.
HERBERT SPENCER. **De l'éducation.** 1 vol. in-8. 5 fr.
AUGUSTE LAUGEL. **Les problèmes** (Problèmes de la nature, problèmes de la vie, problèmes de l'âme). 1 fort vol. 7 fr. 50
ÉMILE SAIGEY. **Les sciences au XVIIIe siècle**, la physique de Voltaire. 1 vol. 5 fr.
PAUL JANET. **Histoire de la science politique** dans ses rapports avec la morale. 2e édition, 2 vol. 20 fr.
PAUL JANET. **Les causes finales.** 1 vol. in-8. 1876. 10 fr.
TH. RIBOT. **De l'Hérédité.** 1 vol. 10 fr.
TH. RIBOT. **La psychologie anglaise contemporaine.** 1 vol. 2e édition. 1875. 7 fr. 50
HENRI RITTER. **Histoire de la philosophie moderne**, traduction française, précédée d'une introduction par M. P. Challemel-Lacour, 3 vol. 20 fr.
ALF. FOUILLÉE. **La liberté et le déterminisme.** 1 v. 7 fr. 50
DE LAVELEYE. **De la propriété et de ses formes primitives.** 1 vol., 2e éd., 1877. 7 fr. 50
BAIN. **La logique inductive et déductive**, traduit de l'anglais par M. Compayré. 2 vol. 20 fr.
BAIN. **Des sens et de l'intelligence.** 1 vol. traduit de l'anglais par M. Cazelles. 10 fr.
BAIN. **Les émotions et la volonté.** 1 fort vol. (*Sous presse.*)
MATTHEW ARNOLD. **La crise religieuse.** 1 vol. in-8. 1876. 7 fr. 50

BARDOUX. **Les légistes et leur influence sur la société française.** 1 vol. in-8. 1877. 5 fr.

HARTMANN (E. de). **La philosophie de l'inconscient,** traduite de l'allemand par M. D. Nolen, avec une préface de l'auteur écrite pour l'édition française. 2 vol. in-8. 1877. 20 fr.

ESPINAS (Alf.). **Des sociétés animales,** étude de psychologie comparée. 1 volume, 1877. 5 fr.

FLINT. **La philosophie de l'histoire en France,** traduit de l'anglais par M. Ludovic Carrau. 1 vol. in-8, 1878. 7 fr. 50

FLINT. **La philosophie de l'histoire en Allemagne,** traduit de l'anglais par M. Ludovic Carrau. 1 vol. in-8, 1878. 7 fr. 50

BIBLIOTHÈQUE
D'HISTOIRE CONTEMPORAINE

Vol. in-18 à 3 fr. 50.

Vol. in-8 à 5 et 7 fr. Cart. 1 fr. en plus par vol.; relure 2 fr.

EUROPE

HISTOIRE DE L'EUROPE PENDANT LA RÉVOLUTION FRANÇAISE, par *H. de Sybel*. Traduit de l'allemand par Mlle Dosquet. 3 vol. in-8. . . 21 »
Chaque volume séparément . . . . 7 »

FRANCE

HISTOIRE DE LA RÉVOLUTION FRANÇAISE, par *Carlyle*, traduite de l'anglais. 3 vol. in-18; chaque volume. 3 50

NAPOLÉON Ier ET SON HISTORIEN M. THIERS, par *Barni*. 1 vol. in-18. 3 50

HISTOIRE DE LA RESTAURATION, par *de Rochau*. 1 vol. in-18, traduit de l'allemand. 3 50

HISTOIRE DE DIX ANS, par *Louis Blanc*. 5 vol. in-8. . . . . 25 »
Chaque volume séparément . . . . 5 »

HISTOIRE DE DIX ANS, 25 planches en taille-douce. . . . . 6 fr.

HISTOIRE DE HUIT ANS (1840-1848), par *Elias Regnault*. 3 vol. in-8.. 15 »
Chaque volume séparément . . . . 5 »

HISTOIRE DE HUIT ANS, 14 planches en taille-douce . . . . 4 fr.

HISTOIRE DU SECOND EMPIRE (1848-1870), par *Taxile Delord*. 6 volumes in-8. . . . . 42 »
Chaque volume séparément . . . . 7 »

LA GUERRE DE 1870-1871, par *Boert*, d'après le colonel fédéral suisse Rustow. 1 vol. in-18. 3 50

LA FRANCE POLITIQUE ET SOCIALE, par *Aug. Laugel*. 1 volume in-8. 5 »

ANGLETERRE

HISTOIRE GOUVERNEMENTALE DE L'ANGLETERRE, DEPUIS 1770 JUSQU'A 1830, par sir *G. Cornewal Lewis*. 1 vol. in-8, traduit de l'anglais . . . . 7 »

HISTOIRE DE L'ANGLETERRE depuis la reine Anne jusqu'à nos jours, par *H. Reynald*. 1 vol. in-18. . . . . 3 50

LES QUATRE GEORGES, par *Tackeray*, trad. de l'anglais par Lefoyer. 1 vol. in-18. . . . . 3 50

LA CONSTITUTION ANGLAISE, par *W. Bagehot*, traduit de l'anglais. 1 vol. in-18. . . . . 3 50

LOMBART-STREET, le marché financier en Angleterre, par *W. Bagehot*. 1 vol. in-18. . . . . 3 50

LORD PALMERSTON ET LORD RUSSEL, par *Aug. Laugel*. 1 volume in-18 (1876) 3 50

ALLEMAGNE

LA PRUSSE CONTEMPORAINE ET SES INSTITUTIONS, par *K. Hillebrand*. 1 vol. in-18. . . . . 3 50
HISTOIRE DE LA PRUSSE, depuis la mort de Frédéric II jusqu'à la bataille de Sadowa, par *Eug. Véron*. 1 vol. in-18 . . . . 3 50
HISTOIRE DE L'ALLEMAGNE, depuis la bataille de Sadowa jusqu'à nos jours, par *Eug. Véron*. 1 vol. in-18. . . . . 3 50
L'ALLEMAGNE CONTEMPORAINE, par *Ed. Bourloton*. 1 vol. in-18. . . . 3 50

AUTRICHE-HONGRIE

HISTOIRE DE L'AUTRICHE, depuis la mort de Marie-Thérèse jusqu'à nos jours, par *L. Asseline*. 1 volume in-18 . . . . 3 50
HISTOIRE DES HONGROIS et de leur littérature politique de 1790 à 1815, par *Ed. Sayous*. 1 vol. in-18. . . . . 3 50

ESPAGNE

L'ESPAGNE CONTEMPORAINE, journal d'un voyageur, par *Louis Teste*. 1 vol. in-18. . . . . 3 50
HISTOIRE DE L'ESPAGNE, depuis la mort de Charles III jusqu'à nos jours, par *H. Reynald*. vol. in-18. . . . . 3 50

RUSSIE

LA RUSSIE CONTEMPORAINE, par *Herbert Barry*, traduit de l'anglais. 1 vol. in-18. . . . . 3 50
HISTOIRE CONTEMPORAINE DE LA RUSSIE, par *F. Brunetière*. 1 volume in-18. (*Sous presse.*) 3 50

SUISSE

LA SUISSE CONTEMPORAINE, par *H. Dixon*. 1 vol. in-18, traduit de l'anglais. 3 50

SCANDINAVIE

HISTOIRE DES ETATS SCANDINAVES, depuis la mort de Charles XII jusqu'à nos jours, par *Alfred Deberle*. 1 vol. in-18 . . . . 3 50

ITALIE

HISTOIRE DE L'ITALIE, depuis 1815 jusqu'à nos jours, par *Elie Sorin*. 1 vol. in-18 . . . . 3 50

AMÉRIQUE

HISTOIRE DE L'AMÉRIQUE DU SUD, depuis sa conquête jusqu'à nos jours, par *Alf. Deberle*. 1 vol. in-18 . . . . 3 50
HISTOIRE DE L'AMÉRIQUE DU NORD (États-Unis, Canada, Mexique), par *Ad. Cohn*. 1 vol in-18. . . . . (*Sous presse.*)
LES ETATS-UNIS PENDANT LA GUERRE, 1861-1865. Souvenirs personnels, par *Aug. Laugel*. 1 vol. in-18. . . . . 3 50

Eug. Despois. LE VANDALISME RÉVOLUTIONNAIRE. Fondations littéraires, scientifiques et artistiques de la Convention. 1 vol. in-18. . . . . . 3 50

Victor Meunier. SCIENCE ET DÉMOCRATIE. 2 vol. in-18, chacun séparément 3 50

Jules Barni. HISTOIRE DES IDÉES MORALES ET POLITIQUES EN FRANCE AU XVIIIe SIÈCLE. 2 vol. in-18, chaque volume 3 50
— NAPOLÉON Ier ET SON HISTORIEN M. THIERS. 1 vol. in-18. . . . 3 50
— LES MORALISTES FRANÇAIS AU XVIIIe SIÈCLE. 1 vol. in 18. . . . 3 50

Émile Montégut. LES PAYS-BAS. Impressions de voyage et d'art. 1 vol. in-18. . . . . 3 50

Émile Beaussire. LA GUERRE ÉTRANGÈRE ET LA GUERRE CIVILE. 1 vol. in-18. . . . . 3 50

J. Clamageran. LA FRANCE RÉPUBLICAINE. 1 volume in-18. . . 3 50

E. Duvergier de Hauranne. LA RÉPUBLIQUE CONSERVATRICE. 1 vol. in-18. . . . . 3 50

BIBLIOTHÈQUE SCIENTIFIQUE

INTERNATIONALE

La *Bibliothèque scientifique internationale* n'est pas une entreprise de librairie ordinaire. C'est une œuvre dirigée par les auteurs mêmes, en vue des intérêts de la science, pour la populariser sous toutes ses formes, et faire connaître immédiatement dans le monde entier les idées originales, les directions nouvelles, les découvertes importantes qui se font chaque jour dans tous les pays. Chaque savant exposera les idées qu'il a introduites dans la science et condensera pour ainsi dire ses doctrines les plus originales.

On pourra ainsi, sans quitter la France, assister et participer au mouvement des esprits en Angleterre, en Allemagne, en Amérique, en Italie, tout aussi bien que les savants mêmes de chacun de ces pays.

La *Bibliothèque scientifique internationale* ne comprend pas seulement des ouvrages consacrés aux sciences physiques et naturelles, elle aborde aussi les sciences morales comme la philosophie, l'histoire, la politique et l'économie sociale, la haute législation, etc.; mais les livres traitant des sujets de ce genre se rattacheront encore aux sciences naturelles, en leur empruntant les méthodes d'observation et d'expérience qui les ont rendues si fécondes depuis deux siècles.

Cette collection paraît à la fois en français, en anglais, en allemand, en russe et en italien : à Paris, chez Germer Baillière et Cie ; à Londres, chez C. Kegan, Paul et Cie; à New-York, chez Appleton ; à Leipzig, chez Brockhaus ; à Saint-Pétersbourg, chez Koropchevski et Goldsmith, et à Milan, chez Dumolard frères.

EN VENTE :

VOLUMES IN-8, CARTONNÉS A L'ANGLAISE A 6 FRANCS

Les mêmes, en demi-reliure, veau. — 10 francs.

J. TYNDALL. **Les glaciers et les transformations de l'eau**, avec figures. 1 vol. in-8. 2e édition. 6 fr.

MAREY. **La machine animale**, locomotion terrestre et aérienne, avec de nombreuses figures. 1 vol. in-8. 2e édition. 6 fr.

BAGEHOT. **Lois scientifiques du développement des nations** dans leurs rapports avec les principes de la sélection naturelle et de l'hérédité. 1 vol. in-8, 3e édition. 6 fr.

BAIN. **L'esprit et le corps.** 1 vol. in-8, 3e édition. 6 fr.

PETTIGREW. **La locomotion chez les animaux**, marche, natation. 1 vol. in-8 avec figures. 6 fr.

HERBERT SPENCER. **La science sociale.** 1 vol. in-8. 4e éd. 6 fr.
VAN BENEDEN. **Les commensaux et les parasites dans le règne animal.** 1 vol. in-8, avec figures. 2e édit. 6 fr.
O. SCHMIDT. **La descendance de l'homme et le darwinisme.** 1 vol. in-8 avec figures, 3e édition, 1878. 6 fr.
MAUDSLEY. **Le Crime et la Folie.** 1 vol. in-8, 3e édition. 6 fr.
BALFOUR STEWART. **La conservation de l'énergie**, suivie d'une étude sur la nature de la force, par *M. P. de Saint-Robert*, avec figures. 1 vol. in-8, 2e édition. 6 fr.
DRAPER. **Les conflits de la science et de la religion.** 1 vol. in-8, 5e édition, 1878. 6 fr.
SCHUTZENBERGER. **Les fermentations.** 1 vol. in-8, avec fig. 2e édition. 6 fr.
L. DUMONT. **Théorie scientifique de la sensibilité.** 1 vol. in-8. 2e édition. 6 fr.
WHITNEY. **La vie du langage.** 1 vol. in-8. 2e éd. 6 fr.
COOKE ET BERKELEY. **Les champignons.** 1 vol. in-8, avec figures. 2e édition. 6 fr.
BERNSTEIN. **Les sens.** 1 vol. in-8, avec 91 figures. 2e édit. 6 fr.
BERTHELOT. **La synthèse chimique.** 1 vol. in-8, 2e édit. 6 fr.
VOGEL. **La photographie et la chimie de la lumière**, avec 95 fig. 1 vol. in-8. 2e édit. 6 fr.
LUYS. **Le cerveau et ses fonctions**, avec figures. 1 vol. in-8, 3e édition. 6 fr.
STANLEY JEVONS. **La monnaie et le mécanisme de l'échange.** 1 vol. in-8. 2e édition. 6 fr.
FUCHS. **Les volcans.** 1 vol. in-8, avec figures dans le texte et une carte en couleurs. 2e édition. 6 fr.
GÉNÉRAL BRIALMONT. **Les camps retranchés et leur rôle dans la défense des États**, avec fig. dans le texte et 2 planches hors texte. 6 fr.
DE QUATREFAGES. **L'espèce humaine.** 1 vol. in-8. 4e édition, 1878. 6 fr.
BLASERNA ET HELMOLTZ. **Le son et la musique**, et *les Causes physiologiques de l'harmonie musicale*. 1 v. in-8, avec fig. 1877. 6 fr.
ROSENTHAL. **Les nerfs et les muscles.** 1 vol. in-8, avec 75 figures. 2e édition, 1878. 6 fr.
BRUCKE ET HELMHOLTZ. **Principes scientifiques des beaux-arts**, suivis de l'**Optique et la peinture**, avec 39 figures dans le texte 1878. 6 fr
WURTZ. **La théorie atomique.** 1 vol. in-8, 1878 6 fr.

OUVRAGES SUR LE POINT DE PARAITRE :

SECCHI (le Père). **Les étoiles.**
BALBIANI. **Les infusoires.**
BROCA. **Les primates.**
CLAUDE BERNARD. **Histoire des théories de la vie.**
É. ALGLAVE. **Les principes des constitutions politiques.**
FRIEDEL. **Les fonctions en chimie organique.**

RÉCENTES PUBLICATIONS

HISTORIQUES ET PHILOSOPHIQUES

Qui ne se trouvent pas dans les Bibliothèques.

Administration départementale et communale. Lois — Décrets — Jurisprudence, conseil d'État, cour de Cassation, décisions et circulaires ministérielles, in-4. 18 fr.

ALAUX. **La religion progressive.** 1869, 1 vol. in-18. 3 fr. 50

ARRÉAT. **Une éducation intellectuelle.** 1 vol. in-18, 2 fr. 50

AUDIFFRET-PASQUIER. **Discours devant les commissions de la réorganisation de l'armée et des marchés.** In-4. 2 fr. 50

BARNI (Jules). **Les martyrs de la libre pensée**, cours professé à Genève. 1862, 1 vol. in-18. 3 fr. 50

BARTHÉLEMY SAINT-HILAIRE. **De la Logique d'Aristote.** 2 vol. gr. in-8. 10 fr.

BARTHÉLEMY SAINT-HILAIRE. **L'École d'Alexandrie.** 1 vol. in-8. 6 fr.

BAUTAIN. **La philosophie morale.** 2 vol. in-8. 12 fr.

BÉNARD (Ch.). **De la Philosophie dans l'éducation classique**, 1862. 1 fort vol. in-8. 6 fr.

BERSOT. **La philosophie de Voltaire.** 1 vol. in-12. 3 fr. 50

BERT (Jules). **Des conditions de recrutement des instituteurs et institutrices primaires.** 1 vol. in-4. 2 fr. 50

BERTAULD (P.-A). **Introduction à la recherche des causes premières. De la méthode.** Tome I[er], 1 vol. in-18. 3 fr. 50

BLAIZE (A.) **Des monts-de-piété** et des banques de prêts sur gages en France et dans les divers États. 2 vol. in-8. 15 fr.

BLANCHARD. **Les métamorphoses, les mœurs et les instincts des insectes**, par M. Émile BLANCHARD, de l'Institut, professeur au Muséum d'histoire naturelle. 1 magnifique volume in-8 jésus, avec 160 figures intercalées dans le texte et 40 grandes planches hors texte. 2[e] édition, 1877. Prix, broché. 25 fr.
Relié en demi-maroquin. 30 fr.

BLANQUI. **L'éternité par les astres**, hypothèse astronomique. 1872. in-8. 2 fr.

BORÉLY (J.). **Nouveau système électoral, représentation proportionnelle de la majorité et des minorités.** 1870, 1 vol. in-18 de XVIII-194 pages. 2 fr. 50

BOUCHARDAT. **Le travail**, son influence sur la santé (conférences faites aux ouvriers). 1863, 1 vol. in-18. 2 fr. 50

BOURBON DEL MONTE (François). **L'homme et les animaux**, essai de psychologie positive. 1 vol. in-8, avec 3 pl. hors texte 5 fr.

BOURDET (Eug.). **Principe d'éducation positive**, nouvelle édition, entièrement refondue, précédée d'une préface de M. CH. ROBIN. 1 vol. in-18 (1877). 3 fr. 50

BOURDET (Eug.). **Vocabulaire des principaux termes de la philosophie positive,** avec notices biographiques appartenant au calendrier positiviste. 1 vol. in-18 (1875). 3 fr. 50

BOUTMY. **Quelques observations sur la réforme de l'enseignement supérieur.** 1 brochure in-8 (1876). 75 c.

BOUTROUX. **De la contingence des lois de la nature,** in-8, 1874. 4 fr.

BOUTROUX. **De veritatibus æternis apud Cartesium**; hæc apud facultatem litterarum parisiensem disputabat. In-8. 2 fr.

CADET. **Hygiène, inhumation, crémation** ou incinération des corps. 1 vol. in-18, avec figures dans le texte. 2 fr.

CHASLES (PHILARÈTE). **Questions du temps et problèmes d'autrefois.** Pensées sur l'histoire, la vie sociale, la littérature. 1 vol. in-18, édition de luxe. 3 fr.

CLAVEL. **La morale positive.** 1873, 1 vol. in-18. 3 fr.

CLAVEL. **Les principes au XIXe siècle.** 1 v. in-18 (1877). 1 fr.

Congrès international d'hygiène, de sauvetage et d'économie sociale. Session de Bruxelles, 1876. 2 forts volumes in-8. 25 fr.

CONTA. **Théorie du fatalisme.** 1 vol. in-18, 1877. 4 fr.

COQUEREL (Charles). **Lettres d'un marin à sa famille.** 1870, 1 vol. in-18. 3 fr. 50

COQUEREL fils (Athanase). **Libres études** (religion, critique, histoire, beaux-arts). 1867, 1 vol. in-8. 5 fr.

COQUEREL fils (Athanase). **Pourquoi la France n'est-elle pas protestante?** Discours prononcé à Neuilly le 1er novembre 1866. 2e édition, in-8. 1 fr.

COQUEREL fils (Athanase). **La charité sans peur,** sermon en faveur des victimes des inondations, prêché à Paris le 18 novembre 1866. In-8. 75 c.

COQUEREL fils (Athanase). **Évangile et liberté,** discours d'ouverture des prédications protestantes libérales, prononcé le 8 avril 1868. In-8. 50 c.

COQUEREL fils (Athanase). **De l'éducation des filles,** réponse à Mgr l'évêque d'Orléans, discours prononcé le 3 mai 1868. In-8. 1 fr.

CORBON. **Le secret du peuple de Paris.** 1 vol. in-8. 5 fr.

CORMENIN (DE)- TIMON. **Pamphlets anciens et nouveaux.** Gouvernement de Louis-Philippe, République, Second Empire. 1 beau vol. in-8 cavalier. 7 fr. 50

Conférences de la Porte-Saint-Martin pendant le siége de Paris. Discours de MM. *Desmarets* et *de Pressensé.* — Discours de M. *Coquerel,* sur les moyens de faire durer la République. — Discours de M. *Le Berquier,* sur la Commune. — Discours de M. *E. Bersier,* sur la Commune. — Discours de M. *H. Cernuschi,* sur la Légion d'honneur. In-8. 1 fr. 25

CORNIL. **Leçons élémentaires d'hygiène**, rédigées pour l'enseignement des lycées d'après le programme de l'Académie de médecine. 1873, 1 vol. in-18 avec fig. dans le texte. 2 fr. 50

Sir G. CORNEWALL LEWIS. **Quelle est la meilleure forme de gouvernement?** Ouvrage traduit de l'anglais, précédé d'une Étude sur la vie et les travaux de l'auteur, par M. Mervoyer, docteur ès lettres. 1867, 1 vol. in-8. 3 fr. 50

CORTAMBERT (Louis). **La religion du progrès.** 1874, 1 vol. in-18. 3 fr. 50

DAURIAC (Lionel). **Des notions de force et de matière dans les sciences de la nature.** 1 vol. in-8, 1878, 5 fr.

DAVY. **Les conventionnels de l'Eure.** Buzot, Duroy, Lindet, à travers l'histoire. 2 forts vol. in-8 (1876). 18 fr.

DELAVILLE. **Cours pratique d'arboriculture fruitière** pour la région du nord de la France, avec 269 fig. In-8. 6 fr.

DELBŒUF. **La psychologie comme science naturelle.** 1 vol. in-8, 1876. 2 fr. 50

DELEUZE. **Instruction pratique sur le magnétisme animal,** précédée d'une Notice sur la vie de l'auteur. 1853. 1 vol. in-12. 3 fr. 50

DENFERT (colonel). **Des droits politiques des militaires.** 1874, in-8. 75 c.

DESJARDINS. **Les jésuites et l'université devant le parlement de Paris** au XVI[e] siècle, 1 br. in 8 (1877). 1 fr. 25

DESTREM (J.) **Les déportations du Consulat,** 1 br. in-8 1 fr. 50

DIARD (H.). **Études sur le système pénitentiaire.** 1875, 1 vol. in-8. 1 fr. 50

DOLLFUS (Ch.). **De la nature humaine.** 1868, 1 v. in-8. 5 fr.

DOLLFUS (Ch.). **Lettres philosophiques.** 3[e] édition. 1869, 1 vol. in-18. 3 fr. 50

DOLLFUS (Ch.). **Considérations sur l'histoire.** Le monde antique. 1872, 1 vol. in-8. 7 fr. 50

DOLLFUS (Ch.). **L'âme dans les phénomènes de conscience.** 1 vol. in-18 (1876). 3 fr.

DUBOST (Antonin). **Des conditions de gouvernement en France.** 1 vol. in-8 (1875). 7 fr. 50

DUCHASSAING DE FONTBRESSIN. **Essai de physiologie et de psychologie.** 1 vol. in-18 (1874). 1 fr.

DUMONT (Léon). **Le sentiment du gracieux.** 1 vol. in 8. 3 fr.

DUMONT (Léon). **Des causes du rire.** 1 vol. in-8. 2 fr.

DU POTET. **Manuel de l'étudiant magnétiseur.** Nouvelle édition. 1868, 1 vol. in-18. 3 fr. 50

DU POTET. **Traité complet de magnétisme,** cours en douze leçons. 1856, 3[e] édition, 1 vol. de 634 pages. 7 fr.

DUPUY (Paul). **Études politiques,** 1874, 1 v. in-8 de 236 pages. 3 fr. 50

DUVAL-JOUVE. **Traité de Logique,** ou essai sur la théorie de la science, 1855. 1 vol. in-8. 6 fr.

Éléments de science sociale. Religion physique, sexuelle et naturelle, 1 vol. in-18. 3e édit., 1877. 3 fr. 50

ÉLIPHAS LÉVI. **Dogme et rituel de la haute magie.** 1861, 2e édit., 2 vol. in-8, avec 24 fig. 18 fr.

ÉLIPHAS LÉVI. **Histoire de la magie,** avec une exposition claire et précise de ses procédés, de ses rites et de ses mystères. 1860, 1 vol. in-8, avec 90 fig. 12 fr.

ÉLIPHAS LÉVI. **La science des esprits,** révélation du dogme secret des Kabbalistes, esprit occulte de l'Évangile, appréciation des doctrines et des phénomènes spirites. 1865, 1 v. in-8. 7 fr.

ÉLIPHAS LÉVI. **Philosophie occulte.** Fables et symboles, avec leur explication où sont révélés les grands secrets de la direction du magnétisme universel et des principes fondamentaux du grand œuvre. 1863, 1 vol. in-8. 7 fr.

EVANS (John). **Les âges de la pierre,** instruments, armes et ornements de la Grande-Bretagne. 1 beau volume grand in-8, avec 467 fig. dans le texte, trad. par M. Ed. BARBIER. 1878. 15 fr.
En demi-reliure. 18 fr.

FABRE (Joseph). **Histoire de la philosophie.** Première partie : Antiquité et moyen âge. 1 v. in-12. 1877. 3 fr. 50
Deuxième partie : Renaissance et temps modernes. (*Sous presse.*)

FAU. **Anatomie des formes du corps humain,** à l'usage des peintres et des sculpteurs. 1866, 1 vol. in-8 et atlas de 25 planches. 2e édition. Prix, fig. noires. 20 fr.; fig. coloriées. 35 fr.

FAUCONNIER. **La question sociale,** rente, intérêt, société de l'avenir. 1 fort vol. in-18, 1878. 3 fr. 50

FERBUS (N.). **La science positive du bonheur.** 1 v. in-18. 3 fr.

FERRIER (David). **Les fonctions du cerveau.** 1 vol. in-8, traduit de l'anglais. 1878. 10 fr.

FERRON (de). **Théorie du progrès** (Histoire de l'idée du progrès. — Vico. — Herder. — Turgot. — Condorcet. — Saint-Simon. — Réfutation du césarisme). 1867, 2 vol. in-18. 7 fr.

FERRON (de). **La question des deux Chambres.** 1872, in-8 de 45 pages. 1 fr.

EM. FERRIÈRE. **Le darwinisme.** 1872, 1 vol. in-18. 4 fr. 50

FONCIN. **Essai sur le ministère de Turgot.** 1 vol. grand in-8 (1876). 8 fr.

FOUILLÉE (Alfred). **La philosophie de Socrate.** 2 vol. in-8. 16 fr.

FOUILLÉE (Alfred). **La philosophie de Platon.** 2 vol. in-8. 16 fr.

FOUILLÉE (Alfred). **La liberté et le déterminisme.** 1 fort vol. in-8. 7 fr. 50

FOUILLÉE (Alfred). **Platonis hippias minor sive Socratica,** 1 vol. in-8 2 fr.

FOX (W.-J.). **Des idées religieuses.** 15 conférences traduites de l'anglais. 1876. 3 fr.

FRÉDÉRIQ. **Hygiène populaire.** 1 vol. in-12. 1875. 4 fr.

FRIBOURG. **Du paupérisme parisien.** 1 vol. in-18. 1 fr. 25

CASTINEAU. **Voltaire en exil.** 1 vol. in-18. 3 fr.

GÉRARD (Jules). **Maine de Biran, essai sur sa philosophie.** 1 fort vol. in-8. 1876. 10 fr.

GÉRARD (Jules). **De idealismi apud Berkleium ratione et principio.** In-8. 1876. 3 fr.

GOUET (Amédée). **Histoire nationale de France,** d'après des documents nouveaux.

Tome I. Gaulois et Francks. — Tome II. Temps féodaux. — Tome III. Tiers état. — Tome IV. Guerre des princes. — Tome V. Renaissance. — Tome VI. Réforme. — Tome VII. Guerres de religion. (*Sous presse.*) Prix de chaque vol. in-8. 5 fr.

GUICHARD (Victor) **La liberté de penser,** fin du pouvoir spirituel. 1 vol. in-18, 2e édition, 1878. 3 fr. 50

GUILLAUME (de Moissey). **Nouveau traité des sensations.** 2 vol. in-8 (1876). 15 fr.

HERZEN. **Œuvres complètes.** Tome Ier. *Récits et nouvelles.* 1874, 1 vol. in-18. 3 fr. 50

HERZEN **De l'autre Rive.** 4e édition, traduit du russe par M. Herzen fils. 1 vol. in-18. 3 fr. 50

HERZEN. **Lettres de France et d'Italie.** 1871, in-18. 3 fr. 50

ISSAURAT. **Moments perdus de Pierre-Jean,** observations, pensées, rêveries antipolitiques, antimorales, antiphilosophiques, antimétaphysiques, anti tout ce qu'on voudra. 1868, 1 v. in-18. 3 fr.

ISSAURAT. **Les alarmes d'un père de famille,** suscitées, expliquées, justifiées et confirmées par lesdits faits et gestes de Mgr Dupanloup et autres. 1868, in-8. 1 fr.

JANET (Paul). **Études sur la dialectique** dans Platon et dans Hegel. 1 vol. in-8. 6 fr.

JANET (Paul). **Essai sur le médiateur plastique de Cudworth.** 1 vol. in-8. 1 fr.

JOZON (Paul). **Des principes de l'écriture phonétique** et des moyens d'arriver à une orthographe rationnelle et à une écriture universelle. 1 vol. in-18. 1877. 3 fr. 50

LABORDE. **Les hommes et les actes de l'insurrection de Paris** devant la psychologie morbide. Lettres à M. le docteur Moreau (de Tours). 1 vol. in-18. 2 fr. 50

LACHELIER. **Le fondement de l'induction.** 1 vol. in-8. 3 fr. 50

LACHELIER. **De natura syllogismi.** In-8. 1 fr. 50

LACOMBE. **Mes droits.** 1869, 1 vol. in-12. 2 fr. 50

LAMBERT. **Hygiène de l'Égypte.** 1873, 1 vol. in-18. 2 fr. 50

LANGLOIS. **L'homme et la Révolution.** Huit études dédiées à P.-J. Proudhon. 1867. 2 vol. in-18. 7 fr.

LAUSSEDAT. **La Suisse.** Études médicales et sociales. 2e édit., 1875 1 vol. in-18. 3 fr. 50

LAVELEYE (Em. de). **De l'avenir des peuples catholiques.** 1 brochure in-8. 21e édit. 1876. 25 c.

LAVERGNE (Bernard). **L'ultramontanisme et l'État.** 1 vol. in-8 (1875). 1 fr. 50

LE BERQUIER. **Le barreau moderne.** 1871, 2e édition, 1 vol. in-18. 3 fr. 50

LEDRU (Alphonse). **Organisation, attributions et responsabilité des conseils de surveillance des sociétés en commandite par actions** (loi du 24 juillet 1867). 1 vol. grand in-8 (1876). 3 fr. 50

LEDRU (Alphonse). **Des publicains et des Sociétés vectigaliennes.** 1 vol. grand in-8 (1876). 3 fr.

LE FORT. **La chirurgie militaire** et les Sociétés de secours en France et à l'étranger. 1873, 1 vol. gr. in-8, avec fig. 10 fr.

LE FORT. **Étude sur l'organisation de la Médecine** en France et à l'étranger. 1874, gr. in-8. 3 fr.

LEMER (Julien). **Dossier des jésuites et des libertés de l'Église gallicane.** 1 vol. in-18 (1877). 3 fr. 50

LITTRÉ. **Auguste Comte et Stuart Mill**, suivi de *Stuart Mill et la philosophie positive*, par M. G. Wyrouboff. 1867, in-8 de 86 pages. 2 fr.

LITTRÉ. **Fragments de philosophie.** 1 vol. in-8. 1876. 8 fr.

LITTRÉ. **Application de la philosophie positive** au gouvernement des Sociétés. In-8. 3 fr. 50

LORAIN (P.). **Jenner et la vaccine.** Conférence historique. 1870, broch. in-8 de 48 pages. 1 fr. 50

LORAIN (P.). **L'assistance publique.** 1871, in-4 de 56 p. 1 fr.

LUBBOCK (sir John). **L'homme préhistorique**, étudié d'après les monuments et les costumes retrouvés dans les différents pays de l'Europe, suivi d'une Description comparée des mœurs des sauvages modernes, traduit de l'anglais par M. Ed. BARBIER, 526 figures intercalées dans le texte. 1876, 2e édition, considérablement augmentée suivie d'une conférence de M. P. BROCA sur *les Troglodytes de la Vezère*. 1 beau vol. in-8, br. 15 fr.

Cart. riche, doré sur tranche. 18 fr.

LUBBOCK (sir John). **Les origines de la civilisation.** État primitif de l'homme et mœurs des sauvages modernes. 1877, 1 vol. grand in-8 avec figures et planches hors texte. Traduit de l'anglais par M. Ed. BARBIER. 2e édition. 1877. 15 fr.

Relié en demi-maroquin avec nerfs. 18 fr.

MAGY. **De la science et de la nature**, essai de philosophie première. 1 vol. in-8. 6 fr.

MARAIS (Aug.). **Garibaldi et l'armée des Vosges.** 1872, 1 vol. in-18. 1 fr. 50

MAURY (Alfred). **Histoire des religions de la Grèce antique.** 3 vol. in-8. 24 fr.

MENIÈRE. **Cicéron médecin**, étude médico-littéraire. 1862, 1 vol. in-18. 4 fr. 50

MENIÈRE. **Les consultations de madame de Sévigné**, étude médico-littéraire. 1864, 1 vol. in-8. 3 fr.

MICHAUT (N.). **De l'imagination.** Etudes psychologiques. 1 vol. in-8 (1876). 5 fr.

MILSAND. **Les études classiques** et l'enseignement public. 1873, 1 vol. in-18. 3 fr. 50

MILSAND. **Le code et la liberté.** Liberté du mariage, liberté des testaments. 1865, in-8. 2 fr.

MIRON. **De la séparation du temporel et du spirituel.** 1866, in-8. 3 fr. 50

MORER. **Projet d'organisation des colléges cantonaux,** in-8 de 64 pages. 1 fr. 50

MORIN. **Du magnétisme et des sciences occultes.** 1860, 1 vol. in-8. 6 fr.

MORIN (Frédéric). **Politique et philosophie**, précédé d'une introduction de M. JULES SIMON. 1 vol. in-18. 1876. 3 fr. 50

MUNARET. **Le médecin des villes et des campagnes.** 4e édition, 1862, 1 vol. grand in-18. 4 fr. 50

NOLEN (D.). **La critique de Kant et la métaphysique de Leibniz,** histoire et théorie de leurs rapports, 1 volume in-8 (1875). 6 fr.

NOLEN (D.). **Quid Leibnizius Aristoteli debuerit.** broch. in-8. 1 fr. 50

NOURRISSON. **Essai sur la philosophie de Bossuet.** 1 vol. in-8. 4 fr.

OGER. **Les Bonaparte** et les frontières de la France. In-18. 50 c.

OGER. **La République.** 1871, brochure in-8. 50 c.

OLLÉ-LAPRUNE. **La philosophie de Malebranche.** 2 vol. in-8. 16 fr.

PARIS (comte de). **Les associations ouvrières en Angleterre** (trades-unions). 1869, 1 vol. gr. in-8. 2 fr. 50

Édition sur papier de Chine : broché. 12 fr.

— reliure de luxe. 20 fr.

PELLETAN (Eugène). **La naissance d'une ville (Royan).** Ouvrage couronné par l'Académie française. 1 vol. in-18 (1876). 2 fr.

PEREZ (Bernard). **Les trois premières années de l'enfant,** étude de psychologie expérimentale. 1878, 1 vol. in-18. 3 fr. 50

PETROZ (P.). **L'art et la critique en France depuis 1822.** 1 vol. in-18. 1875. 3 fr. 50

POEY (André). **Le positivisme.** 1 fort vol. in-12 (1876). 4 fr. 50

PUISSANT (Adolphe). **Erreurs et préjugés populaires.** 1873, 1 vol. in-18. 3 fr. 50

Recrutement des armées de terre et de mer, loi de 1872. 1 vol. in-4. 12. fr.

Réorganisation des armées active et territoriale, lois de 1873-1875. 1 vol. in-4. 18 fr.

REYMOND (William). **Histoire de l'art.** 1874, 1 vol. in-8. 5 fr.

RIBOT (Paul). **Matérialisme et spiritualisme.** 1873, in-8 6 fr.

SALETTA. **Principe de logique positive**, ou traité de scepticisme positif. Première partie (de la connaissance en général). 1 vol. gr. in-8. 3 fr. 50

SARCHI. **Examen de la doctrine de Kant.** 1872, gr. in-8. 4 fr.

SIEGFRIED (Jules). **La misère, son histoire, ses causes, ses remèdes**, 1 vol. grand in-18 (1877). 3 fr.

SIÈREBOIS. **Autopsie de l'âme.** Identité du matérialisme et du vrai spiritualisme. 2e édit. 1873, 1 vol. in-18. 2 fr. 50

SIÈREBOIS. **La morale fouillée dans ses fondements.** Essai d'anthropodicée. 1867, 1 vol. in-8. 6 fr.

SIÈREBOIS. **Psychologie réaliste.** Étude sur les éléments réels de l'âme et de la pensée. 1 vol. in-18 (1876). 2 fr. 50

SMEE (A.). **Mon jardin**, géologie, botanique, histoire naturelle. 1876 1 magnifique vol. gr. in-8 orné de 1300 fig. et 52 pl. hors texte, traduit de l'anglais par M. BARBIER. 1876. Broché. 15 fr.
Cartonnage riche, doré sur tranches. 20 fr.

SOREL (ALBERT). **Le traité de Paris du 20 novembre 1815.** Leçons professées à l'École libre des sciences politiques par M. Albert SOREL. 1873, 1 vol. in-8. 4 fr. 50

THULIÉ. **La folie et la loi.** 1867, 2e édit., 1 vol. in-8. 3 fr. 50

THULIÉ. **La manie raisonnante du docteur Campagne.** 1870, broch. in-8 de 132 pages. 2 fr.

TIBERGHIEN. **Les commandements de l'humanité.** 1872, 1 vol. in-18. 3 fr.

TIBERGHIEN. **Enseignement et philosophie.** In-18. 4 fr.

TISSANDIER. **Études de Théodicée.** 1869, in-8 de 270 p. 4 fr.

TISSANDIER **Des sciences occultes et du spiritisme**, 1866, 1 vol. in-18 de la *Bibliothèque de philosophie contemporaine.* 2 fr. 50

TYNDALL. **Les glaciers et les transformations de l'eau.** 1876. 1 vol. in-8 de la *Bib. scientifique internationale*, cart. 2e édition. 6 fr.

TISSOT. **Principes de morale**, leur caractère rationnel et universel, leur application. Ouvrage couronné par l'Institut. 1 vol. in-8. 6 fr.

VACHEROT. **La science et la conscience.** 1870, 1 vol. in-18 de la *Bibliothèque de philosophie contemporaine*. 2 fr. 50

VACHEROT. **Histoire de l'École d'Alexandrie.** 3 vol. in-8. 24 fr.

VALETTE. **Cours de Code civil** professé à la Faculté de droit de Paris. Tome I, première année (Titre préliminaire — Livre premier). 1873, 1 fort vol. in-18. 8 fr.

VAN DER REST. **Platon et Aristote.** Essai sur les commencements de la science politique. 1 fort vol. in-8 (1876). 10 fr.

VÉRA. **Strauss. L'ancienne et la nouvelle foi.** 1873, in-8. 6 fr.

VÉRA. **Cavour et l'Église libre dans l'État libre**, 1874, in-8. 3 fr. 50

VÉRA. **L'Hegélianisme et la philosophie.** 1 vol. in-18. 1861. 3 fr. 50

VÉRA. **Mélanges philosophiques.** 1 vol. in-8, 1862. 5 fr.

VÉRA. **Platonis, Aristotelis et Hegelii de medio termino doctrina.** 1 vol. in-8. 1845. 1 fr. 50

VILLIAUMÉ. **La politique moderne**, traité complet de politique. 1873, 1 beau vol. in-8. 6 fr.

WEBER. **Histoire de la philosophie européenne.** 1871, 1 vol. in-8. 10 fr.

YUNG (EUGÈNE). **Henri IV, écrivain.** 1 vol. in-8. 1855. 5 fr.

ZIMMERMANN. **De la solitude**, des causes qui en font naître le goût, de ses inconvénients, de ses avantages, et son influence sur les passions, l'imagination, l'esprit et le cœur, traduit de l'allemand par N. Jourdan. Nouvelle édition. 1840, in-8. 3 fr. 50

ENQUÊTE PARLEMENTAIRE SUR LES ACTES DU GOUVERNEMENT
DE LA DÉFENSE NATIONALE

DÉPOSITIONS DES TÉMOINS :

TOME PREMIER. Dépositions de MM. Thiers, maréchal Mac-Mahon, maréchal Le Bœuf, Benedetti, duc de Gramont, de Talhouët, amiral Rigault de Genouilly, baron Jérôme David, général de Palikao, Jules Brame, Dréolle, etc.

TOME II. Dépositions de MM. de Chaudordy, Laurier, Cresson, Dréo, Ranc, Rampont, Steenackers, Fernique, Robert, Schneider, Buffet, Lebreton et Hébert, Bellangé, colonel Alavoine, Gervais, Bécherelle, Robin, Muller, Boutefoy, Meyer, Clément et Simonneau, Fontaine, Jacob, Lemaire, Petetin, Guyot-Montpayroux, général Soumain, de Legge, colonel Vabre, de Crisenoy, colonel Ibos, etc.

TOME III. Dépositions militaires de MM. de Freycinet, de Serres, le général Lefort, le général Ducrot, le général Vinoy, le lieutenant de vaisseau Farcy, le commandant Amet, l'amiral Pothuau, Jean Brunet, le général de Beaufort-d'Hautpoul, le général de Valdan, le général d'Aurelle de Paladines, le général Chanzy, le général Martin des Pallières, le général de Sonis, etc.

TOME IV. Dépositions de MM. le général Bordone, Mathieu, de Laborie, Luce-Villiard, Castillon, Debusschère, Darcy, Chenet, de La Taille, Baillehache, de Grancey, L'Hermite, Pradier, Middleton, Frédéric Morin, Thoyot, le maréchal Bazaine, le général Boyer, le maréchal Canrobert, etc. Annexe à la déposition de M. Testelin note de M. le colonel Denfert, note de la Commission, etc.

TOME V. Dépositions complémentaires et réclamations. — Rapports de la préfecture de police en 1870-1871. — Circulaires, proclamations et bulletins du Gouvernement de la Défense nationale. — Suspension du tribunal de la Rochelle; rapport de M. de La Borderie; dépositions.

ANNEXE AU TOME V. Deuxième déposition de M. Cresson. Événements de Nîmes, affaire d'Ain Yagout. — Réclamations de MM. le général Bellot et Engelhart. — Note de la Commission d'enquête (1 fr.).

RAPPORTS :

TOME PREMIER. M. *Chaper*, les procès-verbaux des séances du Gouvernement de la Défense nationale. — M. *de Sugny*, les événements de Lyon sous le Gouv. de la Défense nat. — M. *de Rességuier*, les actes du Gouv. de la Défense nat. dans le sud-ouest de la France.

TOME II. M. *Saint-Marc Girardin*, la chute du second Empire. — M. *de Sugny*, les événements de Marseille sous le Gouv. de la Défense nat.

TOME III. M. *le comte Daru*, la politique du Gouvernement de la Défense nationale à Paris.

TOME IV. M. *Chaper*, de la Défense nat. au point de vue militaire à Paris.

TOME V. *Boreau-Lajanadie*, l'emprunt Morgan. — M. *de la Borderie*, le camp de Conlie et l'armée de Bretagne. — M. *de la Sicotière*, l'affaire de Dreux.

TOME VI. M. *de Rainneville*, les actes diplomatiques du Gouv. de la Défense nat. — M. *A. Lallié*, les postes et les télégraphes pendant la guerre. — M. *Delsol*. la ligne du Sud-Ouest. — M. *Perrot*, la défense en province. (1re partie.)

TOME VII. M. *Perrot*, les actes militaires du Gouv. la Défense nat. en province (2e *partie* : Expédition de l'Est).

TOME VIII. M. *de la Sicotière*, sur l'Algérie.

TOME IX. Algérie, dépositions des témoins. Table générale et analytique des dépositions des témoins avec renvoi aux rapports (10 fr.).

TOME X. M. *Boreau-Lajanadie*, le Gouvernement de la Défense nationale à Tours et à Bordeaux. (5 fr.).

PIÈCES JUSTIFICATIVES :

TOME PREMIER. Dépêches télégraphiques officielles, première partie.

TOME DEUXIÈME. Dépêches télégraphiques officielles, deuxième partie. — Pièces justificatives du rapport de M. Saint-Marc Girardin.

Prix de chaque volume. . . . . 15 fr.
Prix de l'enquête complète en 18 volumes. . . . 241 fr.

Rapports sur les actes du Gouvernement de la Défense nationale, se vendant séparément :

DE RESSÉGUIER. — Toulouse sous le Gouv. de la Défense nat. In-4. 2 fr. 50
SAINT-MARC GIRARDIN. — La chute du second Empire. In-4. 4 fr. 50
Pièces justificatives du rapport de M. Saint-Marc Girardin. 1 vol. in-4. 5 fr.
DE SUGNY. — Marseille sous le Gouv. de la Défense nat. In-4. 10 fr.
DE SUGNY. — Lyon sous le Gouv. de la Défense nat. In-4. 7 fr.
DARU. — La politique du Gouv. de la Défense nat. à Paris. In-4. 15 fr.
CHAPER. — Le Gouv. de la Défense à Paris au point de vue militaire. In-4. 15 fr.
CHAPER — Procès-verbaux des séances du Gouv. de la Défense nat. In-4. 5 fr.
BOREAU-LAJANADIE. — L'emprunt Morgan. In-4. 4 fr. 50
DE LA BORDERIE. — Le camp de Conlie et l'armée de Bretagne. in-4. 10 fr.
DE LA SICOTIÈRE. — L'affaire de Dreux. In-4. 2 fr. 50
DE LA SICOTIÈRE. — L'Algérie sous le Gouvernement de la Défense nationale. 2 vol. in-4. 22 fr.
DE RAINNEVILLE. Actes diplomatiques du Gouv. de la Défense nat. 1 vol. in-4. 3 fr. 50
LALLIÉ. Les postes et les télégraphes pendant la guerre. 1 vol. in-4. 1 fr. 50
DELSOL. La ligue du Sud-Ouest. 1 vol. in-4. 1 fr. 50
PERROT. Le Gouvernement de la Défense nationale en province. 2 vol. in-4. 25 fr.
BOREAU-LAJANADIE. Rapport sur les actes de la Délégation du Gouvernement de la Défense nationale à Tours et à Bordeaux. 1 vol. in 4. 5 fr.
Dépêches télégraphiques officielles. 2 vol. in-4. 25 fr.
Procès-verbaux de la Commune. 1 vol. in-4. 5 fr.
Table générale et analytique des dépositions des témoins. 1 vol. in-4. 3 fr. 50

LES ACTES DU GOUVERNEMENT

DE LA

DÉFENSE NATIONALE

(DU 4 SEPTEMBRE 1870 AU 8 FÉVRIER 1871)

ENQUÊTE PARLEMENTAIRE FAITE PAR L'ASSEMBLÉE NATIONALE
RAPPORTS DE LA COMMISSION ET DES SOUS-COMMISSIONS
TÉLÉGRAMMES
PIÈCES DIVERSES — DÉPOSITIONS DES TÉMOINS — PIÈCES JUSTIFICATIVES
TABLES ANALYTIQUE, GÉNÉRALE ET NOMINATIVE

7 forts volumes in-4. — Chaque volume séparément 16 fr.
Les 7 volumes 112 fr.

Cette édition populaire réunit, en sept volumes avec une Table analytique par volume, tous les documents distribués à l'Assemblée nationale. — Une Table générale et nominative termine le 7e volume.

ENQUÊTE PARLEMENTAIRE

SUR

L'INSURRECTION DU 18 MARS

1° RAPPORTS. — 2° DÉPOSITIONS de MM. Thiers, maréchal Mac-Mahon, général Trochu, J. Favre, Ernest Picard J. Ferry, général Le Flô, général Vinoy, colonel Lambert, colonel Gaillard, général Appert, Floquet, général Cremer, amiral Saisset, Schœlcher, amiral Pothuau, colonel Langlois, etc. — 3° PIÈCES JUSTIFICATIVES.

1 vol. grand in-4°. — Prix : 16 fr.

REVUE PHILOSOPHIQUE

DE LA FRANCE ET DE L'ETRANGER

Paraissant tous les mois

DIRIGÉE PAR

TH. RIBOT

Agrégé de philosophie, Docteur ès lettres

La REVUE PHILOSOPHIQUE paraît tous les mois, depuis le 1[er] janvier 1876, par livraisons de 6 à 7 feuilles grand in-8, et forme ainsi à la fin de chaque année deux forts volumes d'environ 680 pages chacun.

CHAQUE NUMÉRO DE LA REVUE CONTIENT :

1° Plusieurs articles de fond; 2° Des analyses et comptes rendus des nouveaux ouvrages philosophiques français et étrangers; 3° Un compte rendu aussi complet que possible des *publications périodiques* de l'étranger pour tout ce qui concerne la philosophie; 4° Des notes, documents, observations, pouvant servir de matériaux ou donner lieu à des vues nouvelles.

Prix d'abonnement :

Un an, pour Paris	30 fr.
— pour les départements et l'étranger	33 fr.
La livraison	3 fr.

REVUE HISTORIQUE

Paraissant tous les deux mois

DIRIGÉE PAR M.

GABRIEL MONOD

Ancien élève de l'École normale supérieure,
Agrégé d'histoire, Directeur-adjoint à l'École pratique des Hautes-Etudes

La REVUE HISTORIQUE paraît tous les deux mois, depuis le 1[er] janvier 1876, par livraisons grand in-8 de 15 à 16 feuilles, de manière à former à la fin de l'année deux beaux volumes de 900 p. chacun.

CHAQUE LIVRAISON CONTIENT :

I. Plusieurs *articles de fond*, comprenant chacun, s'il est possible, un travail complet. II. Des *Mélanges et Variétés*, composés de documents inédits d'une étendue restreinte et de courtes notices sur des points d'histoire curieux ou mal connus. III. Un *Bulletin historique* de la France et de l'étranger, fournissant des renseignements aussi complets que possible sur tout ce qui touche aux études historiques. IV. Une *analyse des publications périodiques* de la France et de l'étranger, au point de vue des études historiques. V. Des *Comptes rendus critiques* des livres d'histoire nouveaux.

Prix d'abonnement :

Un an, pour Paris	30 fr.
— pour les départements et l'étranger	33 fr.
La livraison	6 fr.

REVUE **Politique et Littéraire** (Revue des cours littéraires, 2e série.)	REVUE **Scientifique** (Revue des cours scientifiques, 2e série.)

Directeurs : MM. Eug. YUNG et Ém. ALGLAVE

La septième année de la **Revue des Cours littéraires** et de la **Revue des Cours scientifiques**, terminée à la fin de juin 1871, clôt la première série de cette publication.

La deuxième série a commencé le 1er juillet 1871, et depuis cette époque chacune des années de la collection commence à cette date. Des modifications importantes ont été introduites dans ces deux publications.

REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

La *Revue politique* continue à donner une place aussi large à la littérature, à l'histoire, à la philosophie, etc., mais elle a agrandi son cadre, afin de pouvoir aborder en même temps la politique et les questions sociales. En conséquence, elle a augmenté de moitié le nombre des colonnes de chaque numéro (48 colonnes au lieu de 32).

Chacun des numéros, paraissant le samedi, contient régulièrement :

Une *Semaine politique* et une *Causerie politique* où sont appréciés, à un point de vue plus général que ne peuvent le faire les journaux quotidiens, les faits qui se produisent dans la politique intérieure de la France, discussions de l'Assemblée, etc.

Une *Causerie littéraire* où sont annoncés, analysés et jugés les ouvrages récemment parus : livres, brochures, pièces de théâtre importantes, etc.

Tous les mois la *Revue politique* publie un *Bulletin géographique* qui expose les découvertes les plus récentes et apprécie les ouvrages géographiques nouveaux de la France et de l'étranger. Nous n'avons pas besoin d'insister sur l'importance extrême qu'a prise la géographie depuis que les Allemands en ont fait un instrument de conquête et de domination.

De temps en temps une *Revue diplomatique* explique au point de vue français les événements importants survenus dans les autres pays.

On accusait avec raison les Français de ne pas observer avec assez d'attention ce qui se passe à l'étranger. La *Revue* remédie à ce défaut. Elle analyse et traduit les livres, articles,

discours ou conférences qui ont pour auteurs les hommes les plus éminents des divers pays.

Comme au temps où ce recueil s'appelait *la Revue des cours littéraires* (1864-1870), il continue à publier les principales leçons du Collége de France, de la Sorbonne et des Facultés des départements.

Les ouvrages importants sont analysés, avec citations et extraits, dès le lendemain de leur apparition. En outre, la *Revue politique* publie des articles spéciaux sur toute question que recommandent à l'attention des lecteurs, soit un intérêt public, soit des recherches nouvelles.

Parmi les collaborateurs nous citerons :

Articles politiques. — MM. de Pressensé, Ch. Bigot, Anat. Dunoyer, Anatole Leroy-Beaulieu, Clamageran.

Diplomatie et pays étrangers. — MM. Van den Berg, Albert Sorel, Reynald, Léo Quesnel, Louis Leger, Lezierski.

Philosophie. — MM. Janet, Caro, Ch. Lévêque, Véra, Th. Ribot, E. Boutroux, Nolen, Huxley.

Morale. — MM. Ad. Franck, Laboulaye, Jules Barni, Legouvé, Bluntschli.

Philologie et archéologie. — MM. Max Müller, Eugène Benoist, L. Havet, E. Ritter, Maspéro, George Smith.

Littérature ancienne. — MM. Egger, Havet, George Perrot, Gaston Boissier, Geffroy.

Littérature française. — MM. Ch. Nisard, Lenient, L. de Loménie, Édouard Fournier, Bersier, Gidel, Jules Claretie, Paul Albert.

Littérature étrangère. — MM. Mézières, Büchner, P. Stapfer.

Histoire. — MM. Alf. Maury, Littré, Alf. Rambaud, G. Monod.

Géographie, Economie politique. — MM. Levasseur, Himly, Vidal-Lablache, Gaidoz, Alglave.

Instruction publique. — Madame C. Coignet, MM. Buisson, Em. Beaussire.

Beaux-arts. — MM. Gebhart, C. Selden, Justi, Schnaase, Vischer, Ch. Bigot.

Critique littéraire. — MM. Maxime Gaucher, Paul Albert.

Ainsi la *Revue politique* embrasse tous les sujets. Elle consacre à chacun une place proportionnée à son importance. Elle est, pour ainsi dire, une image vivante, animée et fidèle de tout le mouvement contemporain.

REVUE SCIENTIFIQUE

Mettre la science à la portée de tous les gens éclairés sans l'abaisser ni la fausser, et, pour cela, exposer les grandes découvertes et les grandes théories scientifiques par leurs auteurs mêmes ;

Suivre le mouvement des idées philosophiques dans le monde savant de tous les pays,

Tel est le double but que la *Revue scientifique* poursuit depuis dix ans avec un succès qui l'a placée au premier rang des publications scientifiques d'Europe et d'Amérique.

Pour réaliser ce programme, elle devait s'adresser d'abord aux Facultés françaises et aux Universités étrangères qui comptent dans leur sein presque tous les hommes de science éminents. Mais, depuis deux années déjà, elle a élargi son cadre afin d'y faire entrer de nouvelles matières.

En laissant toujours la première place à l'enseignement supérieur proprement dit, la *Revue scientifique* ne se restreint plus désormais aux leçons et aux conférences. Elle poursuit tous les développements de la science sur le terrain économique, industriel, militaire et politique.

Elle publie les principales leçons faites au Collége de France, au Muséum d'histoire naturelle de Paris, à la Sorbonne, à l'Institution royale de Londres, dans les Facultés de France, les universités d'Allemagne, d'Angleterre, d'Italie, de Suisse, d'Amérique, et les institutions libres de tous les pays.

Elle analyse les travaux des Sociétés savantes d'Europe et d'Amérique, des Académies des sciences de Paris, Vienne, Berlin, Munich, etc., des Sociétés royales de Londres et d'Édimbourg, des Sociétés d'anthropologie, de géographie, de chimie, de botanique, de géologie, d'astronomie, de médecine, etc.

Elle expose les travaux des grands congrès scientifiques, les Associations *française, britannique* et *américaine*, le Congrès des naturalistes allemands, la Société helvétique des sciences naturelles, les congrès internationaux d'anthropologie préhistorique, etc.

Enfin, elle publie des articles sur les grandes questions de philosophie naturelle, les rapports de la science avec la politique, l'industrie et l'économie sociale, l'organisation scientifique des divers pays, les sciences économiques et militaires, etc.

Parmi les collaborateurs nous citerons :

Astronomie, météorologie. — MM. Faye, Balfour-Stewart, Janssen, Normann Lockyer, Vogel, Laussedat, Thomson, Rayet, Secchi, Briot, A. Herschel, etc.

Physique. — MM. Helmholtz, Tyndall, Desains, Mascart, Carpenter, Gladstone, Becquerel, Fernet, Bertin.

Chimie. — MM. Wurtz, Berthelot, H. Sainte-Claire Deville, Pasteur, Grimaux, Jungfleisch, Odling, Dumas, Troost, Péligot, Cahours, Friedel, Frankland.

Géologie. — MM. Hébert, Bleicher, Fouqué, Gaudry, Ramsay, Sterry-Hunt, Contejean, Zittel, Wallace, Lory, Lyell, Daubrée.